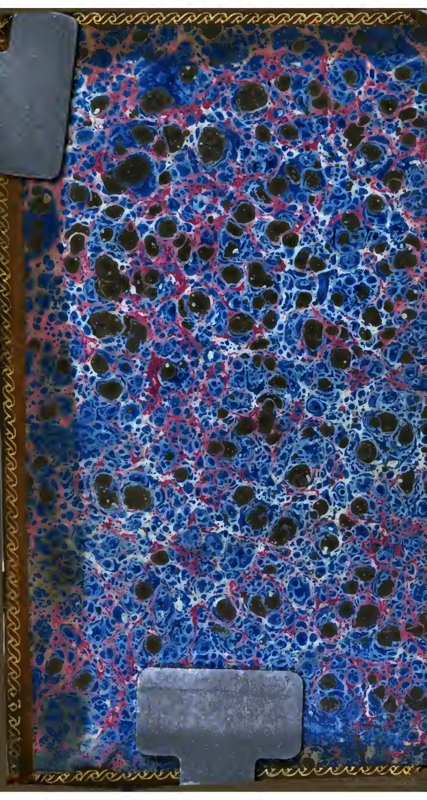
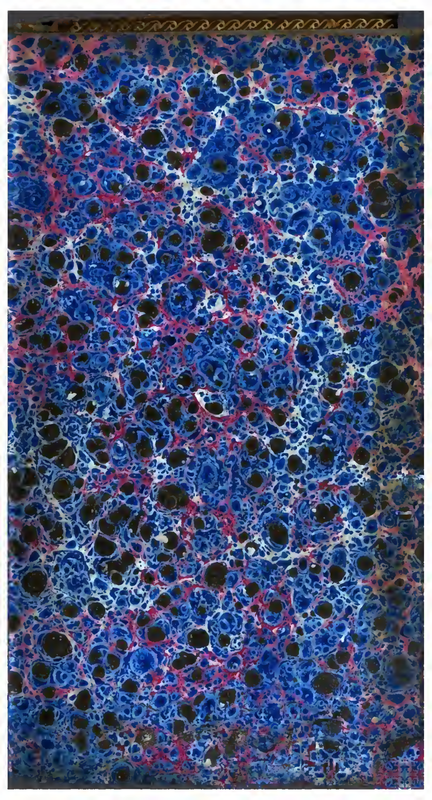






MORCEAUX CHOISIS

DES

LETTRES ÉDIFIANTES.

IMPRIMERIE DE FAIN.



Construction d'une Eglise dans l'Enceinte du Palais de l'Empereur de la Chine.

MORCEAUX CHOISIS

DES LETTRES

ÉDIFIANTES ET CURIEUSES,

ÉCRITES

DES MISSIONS ÉTRANGÈRES,

Sur la Religion, les Mœurs et les usages des Peuples visités par les Missionnaires; suivis de fragmens de Nouvelles Lettres Édifiantes, d'un coup d'œil général sur les Missions, etc.;

PAR ANT. C.***

SECONDE ÉDITION CORRIGÉE, AUGMENTÉE,

ET ORNÉE DE HUIT GRAVURES.

TOME II.

A PARIS,

CHEZ BRUNOT-LABBE, Libraire de l'Université impériale, quai des Augustins, N°. 33.

1813.



SE TROUVE AUSSI

A Paris, chez
- Girard, libraire, place Saint-Sulpice;
- St.-Michel, libraire, quai des Augustins;

A Lyon, chez
- Périsse, frères, libraires, rue Mercière;
- Cabin et compagnie, rue Saint-Dominique.

MORCEAUX

CHOISIS

DES LETTRES

ÉDIFIANTES ET CURIEUSES.

SUITE DES MISSIONS DE L'INDE.

État des missions dans l'Inde. Livres sacrés des Indiens, achetés pour le compte du roi.

(Fragment d'une lettre écrite du royaume de Carnate, par le P. Calmette, 1733).

Depuis trente ans, que les jésuites français ont formé la mission du royaume de Carnate, et qu'ils la cultivent sur le modèle de la mission de Maduré, elle s'étend déjà jusqu'à deux cents lieues, à la prendre depuis Pondichéry, qui en est la pierre fonda-

mentale, jusqu'à *Bouccapouram*, à la hauteur de Masulipatan, qui est le dernier établissement que nous ayons fait. Il y a seize églises dans les terres à l'usage des missionnaires, et deux dans les établissemens que possèdent les Français à Pondichéry et à *Ariancoupan*.

Nous sommes six missionnaires dans le pays des infidèles; deux autres se disposent à y entrer, tandis que, dans le royaume de Bengale, il s'ouvre un vaste champ pour nne nouvelle mission : c'est tout le nord de l'Inde. Le prince d'Orixa nous appelle. Un autre prince encore plus grand que lui, dans l'Indostan, raja de caste, et habile astronome, invite et prie instamment les missionnaires du Bengale de venir dans ses états, où il souhaite de les établir. Il aime les sciences, et l'on peut juger de l'étendue de ses lumières par des questions intéressantes sur plusieurs sujets d'astronomie qu'il a proposées au P. Boudier, qui est un savant astronome.

L'arrangement que l'on se propose, est que le P. Boudier, accompagné d'un autre

missionnaire, aille trouver ce prince, et qu'après l'avoir satisfait au sujet de l'astronomie, il examine ce que la religion peut tirer d'avantages de sa protection, et de la disposition de ses peuples; car les sciences peuvent être ici, comme à la Chine, un des principaux moyens d'étendre le règne du christianisme.

Si cette ouverture donnoit lieu à l'établissement d'une mission, nous aurions en quelque manière bloqué l'Inde; car, tandis que depuis le cap Comorin nous avançons vers le nord, les missionnaires du Bengale, gagnant le sud pour nous venir joindre, nous formerions une mission de cinq cents lieues d'étendue. Telle est la vigne que Dieu nous donne à cultiver.

Le roi ayant pris le dessein de former une bibliothéque orientale, M. l'abbé Bignon nous a fait l'honneur de se reposer sur nous de la recherche des livres indiens. Nous en retirons déjà de grands fruits; car ayant acquis par les fonds mis à notre disposition des livres essentiels, qui sont comme l'arsenal

du paganisme, nous en tirons des armes pour combattre les docteurs de l'idolâtrie; et ce sont celles qui les blessent le plus profondément. Tels sont leur philosophie, leur théologie, et surtout les quatre *Védam*, qui contiennent la loi des brames, et que l'Inde est en possession immémoriale de regarder comme le livre sacré, le livre d'une autorité irréfragable, et venu de Dieu même.

Depuis qu'il y a des missionnaires dans l'Inde, on n'a jamais cru qu'il fût possible de trouver ce livre si respecté des Indiens; en effet, nous n'aurions jamais pu en venir à bout, si nous n'avions eu des brames chrétiens cachés parmi eux. Comment l'auroient-ils communiqué à l'Europe, et surtout aux ennemis de leur culte, eux qui, à la réserve de leur caste, ne le communiquent pas même à l'Inde? C'est un crime pour un brame d'avoir vendu ou communiqué le livre de la loi à tout autre qu'à un brame. La raison en est que, parmi les Indiens, les brames forment l'ordre sacerdotal, et qu'ils regar-

dent le reste des hommes comme des profanes, ou plutôt qu'ils craignent d'ôter au livre, en le communiquant, ce caractère divin, qui en impose tellement aux peuples, qu'ils lui offrent des sacrifices comme à une divinité.

Ce qu'il y a de merveilleux, c'est que la plupart de ceux qui en sont les dépositaires, n'en comprennent pas le sens; car il est écrit dans une langue très-ancienne, et le *samouséroutam*, qui est aussi familier aux savans que le latin l'est parmi nous, n'y atteint pas encore, s'il n'est aidé d'un commentaire, tant pour les pensées que pour les mots: ils l'appellent *maha bachiam*, le grand commentaire. Ceux qui font leur étude de cette dernière sorte de livres, sont parmi eux les savans du premier ordre *.

Jusqu'à présent, nous avions eu peu de commerce avec cet ordre de savans: mais

* Il y a aujourd'hui à *Calcutta*, capitale des possessions anglaises dans l'Inde, une université où l'on enseigne la langue ancienne des livres sacrés des Indiens, que l'on nomme le *Sanscrit*.

depuis qu'ils s'aperçoivent que nous entendons leurs livres de science, et leur langue *samouséroutam*, ils commencent à s'approcher de nous; et comme ils ont des lumières et des principes, ils nous suivent mieux que les autres dans la dispute, et conviennent plus aisément de la vérité, lorsqu'ils n'ont rien de solide à y opposer. Nous ne voyons pas pour cela qu'ils se rendent à cette vérité, quand ils l'ont connue; car, dans tous les temps, Dieu a choisi les simples et les foibles, pour confondre la sagesse et la puissance du siècle; cependant nous ne cessons point de combattre et de disputer avec eux, mais sans aigreur et avec tous les ménagemens qu'inspire et que permet la vérité; persuadés que le fruit de la parole de Dieu ne se borne pas au nombre de ceux qui sont dociles aux vérités de l'Évangile qu'on leur prêche, nous ne recueillons pas toujours la meilleure partie de ce que nous avons semé : cette portion de la moisson est réservée pour le temps où, si Dieu leur fait miséricorde, tous les peuples de l'Inde s'é-

brauleront, et s'inviteront les uns les autres à monter par troupes à la montagne du Seigneur.

Littérature et sciences des Indiens.

(Fragment d'une lettre du P. Pons, 1740).

Les bracmanes ont été, dans tous les temps, les seuls dépositaires des sciences dans l'Inde. Un bracmane qui veut vivre selon sa règle, ne doit s'occuper que de la religion et de l'étude; mais ils sont tombés peu à peu dans un grand relâchement.

Les Indiens de la véritable caste des rajas peuvent être instruits dans les sciences par des bracmanes; mais ces sciences sont inaccessibles à toutes les autres castes, auxquelles on peut communiquer seulement certains poëmes, la grammaire, la poétique et certaines sentences morales. Les sciences et les beaux-arts, qui ont été cultivés avec tant de gloire et de succès par les Grecs et

les Romains, ont fleuri pareillement dans l'Inde, et toute l'antiquité rend témoignage au mérite des gymnosophistes. Ce sont évidemment les bracmanes, et surtout ceux qui, parmi eux, renoncent entièrement au commerce du monde.

La grammaire des bracmanes peut être mise au rang des plus belles sciences. Jamais l'analyse et la synthèse ne furent plus heureusement employées que dans leurs ouvrages grammaticaux de la langue *samskret*. Il me paroît que cette langue, si admirable par son harmonie, son abondance et son énergie, étoit autrefois la langue vivante dans les pays habités par les premiers bracmanes. Après bien des siècles, elle s'est insensiblement corrompue dans l'usage commun; de sorte que le langage des anciens dans les livres sacrés, est assez souvent inintelligible aux plus habiles qui ne savent que le *samskret* fixé par les grammaires.

Il est étonnant que l'esprit humain ait pu atteindre à la perfection de l'art qui éclate dans ces grammaires. Leurs auteurs

y ont réduit par l'analyse la plus riche langue du monde à un petit nombre d'élémens primitifs, que l'on peut regarder comme le *caput mortuum* de la langue. Ces élémens ne sont par eux-mêmes d'aucun usage, ils ne signifient proprement rien ; ils ont seulement rapport à une idée ; par exemple, *kau* à l'idée d'action. Les élémens secondaires qui affectent le primitif, sont les terminaisons qui le fixent à être nom ou verbe, un certain nombre de syllabes à placer entre les primitifs et les terminaisons, quelques prépositions, etc. ; la synthèse réunit et combine tous ces élémens, et en forme une variété infinie de termes d'usage. Ce sont les règles de cette union et de cette combinaison que la grammaire enseigne ; de sorte qu'un simple écolier, qui ne sauroit que la grammaire, peut, en opérant selon les règles sur un élément primitif, en tirer plusieurs milliers de mots vraiment *samskret*. C'est cet art qui a donné le nom à la langue, car *samskret* signifie synthétique ou composé.

Mais comme l'usage fait varier à l'infini la signification des termes, il a été nécessaire de la fixer par des dictionnaires. Celui qui est le plus en usage est rangé à peu près selon la méthode de l'*Indiculus universalis*. Un autre est rangé par ordre alphabétique, selon les lettres finales des mots.

Outre ces dictionnaires généraux, chaque science a son introduction, où l'on apprend les termes propres que l'on chercheroit envain partout ailleurs. Cela a été nécessaire pour conserver aux sciences un air de mystère qui les rendît la propriété exclusive des bracmanes.

Les traités de poésie et de versification sont en grand nombre.

A l'égard de la grande poésie ou des poëmes de différentes espèces, la nature étant la même partout, les règles sont à peu près les mêmes. L'unité d'action est moins observée pourtant dans leurs *pourânam* et autres poëmes, que dans Homère et dans Virgile. J'ai vu néanmoins quelques poëmes où l'on garde plus scrupuleusement

l'unité d'action, comme dans l'*Harma-pourânam*. Les fables indiennes, que les Arabes et les Persans ont si souvent traduites en leur langue, font un recueil de cinq petits poëmes parfaitement réguliers, composés pour l'éducation des princes de *Patna*.

L'éloquence des orateurs n'a jamais été fort en usage dans l'Inde, et l'art de bien discourir y a été encore moins cultivé; mais, quant à la pureté, à la beauté et aux ornemens de l'élocution, les bracmanes ont un grand nombre de livres qui en contiennent les préceptes, et en font une science à part, que l'on nomme *science de l'ornement*.

De toutes les parties de la belle littérature, l'histoire est celle que les Indiens ont le moins cultivée. Cependant je ne doute pas que dans le palais des princes, il n'y ait des monumens suivis de l'histoire de leurs ancêtres, surtout dans l'Indostan, où les princes sont plus puissans, et rajas de leur caste. Il y a même dans le nord plusieurs livres qu'on nomme *Nâtak*, qui, selon les bracmanes, contiennent beau-

coup d'histoires sans aucun mélange de fables.

Pour ce qui est des Mogols, ils aiment l'histoire; et celle de leurs rois a été écrite par plusieurs savans de leur religion. La gazette de tout l'empire, composée dans le palais même du Grand Mogol, paroît à Delhi, au moins une fois par mois. Dans les poëmes indiens on trouve mille restes précieux de la vénérable antiquité, une notion bien marquée du paradis terrestre, de l'arbre de vie, de quatre grands fleuves, dont le Gange est du nombre, du déluge, de l'empire des Assyriens, des victoires d'Alexandre, sous le nom de *Javana-Raja*, roi des Javans ou Grecs.

On assure que parmi les livres dont l'académie des bracmanes de *Cangi-Vouram* est dépositaire, il en est d'historiques, fort anciens, où il est parlé de saint Thomas, de son martyre et du lieu de sa sépulture. Ce sont des bracmanes qui l'ont dit et qui se sont offerts à les communiquer, moyennant des sommes que les missionnaires n'ont jamais été en état de leur donner.

Les bracmanes ont cultivé presque toutes les parties des mathématiques. L'algèbre ne leur est pas inconnue ; mais cette astronomie, dont la fin est l'astrologie, a toujours été le principal objet de leurs études. Ils ont plusieurs méthodes d'astronomie.

Comme parmi les Grecs il y eut plusieurs sectes de philosophie, il y a eu dans l'antiquité parmi les bracmanes six principales écoles ou sectes philosophiques, distinguées entr'elles par quelque sentiment particulier sur la félicité et sur les moyens d'y parvenir.

Les philosophes indiens ne donnent par leur conduite aucune atteinte à la religion commune : et quand ils veulent réduire leur théorie à la pratique, ils renoncent entièrement au monde, et même à leur famille.

Description géographique de l'Inde. Tamerlan.

L'Inde, un des plus grands et des plus riches empires de l'Asie, tire son nom du fleuve *Indus* qui l'arrose vers l'occident, et

qui, prenant sa source vers le mont Caucase, après l'avoir traversée du nord au midi, se jette dans la Mer-des-Indes.

Au nord, elle a pour bornes la Grande-Tartarie, dont elle est séparée par le Caucase; la Chine, à l'orient; au midi, l'Océan oriental; et la Perse, à l'occident. On la divise en trois parties, qui sont l'Inde septentrionale ou l'empire du Mogol, appelé communément l'Indostan; la presqu'île occidentale en-deçà du Gange, et la presqu'île orientale au-delà du Gange.

Delhi, vers le milieu de l'Indostan, est la capitale de ce vaste empire, et la résidence des princes mogols. Un peu vers le sud, est Agra, la plus grande ville des Indes, autrefois le séjour des empereurs. Au nord de Delhi sont *Lahor*, l'abord ordinaire des caravanes, et *Caboul*, située dans les montagnes sur les frontières de la Perse et de la Tartarie.

La presqu'île occidentale en-deçà du Gange, est traversée du midi au nord par les montagnes de Gatte, qui commencent au cap de Comorin, et qui la divisent en

deux parties, l'une orientale et l'autre occidentale. La partie occidentale contient les royaumes de Dekan ou Visapour, de Baglana, de Cuncan et de Malabar. En allant du nord au sud, on y trouve les villes de Visapour, de Goa, qui appartiennent aux Portugais, de Baudet, de Calicut, de Canahor, de Cochin et de Travancor. Ensuite, doublant le cap de Comorin, et retournant au nord par l'orient, on trouve sur la côte de Coromandel les royaumes de Canora, de Maduré, de Tanjaour, de Mayssour, de Marava, de Narzingue ou de Bisnagar, et au nord, celui de Golconde. Les principales villes de cette partie orientale sont, en allant du nord au sud, Golconde, Trichirapali et Tanjaour, dans les terres; sur la côte, Masulipatan, Paliacate, Madras, Méliapour ou Saint-Thomé, Sadras, Pondichéry, Goudelour, Portenovo, Trinquebar et Négapatan.

C'est dans ces vastes pays que, vers la fin du quatorzième siècle, le fameux Tymur-Bec, plus connu sous le nom de Tamerlan, après avoir soumis presque toute l'Asie, et

s'être rendu maître de l'Indostan, établit un puissant empire qui a toujours été possédé depuis par ses descendans, sous le nom de princes mogols. Aureng-Zeb, un des plus fameux, en étendit beaucoup les bornes du côté du midi, par la conquête des royaumes de Visapour et de Golconde. De là les Mogols pénétrèrent dans la presqu'île en-deçà du Gange, portèrent leurs armes jusque dans le Carnate, dont le vice-roi ou souba, qu'ils avoient établi à Golconde, acheva de se rendre maître, par la prise de Saint-Thomé, dont il s'empara avec l'aide des Hollandais.

Cette dernière ville, appelée autrefois Méliapour, a pris ce dernier nom, parce que saint Thomas est regardé comme l'apôtre de cette partie de l'Inde, et que l'on prétend qu'il y a fait un long séjour, qu'il y a prêché l'Évangile, et qu'il y a été enterré, après avoir été massacré par les brames. Sa chute donna lieu, en 1771, à l'établissement de Patna, qui n'en est éloigné que de deux lieues, et que les Anglais appellent le fort Saint-Georges.

Du grand Mogol.

Le grand Mogol est une belle idole parée, que l'on encense, qu'on honore par des respects, et que l'on cultive par des présens ; mais, sourde dans le fond, muette et insensible, et dont tout le pouvoir n'a de fondement que dans la vénération des peuples, et l'attachement qu'ils ont pour elle.

Le gouvernement est absolu dans les Indes, comme dans tout l'orient. Là, le monarque est aussi despote et indépendant qu'en Turquie. La vénération des Mogols pour leur empereur n'est pas moins grande que celle des Turcs pour la personne du grand-seigneur; mais leur soumission et leur attachement se bornent uniquement au trône de Tamerlan, sans qu'ils se mettent beaucoup en peine de quel nom ou de quelle famille est celui par qui il est occupé. Tout homme qui chez eux est maître du sceau de l'empire, est en même temps leur maître et leur em-

pereur : ils le respectent, lui obéissent et lui paient tribut; il n'appartient qu'à lui de distribuer les charges, les titres et les honneurs; lui seul peut nommer aux gouvernemens : mais ce prince si grand et si puissant, n'a pas un seul soldat à ses ordres; toutes les forces de l'empire sont entre les mains des ministres, des ombries et des autres grands de l'empire. En donnant un gouvernement à quelqu'un, le grand Mogol n'a pas le pouvoir de l'en mettre en possession malgré un seigneur rebelle qui s'en sera emparé; c'est au nouveau gouverneur à lever une armée, à marcher contre l'usurpateur, et à tâcher de le chasser de la province qu'il occupe sans aucun titre : s'il réussit, c'est tant mieux pour lui; s'il est battu, l'empereur n'en est pas moins reconnu et respecté, et le vainqueur a bientôt obtenu son agrément par les présens qu'il lui envoie *.

* L'empire du Mogol n'existe aujourd'hui que de nom.

Découverte de trente-deux îles, au sud des îles Marianes.

(Fragment d'une lettre du père Paul Clain, 1697.)

Les îles que l'on nomme *los Pintados* sont assez grandes; et elles sont séparées les unes des autres par des bras de mer dont le flux et le reflux rendent la navigation difficile et dangereuse. Il y a dans ces îles soixante-dix-sept mille chrétiens, sous la conduite spirituelle de quarante et un missionnaires jésuites *. On s'est assuré, cette année, de la découverte d'autres îles, nommées *Pais* **. Voici comment la chose s'est passée.

En faisant la visite des îles Pintados, le P. provincial et moi nous arrivâmes à la bourgade de Guivam, dans l'île de Samal, la dernière et la plus méridionale des Pintados orientales. Nous y trouvâmes vingt-neuf Pa-

* Les îles *los Pintados* dépendent des îles Philippines.

** Ces îles sont les Carolines ou les Nouvelles-Philippines.

laos ou habitans de ces îles nouvellement découvertes. Les vents d'est qui règnent sur ces mers, depuis le mois de décembre jusqu'au mois de mai, les avoient jetés à trois cents lieues de leurs îles, dans cette bourgade de l'île de Samal. Ils étoient venus sur deux petits bâtimens que l'on appelle ici *paraos*. Voici comme ils racontent leur aventure :

Ils s'étoient embarqués au nombre de trente-cinq personnes, pour passer à une île voisine, lorsqu'il se leva un vent si violent, que, ne pouvant gagner l'île où ils vouloient aller, ni aucune autre du voisinage, ils furent emportés vers la haute mer. Ils firent beaucoup d'efforts pour aborder à quelque rivage ou à quelque île de leur connoissance; mais ce fut en vain. Ils voguèrent ainsi au gré des vents pendant soixante et dix jours, sans pouvoir prendre terre. Enfin, perdant toute espérance de retourner dans leur pays, et se voyant à demi morts de faim, sans eau et sans vivres, ils résolurent de s'abandonner à la merci des vents, et d'aborder à la première île qu'ils trouveroient du côté de l'occident.

A peine eurent-ils pris cette résolution, qu'ils se trouvèrent à la vue de la bourgade de Guivam, dans l'île de Samal. Un Guimavois, qui étoit au bord de la mer, les aperçut, et jugeant par la structure de leurs petits bâtimens que c'étoient des étrangers qui s'étoient égarés, il prit un linge et leur fit signe d'entrer par le canal qu'il leur montroit, pour éviter les écueils et les bancs de sable sur lesquels ils alloient échouer. Ces pauvres gens furent si effrayés de voir cet inconnu, qu'ils commencèrent à retourner vers la haute-mer; mais, quelques efforts qu'ils fissent, ils n'y purent parvenir, et le vent les repoussa constamment vers le rivage. Quand ils en furent proches, le Guivamois chercha à leur faire entendre par des signes la route qu'ils devoient prendre; mais voyant qu'ils ne la prenoient pas, et qu'ils alloient infailliblement se perdre, il se jette à la mer, et nage vers l'un des deux petits vaisseaux, dans le dessein de s'en faire le pilote, et de les conduire sûrement au port. A peine y fut-il arrivés, que ceux qui étoient dedans, et les

femmes mêmes, chargées de leurs petits enfans, se jettent à la nage pour gagner l'autre vaisseau, tant ils craignoient l'approche de cet inconnu. Cet homme, se voyant seul dans le bâtiment, se met à les suivre, et étant entré dans le second, il lui fait éviter tous les écueils, et le conduit au port. Pendant ce temps-là, ces pauvres gens demeurèrent immobiles, et s'abandonnèrent à la conduite du Guivamois, dont ils se regardoient comme les prisonniers.

Lorsqu'ils eurent pris terre, les habitans de Guivam, accourus sur le rivage, les reçurent avec charité, et leur offrirent du vin et des rafraîchissemens. Ils mangèrent volontiers des cocos, qui sont les fruits des palmiers de ce pays; on leur présenta du riz cuit à l'eau, dont on se sert dans toute l'Asie, comme du pain en Europe; ils le regardèrent avec admiration, et en prirent quelques grains qu'ils jetèrent aussitôt à terre, s'imaginant que c'étoient des vermisseaux; mais ils témoignèrent beaucoup de joie, quand on leur apporta de ces grosses racines

qu'on appelle *palavan*, et ils en mangèrent avec avidité.

Les habitans de Guivam s'offrirent à l'envi pour mener ces étrangers dans leurs maisons, et pour leur fournir tout ce qui leur seroit nécessaire, soit pour la subsistance, soit pour le vêtement.

De trente-cinq qu'ils étoient d'abord, il n'en restoit plus que trente, car la disette des vivres et les incommodités d'une longue navigation en avoient fait mourir cinq pendant le voyage. Peu de temps après leur arrivée, il en mourut encore un qui eut le bonheur de recevoir le baptême.

Ils rapportèrent que leur pays consiste en trente-deux îles. Elles ne doivent pas être fort éloignées des Marianes, à en juger par la structure de leurs petits bâtimens, et par la forme de leurs voiles, puisqu'elles sont les mêmes. Il y a bien de l'apparence que ces îles sont plus au midi que les Marianes, à onze ou douze degrés de latitude septentrionale, et sous le même parallèle que Guivan, puisque ces étrangers venant tout droit

d'orient en occident, ont abordé au rivage de cette bourgade.

Ces étrangers ajoutèrent que de ces trente-deux îles, il y en a trois qui ne sont habitées que par des oiseaux, mais que les autres sont extrêmement peuplées.

L'*Amurrec* est la plus considérable de toutes ces îles : c'est là que le roi de toutes les autres tient sa cour. Les chefs de toutes les habitations lui sont soumis. Il s'est trouvé parmi ces étrangers un de ces chefs, avec sa femme, qui est la fille du roi. Quoiqu'ils soient à moitié nus, ils ont des manières et un certain air de grandeur qui font assez connoître ce qu'ils sont. Le mari a le corps tout peint de certaines lignes dont l'arrangement forme diverses figures; les autres hommes en ont plus, les autres moins; mais les femmes et les enfans n'en ont point. Les hommes n'ont point d'autre vêtement qu'une espèce de ceinture qui leur couvre les reins et les cuisses, et qui fait plusieurs tours autour de leur corps. Ils ont

sur les épaules plus d'une aune et demie d'une grosse toile, dont ils se font une espèce de capuchon qu'ils lient par-devant et laissent pendre négligemment par derrière. Les hommes et les femmes sont habillés de la même manière, excepté que les femmes ont un linge plus long, qui descend depuis la ceinture jusqu'aux genoux.

Leur langue est différente de celle des Philippines, et même de celle des îles Marianes. Leur prononciation approche de celle des Arabes.

Voici la manière dont ils ont vécu sur mer pendant soixante et dix jours, qu'ils y ont été le jouet des vents: ils jetoient en mer une espèce de nasse, faite de plusieurs petites branches d'arbres liées ensemble; cette nasse avoit une grande ouverture pour laisser entrer le poisson, et se terminoit en pointe pour l'empêcher de sortir. Le poisson qu'ils prenoient de cette manière, étoit toute leur nourriture, et ils ne buvoient que de l'eau de pluie, qu'ils recevoient dans les écorces de coco.

Ils n'ont point de vaches dans leurs îles; ils voulurent s'enfuir quand ils en virent qui broutoient l'herbe, aussi-bien que lorsqu'ils entendirent un petit chien aboyer dans la maison des missionnaires. Ils n'ont point non plus de chats, de cerfs, de chevaux, ni généralement de quadrupèdes; ils n'ont même guère d'autres oiseaux que ceux qui vivent sur la mer : ils ont cependant des poules dont ils se nourrissent, mais ils n'en mangent point les œufs.

Malgré cette disette de toutes choses, ils sont gais et contens de leur sort. Ils ont des chants et des danses assez réguliers; ils chantent tous ensemble, et font les mêmes gestes, ce qui n'est pas sans agrément.

Il n'a pas paru jusqu'à présent qu'ils aient aucune connoissance de la Divinité, ni qu'ils adorent des idoles : on n'a remarqué en eux qu'une vie toute animale; tout leur soin est de chercher à boire et à manger.

On a déjà baptisé les enfans; on instruit les autres des mystères de notre religion.

. *Détails sur la ville de Manille.*

igment d'une lettre du P. Wibault, jésuite, 1721.)

ETTE ville est la capitale de toutes ces
qu'on nomme *Philippines*, et qui ap-
iennent au roi d'Espagne. Nous avons
cette ville un grand collége, et un sé-
aire, où l'on enseigne la théologie, la
osophie et les belles-lettres; il y a de
différens prédicateurs, et deux ou trois
es occupés jour et nuit aux fonctions du
istère, et à visiter les malades et les pri-
niers. Les études y fleurissent, et l'on
sortir de ce séminaire plusieurs évê-
s, des docteurs en théologie, et un grand
nbre de sujets qui excellent en toutes
tes de sciences. On n'y reçoit que les
ans des Espagnols, d'après les intentions
fondateur. Le revenu de l'archevêque est
dix mille écus. L'état ecclésiastique et
ulier est entretenu des libéralités de sa

majesté catholique, qui fait parvenir tous les ans, du Mexique, de quoi fournir à cette dépense.

Quant au gouvernement politique, tout est réglé avec beaucoup de sagesse par les ordonnances royales. Il y a une cour de justice, composée de conseillers, d'un fiscal, et d'un président qui est en même temps gouverneur de Manille, et capitaine général de toutes les îles. Ce premier officier se renouvelle tous les cinq ans, et, en cas de mort, le premier conseiller tient sa place jusqu'à ce que le roi y ait pourvu. Les officiers subalternes dépendent de cette cour, et principalement du gouverneur, qui envoie, tous les deux ans, dans chaque province un juge espagnol, avec autorité de juger en dernier ressort les procès des Indiens, excepté les causes capitales, dont la connoissance est réservée à la cour de justice, séante à Manille. Ce juge visite, tous les ans, chaque bourgade de sa juridiction; mais il ne peut ni rien innover, ni rien décider que de l'avis et du consentement du

é. Au bout de deux ans, la même cour
ute un autre juge, pour écouter les
intes des Indiens, au cas qu'ils en aient
aire contre le juge qui l'a précédé.

MÉMOIRES DE LA CHINE.

Religion des peuples du Tong-King.

(Fragment d'une lettre adressée au père Cibot.)

Les Tong-Kinois adorent trois idoles principales : on nomme la première : l'*idole de la cuisine ;* la seconde, le *maître-ès-arts ;* la troisième, le *seigneur du lieu où l'on demeure.* L'idole de la cuisine tire son origine d'une histoire que l'on raconte ainsi : Une femme s'étant séparée de son mari pour quelques mécontentemens, passa à de secondes noces, ce qui causa tant de douleur à son premier époux, que cet infortuné se jeta dans un brasier ardent pour y

terminer ses jours. Le bruit ne s'en fut pas plutôt répandu, que l'épouse infidèle, touchée de repentir, se jeta dans le feu qui avoit consumé son mari. Son second époux n'en fut pas plutôt informé, qu'il accourut; mais, ayant trouvé sa femme réduite en cendres, il en fut si pénétré de douleur, qu'il se précipita dans le même brasier, où il fut brûlé à l'instant. Telle est l'origine de l'idole de la cuisine. L'esprit de cette divinité anime trois pierres dont les Tong-Kinois se servent pour faire leur cuisine, et qu'ils adorent le premier jour de l'an.

L'idole *maître-ès-arts* est l'image d'un Chinois que les idolâtres du pays croient avoir été le plus ingénieux, le plus sage et le plus savant des hommes. Les marchands l'invoquent avant de vendre et d'acheter ; les pêcheurs, avant de jeter leurs filets dans la mer ; les courtisans, avant d'aller faire leur cour au prince ; les artisans, avant de commencer leur ouvrage.

L'idole le *seigneur du lieu où l'on demeure* n'est pas moins révérée que les deux

es. Voici la manière dont on lui rend
nmage : Quand quelqu'un veut faire bâtir
e maison, il commence par se bien per-
der que le terrain n'appartient pas telle-
nt au roi qu'il n'ait quelqu'autre maître
i, après sa mort, conserve le même droit
nt il a joui pendant sa vie; ensuite il fait
nir un magicien qui, au bruit du tambour,
vite l'âme du maître défunt à venir de-
eurer sous un petit toit qu'on lui prépare,
où on lui présente du papier doré, des
leurs et de petites tables couvertes de mets,
tout pour l'engager à souffrir le nouvel
ôte dans son champ.

Outre ces trois idoles, les Tong-Kinois
lorent le ciel, la lune et les étoiles. J'en ai
u qui divisoient la terre en dix parties, et
aisoient à chacune une profonde révérence;
l'autres partagent le monde en six parties
égales, dont la sixième est censée au milieu,
et prennent pour les adorer des couleurs par-
ticulières. Quand ils rendent hommage au
septentrion, ils s'habillent de noir et ne se
servent dans leurs sacrifices que d'instrumens

noirs ; lorsqu'ils adorent le midi, ils s'habillent de rouge ; quand ils sacrifient à l'orient, ils ont des habits verts ; quand ils invoquent l'occident, la couleur blanche est celle dont ils se servent dans leurs adorations ; pour la partie du milieu, ils lui rendent hommage en habits jaunes.

La superstition des Tong-Kinois va encore plus loin. On m'a dit qu'ils révéroient les éléphans, les chevaux, les oiseaux, les singes, les serpens, les arbres, les vices mêmes et les créatures les plus infâmes. Il y a quelques jours que des pêcheurs ayant trouvé sur les bords de la mer une pièce de bois que les flots y avoient jetée, lui offrirent aussitôt leur pêche, comme à une divinité puissante dont ils croyoient avoir reçu tout le poisson qu'ils avoient pris ; ils s'occupent actuellement à lui bâtir un temple, et disent que c'est la fille de quelque empereur qui s'est jetée dans la mer, et qui, sous la forme d'un bois, a daigné choisir leur port, afin de répandre sur eux ses bénédictions et ses grâces.

rsqu'un infidèle veut bâtir une maison, ıarier un enfant, ou faire quelque ;e, il va consulter un devin : celui-ci d'être aveugle, pour donner à entendre ne voit et n'écoute que la vérité, et, : de répondre, il prend un livre qu'il ɔ à demi, comme s'il craignoit de laisser aux yeux profanes ce qu'il contient. ɔs avoir demandé l'âge de la personne on veut savoir le bon ou le mauvais suc- il jette en l'air deux petites pièces de re, où sont gravés seulement d'un côté ɩins chiffres mystérieux : si, quand ces es tombent à terre, les lettres se trouvent versées, c'est un mauvais présage; si, au traire, elles sont tournées vers le ciel, gure est favorable.

l y a des magiciennes qui font profession dire l'état des âmes dans l'autre monde. e mère qui a perdu son fils, et qui veut ɔir la situation où il est après sa mort, va ıver une magicienne, qui prend un tam- ır qu'elle frappe à coups inégaux, comme ır appeler l'âme du défunt; après quoi

elle rassure la mère sur le sort de son fils, dont elle dit que l'âme a passé dans elle, pour lui exposer l'état où elle se trouve. Cet état est plus ou moins heureux selon que la mère paie plus ou moins généreusement.

Conversion d'une magicienne.

(Fragment de la même lettre.)

Je termine cette lettre par un trait de la miséricorde de Dieu, qui fait beaucoup de bruit dans notre mission. Il y avoit ici une fameuse magicienne qui jouissoit, parmi les infidèles, de la plus haute considération : elle tenoit une école de magie, et ses disciples, qui étoient au nombre de trois cents, la regardoient comme l'oracle de la nation. Cette femme avoit dans sa maison plus de cent cinquante idoles à qui elle offroit des sacrifices. Pour rendre odieuse aux infidèles la loi de l'Évangile, elle enseignoit qu'après leur mort les âmes des chrétiens tong-kinois

étoient renvoyées en Europe, par les jésuites, pour y garder les troupeaux. Un jour qu'elle déclamoit avec plus de fureur qu'à l'ordinaire contre la religion chrétienne, le Seigneur, qui avoit sur elle des vues de bonté et de salut, frappa son fils d'une maladie mortelle. Je ne vous rapporterai point tout ce que cette magicienne mit en usage pour le guérir; il suffit de vous dire qu'après avoir épuisé toutes les ressources de son art sans aucun succès, elle prit le parti d'appeler quelques chrétiens dans sa maison. Ceux-ci refusèrent long-temps de s'y transporter, dans la crainte que cette femme ne leur eût tendu des embûches : cependant, faisant réflexion au danger où se trouvoit le malade, ils y allèrent au nombre de trois. Aussitôt qu'ils furent entrés, la magicienne les conjura, les larmes aux yeux, de se mettre en prières pour obtenir du ciel la guérison de son fils. Dieu, qui vouloit le salut de la mère, se laissa fléchir : la prière étant finie, le malade, au grand étonnement de tout le monde, se leva sur son lit, et dit d'une voix haute

qu'il étoit guéri. A l'instant sa mère courut à ses idoles, les renversa, les foula aux pieds, et de là se rendit à l'église pour y remercier le Dieu des chrétiens. Actuellement cette femme se fait instruire, et nous espérons que dans peu elle recevra la grâce du baptême.

Religion de quelques montagnards qui se sont affranchis du joug de la Cochinchine et de celui du Tong-King.

(Fragment d'une lettre du père Horta, 1766.)

Ces peuples vivent comme des bêtes féroces, au milieu des bois et des montagnes escarpées, où personne n'ose aller les attaquer. Ils forment une espèce de république, et regardent leur prêtre comme leur chef. L'intérêt que ce ministre de l'erreur a de conserver son autorité, lui a suggéré un système de religion tout particulier : en voici une esquisse qui vous fera gémir sur le déplorable aveuglement de ce peuple.

C'est ordinairement dans la maison du
rêtre que les dieux rendent leurs oracles.
'n grand bruit annonce leur arrivée. Ces
iontagnards, qui passent le temps à boire et
danser, interrompent leurs plaisirs, et
oussent des cris de joie qui ressemblent
en plus à des hurlemens qu'à des acclama-
ons. *Père*, s'écrient-ils en parlant au prin-
pal de leurs dieux, *êtes-vous déjà venu?*
s entendent une voix qui leur répond : *En-*
ıns, courage; continuez à boire; man-
ez; divertissez-vous; c'est moi qui vous
ocure les avantages dont vous jouissez.
Après cette réponse, que l'on écoute en
ence, on continue à se plonger dans les
aisirs. Cependant les dieux ont soif à leur
ur, et demandent à boire. Aussitôt on pré-
ıre des vases ornés de fleurs, et le prêtre
s reçoit pour les porter aux dieux; car il
y a que lui qui soit leur confident, et qui
t le droit de les entretenir. L'un de ces
eux est représenté avec un visage pâle, une
te chauve, et une physionomie qui fait hor-
ur. Celui-là ne se rend point au temple

comme les autres, pour y recevoir les hommages de ses adorateurs, parce qu'il est continuellement occupé à conduire les âmes des morts dans l'autre monde. Il arrive quelquefois que ce dieu empêche l'âme de passer hors du pays, surtout si c'est celle d'un jeune homme; alors il la plonge dans un lac, où elle reste jusqu'à ce qu'elle soit purifiée. Si cette âme n'est pas docile, et qu'elle résiste aux volontés du dieu, il s'irrite, la met en pièces, et la jette dans un autre lac où elle reste sans espérance d'en sortir.

On raconte que ces barbares, au retour d'une chasse, ayant trouvé leurs cavernes remplies de serpens, s'adressèrent à leur prêtre pour demander aux dieux quelle étoit la cause d'un si grand malheur. Le prêtre, après avoir consulté les dieux, rapporta leur réponse, qui étoit qu'en portant au ciel l'âme d'un jeune homme dont le père vivoit encore, cette âme manqua de respect au dieu conducteur, ce qui l'avoit obligé à la précipiter dans la mer.

Le paradis de ce peuple n'est guère capa-

le de contenter un esprit tant soit peu rai-
›nnable. L'opinion commune est qu'il y a
e gros arbres qui distillent une espèce de
›mme dont les âmes subsistent; du miel
élicieux, et des poissons d'une grandeur
odigieuse : on croit aussi qu'il s'y trouve
:s singes dont l'emploi est d'amuser les
orts, et un aigle si grand que ses ailes met-
nt tout le paradis à l'abri de la chaleur.

Voilà tout ce que j'ai pu recueillir de la
ligion de ces barbares. Pour ce qui regarde
ırs mœurs, elles sont des plus dissolues,
quiconque voudroit y mettre un frein,
urroit un danger évident de perdre la vie.

Achen, ville capitale du royaume du même nom.

(Fragment d'une lettre du père de Prémare.)

Tout ce qu'on voit à Achen est si sin-
lier que j'ai regretté cent fois de ne savoir

pas dessiner, pour rendre ici ce que je ne pourrai expliquer qu'imparfaitement.

Imaginez-vous, s'il vous plaît, une forêt de cocotiers, de bambous, d'ananas, de bananiers, au milieu de laquelle passe une assez belle rivière toute couverte de bateaux; mettez dans cette forêt un nombre incroyable de maisons faites avec des cannes, des roseaux, des écorces, et disposez-les de telle manière qu'elles forment tantôt des rues et tantôt des quartiers séparés : coupez ces divers quartiers de prairies et de bois; répandez partout dans cette grande forêt autant d'hommes qu'on en voit dans nos villes, lorsqu'elles sont bien peuplées : vous vous formerez une idée assez juste d'Achen, et vous conviendrez qu'une ville de ce goût nouveau peut faire plaisir à des étrangers qui passent. Il y a à Achen toutes sortes de nations, et chacune a son quartier et son église.

La situation du port d'Achen est admirable, le mouillage excellent, et toute la côte fort saine : le port est un grand bassin qui est borné d'un côté par la terre ferme de

Sumatra *, et des autres par deux ou trois
les qui laissent entr'elles des passes ou des
hemins, l'un pour aller à Malaca, l'autre
our le Bengale, et un autre pour Surate.
Quand on est dans la rade, on n'aperçoit
ucun vestige ni aucune apparence de ville,
arce que de grands arbres qui bordent le
vage en cachent toutes les maisons; mais
utre le paysage, qui est très-beau, rien n'est
lus agréable que de voir le matin une infi-
ité de petits bateaux pêcheurs qui sortent
e la rivière avec le jour, et ne rentrent
ue le soir : vous diriez un essaim d'abeilles
ui reviennent à la ruche chargées du fruit
e leur travail.

Ces petites barques de pêcheurs n'ont pas
us de trois pieds de large et environ vingt
e long : tout y est extrêmement propre, tant
-dedans qu'au-dehors; les planches en sont
bien jointes qu'il ne faut ni étoupes ni
udron pour les calfater, et ces barques

* Le royaume d'*Achen* est situé dans l'île de *Sumatra*,
i, opposée à celle de *Java*, forme le détroit de la Sonde.

paroissent toujours neuves : on ne se sert point de rames pour les faire avancer, mais d'une voile qui est une natte très-fine et très-légère, qui paroît deux fois plus grande qu'il ne faudroit pour la dimension de la barque ; l'art a su remédier à cet inconvénient : il y a aux deux bouts de la barque deux perches assez longues ; au haut de chaque perche est attachée une pièce de bois courbée vers la mer en forme d'arc, de toute la longueur du bâtiment ; chaque arc tient à celui qui est vis-à-vis par une pièce de bois assez pesante ; ces deux pièces sont attachées aux extrémités de l'arc, et, faisant un contre-poids l'une contre l'autre, forment une espèce de balancier qui empêche ces petits canots de se renverser ; par ce moyen le moindre vent les pousse, et ils volent sur l'eau avec une rapidité surprenante, sans appréhender les plus furieux coups de mer.

Pour entrer dans la rivière on prend un assez long détour, à cause d'un banc de sable qu'elle forme en se déchargeant dans la mer, on nage ensuite environ un bon quart de lieue

entre deux petits bois de cocos et d'autres arbres qui ne perdent jamais leur verdure, et que la seule nature a plantés là.

A travers ces arbres on commence à découvrir quelque chose de la ville d'Achen. Elle me parut d'abord comme un de ces paysages sortis de l'imagination d'un peintre ou d'un poëte qui rassemble sous un coup d'œil tout ce que la campagne a de plus riant: tout y est négligé et naturel, champêtre et même un peu sauvage.

Je n'ai pu rien apprendre de certain touchant le gouvernement de ce royaume: on parle encore quelquefois d'une reine d'Achen; mais je crois que c'est une fable, ou, s'il y en a une, ce n'est qu'un fantôme de royauté, quatre ou cinq seigneurs partageant entr'eux le pouvoir, qui certainement n'est pas grand'chose. Les Achénois ne sont plus rien; leur pays ne produit ni froment ni vigne, et le commerce ne roule uniquement que sur le poivre et sur l'or. Il n'est pas besoin d'ouvrir les entrailles de la terre pour y chercher ce précieux métal; on le ramasse

sur le penchant des montagnes, et on le trouve par petits morceaux dans les ravins où les eaux l'entraînent. L'or d'Achen est estimé et passe pour le plus pur qui existe.

De la ville de Malaca et de l'Isle-Verte.

(Fragment de la même lettre.)

La ville de Malaca est éloignée d'Achen d'environ cent cinquante lieues : on y trouve les mêmes agrémens que l'on voit à Achen. C'est encore ici de la verdure en quantité, des paysages champêtres ; mais les maisons sont mieux bâties ; il y a un plus grand concours de nations, un plus grand commerce, beaucoup plus d'Européens, et un air moins négligé qu'à Achen, sans pourtant que l'art y cache la nature. La ville est séparée de la forteresse par une rivière qui, venant à se joindre à la mer lorsque la marée est haute, fait que la citadelle demeure isolée. Cette forteresse est grande comme la ville de Saint-

Malo, et renferme dans son enceinte une colline sur laquelle on voit encore les restes de l'église de Saint-Paul, où saint François Xavier a long-temps prêché. La garnison n'est que de deux cent quinze hommes et six cavaliers; plusieurs sont catholiques; le tout est ramassé de diverses nations de l'Europe. Les bastions sont assez bons; il y a de beaux canons et en quantité, mais peu de monde pour les servir. La rade est belle et vaste; c'est une anse que la côte forme en cet endroit.

Les fruits de Malaca sont délicats; on en trouve de toutes les espèces. Il y a des mosquées pour les Maures, un temple chinois; enfin l'exercice de toutes sortes de cultes y est permis par les Hollandais qui en sont les maîtres : la seule religion catholique en est bannie, et ses sectateurs sont obligés de s'enfoncer dans les bois pour y célébrer les saints mystères.

De la ville de Macao.

(Fragment de la même lettre.)

Là ville de Macao est bâtie dans une petite péninsule, ou plutôt sur la pointe d'une île qui porte ce nom, à laquelle elle ne tient que par une gorge fort étroite, où l'on a bâti une muraille de séparation. Quand on mouille au-dehors, on ne voit de tous côtés que des îles qui font un grand cercle, et l'on ne découvre que deux ou trois forteresses sur des hauteurs, et quelques maisons qui sont à un bout de la ville; on diroit même que les forteresses et les maisons tiennent à une terre fort élevée, qui borne la vue de ce côté; mais entre cette terre, qui fait une île assez grande, et Macao, il y a un beau port, et la ville s'étend par dedans, le long de ce rivage. Les maisons sont bâties à l'européenne, mais un peu basses. Il y a encore ici de la verdure et de l'air des Indes.

Les Chinois sont en plus grand nombre à Macao que les Portugais : ceux-ci sont presque tous métis et nés dans les Indes ou à Macao même. Il s'en faut beaucoup qu'ils soient riches ; aussi les Chinois ne font-ils plus guère de cas d'eux. Les fortifications de Macao sont assez bonnes ; il y a beaucoup de canons, mais la garnison est mal entretenue ; et, comme tout lui vient de Canton, les Chinois sont sans peine les maîtres. Il y a un gouverneur portugais et un mandarin dont tout le pays dépend, et dont le palais est au milieu de la place. Quand il veut quelque chose, c'est aux Portugais d'obéir. On ne peut pas faire plus d'honneur ni plus de caresses que ce mandarin en a fait à tous les Français : jamais étrangers n'ont été reçus de cette manière en ce pays-ci ; il est vrai que jamais il n'étoit venu de vaisseau comme le nôtre. Le nom du roi ne perd rien de sa grandeur quand on le prononce à six mille lieues de la France, et il imprime dans les cœurs de la plus fière nation du monde un certain respect qui n'ac-

compagne point le nom des autres princes étrangers.

Le P. Bouvet, missionnaire résident à Péking, vint nous joindre. Il étoit dans une galère presqu'aussi longue que notre frégate. Il avoit toutes les marques de distinction qu'ont coutume d'avoir dans cet empire les envoyés de la cour; et les Français qui le virent, ne furent pas peu surpris de ce qu'on leur avoit assuré en France que ce père n'étoit rien moins qu'un envoyé de l'empereur de la Chine. Les jésuites de Macao nous écrivirent une lettre toute pleine de bonté et de charité. Le P. Bouvet alla, avec le P. Régis, voir le P. de Cicéri, évêque de Nankin, et les autres jésuites qui étoient à l'Isle-Verte.

L'Isle-Verte porte ce nom parce qu'elle est très-bien boisée et fort agréable, et que d'ailleurs tous les lieux d'alentour sont nus et comme déserts; elle est assez proche de la muraille qui sépare la ville de Macao du reste de l'île : c'est la maison de campagne des jésuites portugais. La chapelle est propre et le corps-de-logis assez bien bâti; mais

l'ombre et la fraîcheur rendent ce lieu fort agréable. L'évêque de Nankin l'avoit choisi pour y faire une retraite de quelques jours ; c'est une solitude toute propre pour un homme apostolique, qui veut prendre de nouvelles forces pour travailler ensuite avec plus d'ardeur à la conversion des peuples.

Du Tong-King et de l'établissement du christianisme dans ce royaume. Mœurs de ses habitans.

(Fragment d'une lettre du P. Le Royer, jésuite, 1700.)

Il y a huit ans que je suis dans le Tong-King. C'est un royaume placé entre la Chine et la Cochinchine. Il a été long-temps une de nos plus florissantes missions de l'Orient. Elle fut fondée, en 1627, par deux missionnaires de notre compagnie sur les travaux desquels Dieu répandit de grandes bénédictions ; car, en moins de trois ans, ils baptisèrent plus de six mille per-

sonnes, entr'autres trois bonzes qui avoient beaucoup de crédit parmi ces peuples. Les missionnaires ayant été chassés au bout de trois ans du royaume, par l'effet d'une persécution que les prêtres des idoles suscitèrent contre eux, les trois bonzes prirent un tel soin de la nouvelle chrétienté, qu'à leur retour, qui arriva l'année suivante, ils trouvèrent leur troupeau augmenté de quatre mille néophites.

Le roi, désabusé sur leur compte, les vit revenir avec joie, et leur accorda la permission de prêcher dans tous ses états; ce qu'ils firent avec tant de succès, que l'on compta dans le Tong-King jusqu'à deux cent mille chrétiens.

Ce progrès de la religion chrétienne alarma les grands du royaume, qui se joignirent aux prêtres des idoles, et, de concert avec eux, se plaignirent au roi des progrès de cette nouvelle religion, et lui remontrèrent avec tant de force le danger qui en résultoit pour l'état, qu'il se vit comme obligé de proscrire le christianisme, et de chasser

les missionnaires une seconde fois. Depuis cette époque, on a persécuté les chrétiens, et les prédicateurs de l'Évangile ont été obligés de se tenir cachés.

Comme donc on ne souffre point les missionnaires dans le Tong-King, notre premier soin fut de nous cacher, mon compagnon et moi, en y arrivant. Après avoir traversé avec beaucoup de peines et de dangers, la province de *Tanhhoa*, nous entrâmes dans celles de *Nhéan* et de *Bochoin*, voisines des frontières de la Cochinchine. Nous ne séjournâmes que quatre mois dans ces provinces, pour la consolation des chrétiens qui s'y trouvoient.

Les peuples du *Tong-King* ont de l'esprit, de la politesse et de la docilité. Il n'est pas difficile de les gagner à Jésus-Christ, parce qu'ils ont peu d'attachement pour leurs pagodes, et moins encore d'estime pour les prêtres des faux dieux. Leurs mœurs sont d'ailleurs innocentes, et ils ne connoissent point les vices grossiers auxquels les autres nations de l'Orient se livrent avec

fureur. Il n'y a parmi eux que la pluralité des femmes, le droit de répudier celles dont on n'est pas content, et la barbare coutume de faire des eunuques qui soient des obstacles à l'établissement de la religion chrétienne. La pluralité des femmes, et la coutume de faire des eunuques, ne regardent guère que les personnes de qualité. Il n'en est pas ainsi du droit que l'on a de répudier sa femme, et d'en prendre une autre, lorsque la première est stérile, ou d'une humeur fâcheuse. C'est un usage établi, même parmi le peuple, et le plus grand obstacle que la loi de Jésus-Christ ait à surmonter.

Quoiqu'il ne soit pas permis de prêcher ici l'Évangile publiquement, la religion chrétienne ne laisse pas d'y être très-florissante. La plupart des grands l'estiment, et plusieurs l'embrasseroient, si la crainte de perdre leurs charges et leurs biens ne les retenoit. On a la consolation de trouver dans les campagnes, et au milieu des bois, des bourgades de mille et de deux mille per-

sonnes qui font toutes profession du christianisme. Je ne doute point que si les troubles qui affligent cette mission venoient à cesser, et qu'il y vînt autant de missionnaires qu'il seroit nécessaire pour la grandeur de l'ouvrage, le christianisme n'y fût, en peu d'années, la religion dominante *.

De différens objets de commerce qui ont cours à la Cochinchine, au Tong-King, et à Siam.

AVANT d'entrer dans le détail des différens objets de commerce qui ont cours dans ces deux royaumes, il est à propos de raconter en peu de mots la manière dont la Cochinchine fut érigée en royaume.

La Cochinchine n'étoit encore, vers la

* La religion chrétienne a été entièrement proscrite au Tong-King, vers le milieu du dix-huitième siècle, à la suite d'une violente persécution, qui s'éleva en 1737, et dont plusieurs missionnaires furent les victimes : aujourd'hui elle y est tolérée, parce que le Tong-King, depuis quelques années, a été réuni à la Cochinchine.

fin du seizième siècle, qu'une simple province du royaume de Tong-King. La guerre que l'empereur de la Chine y porta, occasionna, dans ce pays, une révolution dans l'ancien gouvernement. Les conquêtes du monarque chinois furent si rapides, que le roi de Tong-King, ne trouvant plus de moyen d'échapper à ses poursuites, forma la résolution de se donner la mort; mais au moment où ce malheureux prince alloit s'étrangler, un des seigneurs de sa cour lui représenta qu'il étoit facile d'arrêter le conquérant, et qu'il se chargeoit de l'entreprise. En effet, le seigneur, s'étant mis à la tête des troupes, balança tellement les forces de l'ennemi, que l'on en vint à un accommodement. La paix fut conclue à condition que les Tong-Kinois enverroient, chaque année, une ambassade à Péking, avec un homme d'or de la hauteur d'une coudée, ayant un genou en terre, la tête baissée, et portant en main une lance le fer en bas. Ce traité rétablit la paix et le calme dans le royaume: mais, après la mort du souverain,

il s'éleva des esprits ambitieux qui démembrèrent l'état et le partagèrent : ce qui n'arriva qu'après des guerres longues et cruelles qui firent couler des ruisseaux de sang dans le royaume. Cependant la face des affaires ayant changé, on convint de former deux états indépendans l'un de l'autre, qui seroient gouvernés par un roi particulier. Telle est la véritable époque de l'érection de la Cochinchine en royaume.

Les principales marchandises qui ont cours dans ce royaume sont le salpêtre, le soufre, le plomb, les toiles fines, les chittes carrées, les chittes longues, à fleurs, etc. Les perles, l'ambre et le corail y étoient autrefois d'un grand débit; présentement, il n'y a que les deux derniers qui soient de vente, encore faut-il que les grains du corail soient bien ronds, bien polis et d'un beau rouge. Pour l'ambre, il doit être extrêmement clair, avoir les grains égaux et n'excéder pas la grosseur d'une noisette ordinaire. Quant aux marchandises que l'on peut tirer de la Cochinchine, les principales

sont le poivre, les soies, les sucreries, les bois de calamba et d'ébène, les nids d'oiseaux, l'or en poudre ou en lingots, qui ne se vend que dix fois le poids de l'argent, et enfin le cuivre et la porcelaine qu'on y transporte de la Chine et du Japon.

L'argent du Japon est le seul qui ait cours dans la Cochinchine : on le reçoit au poids, selon la quantité que les négocians en apportent. La monnaie du pays est de cuivre, ronde, large comme nos jetons ordinaires, et trouée par le milieu, afin de pouvoir l'enfiler en forme de chapelet, trois cents d'un côté et trois cents de l'autre ; ce qui fait un mille chez les Cochinchinois, parce qu'en six cents, il se rencontre dix fois soixante, ce qui est le siècle de presque tous les orientaux. Il n'est peut-être pas de pays dans le monde où les marchands se trompent plus facilement les uns les autres ; car cette monnaie est composée de pièces égales en matière, et semblables par la figure ; et la seule différence qui en règle le prix, ne consiste que dans les caractères qu'on y impri-

me ; d'un côté, il y a quatre lettres chinoises, et rien de l'autre.

Lorsqu'un vaisseau fait naufrage, il est mieux secouru en Cochinchine que partout ailleurs ; on envoie des barques pour sauver l'équipage, on fait plonger, et jeter des filets dans la mer, pour en retirer les marchandises ; enfin, on n'épargne ni peines ni soins pour remettre le vaisseau en état.

Depuis que les Hollandais se sont emparés de Batavia, Siam est peut-être le seul endroit dans toute la mer du Sud où nous puissions nous établir pour étendre et affermir notre commerce au Tong-King. Les draps d'Europe se vendent avec beaucoup d'avantage à Siam. On peut pareillement y débiter du corail travaillé, ainsi que l'ambre brut, pourvu qu'il tire sur la couleur de citron : c'est la meilleure espèce pour le pays. Il ne faut parler à Siam, pour le commerce avec le Tong-King, que des écus de France.

On tire du Tong-King des étoffes, du musc et de la soie. Le musc de ce pays

est, de l'aveu de tout le monde, le meilleur et le moins altéré qu'il y ait dans l'univers : mais il faut convenir que les soies du Tong-King ne sont pas aussi bonnes que celles de la Chine, du Bengale, de la Perse et de l'Italie. Cependant les Anglais en tirent de grands profits lorsqu'ils en apportent en Europe.

Climat et productions du Tong-King.

(Fragment d'une lettre d'un missionnaire.)

On compte dans le Tong-King * plus de vingt mille villages, tous plus peuplés les uns que les autres; on diroit que le printemps y règne toujours, et l'on n'y sent du froid que lorsque le vent du nord y

* Le Tong-King est un royaume d'Asie, situé sous la zone torride. Sa longueur est de cinq cents lieues, et sa largeur de deux cents. Les seuls Chinois sont admis aujourd'hui dans l'intérieur du royaume. Les Européens font le commerce dans un port qui leur est désigné. (*Voyez* une note précédente.)

souffle avec violence. On n'a jamais vu ici ni glace ni neige ; jamais les arbres n'y ont perdu leur verdure ; jamais l'air n'y est infecté de vapeurs contagieuses ; le ciel y est ordinairement si serein et si pur, que l'on ignore dans ces contrées ce que c'est que la peste. La goutte, la pierre, les fièvres malignes, et mille autres maladies si communes en Europe, sont ici entièrement inconnues. Le riz est la nourriture ordinaire du pays ; on en fait même un vin dont la force égale celle de l'eau-de-vie.

Les meilleurs fruits du Tong-King sont les oranges et une espèce de figues rouges qui feroient honneur aux tables les plus délicates de Paris. J'en ai vu d'une autre sorte qui ressemblent assez à celles de Provence et pour la forme et pour le goût : mais ce qui m'a paru fort singulier, c'est que ce ne sont point les branches qui les portent ; elles ne naissent qu'au pied de l'arbrisseau, et quelquefois en si grande quantité, que vingt hommes affamés pourroient facilement s'y rassasier. On trouve

aussi beaucoup de citrons, mais ils sont malsains, et les Tong-Kinois ne s'en servent que pour teindre leurs étoffes. On voit ici de grands arbres qui ne portent ni feuilles ni fruits, et ne produisent que des fleurs. Il y en a une autre espèce dont les branches se courbent jusqu'à terre, où elles jettent des racines qui produisent d'autres arbres; les branches de ces derniers se courbent de même, poussent à leur tour de semblables racines; ce qui fait qu'à la longue les arbres occupent un espace de terrain si étendu, que trente mille hommes pourroient à l'aise se reposer à leur ombre.

Les chevaux sont ici d'une rare beauté et en très-grand nombre; on en admire la légèreté, la vivacité et la vigueur; cependant ils sont en général petits et peu propres à l'attelage. Les éléphans n'y sont pas moins communs: on en nourrit plus de cinq cents pour le service du roi.

On ne voit dans ce royaume ni lions, ni agneaux; mais on y trouve une quantité prodigieuse de cerfs, d'ours, de tigres et

de singes : ces derniers sont remarquables par leur grosseur et leur hardiesse. Il n'est pas rare de les voir, au nombre de plus de deux ou trois mille, entrer comme des ennemis dans les champs des laboureurs, s'y rassasier, se faire ensuite de larges ceintures de paille qu'ils roulent autour de leur corps après les avoir remplies de riz, et s'en retourner chargés de butin, à la vue des paysans, sans que personne ose les attaquer.

Parmi les oiseaux rares et curieux de ce pays, est une espèce de chardonneret, dont le chant est si doux et si mélodieux, qu'on lui a donné le nom d'*oiseau céleste*. Ses yeux ont l'éclat du rubis le plus étincelant; son bec est rond et affilé; un petit cordon d'azur s'étend autour de son cou, et sur sa tête s'élève une petite aigrette de diverses couleurs, qui lui donne une grâce merveilleuse; ses ailes, lorsqu'il est perché, offrent un mélange admirable de couleurs jaune, bleue et verte; mais, quand il vole, elles perdent tout leur éclat. Cet oiseau fait son nid dans les buissons les plus épais,

et multiplie son espèce deux fois par an ; il se tient caché pendant les pluies, et, dès que les premiers rayons du soleil viennent à se faire jour à travers les nuages, il sort incontinent de sa retraite, va voltiger sur les haies, et par un ramage des plus agréables il annonce aux laboureurs le retour du beau temps. On dit que cet oiseau est ennemi mortel du *ho-kien*, autre oiseau qui n'habite que les marais : lorsqu'il l'aperçoit, le duvet de son cou se hérisse, ses ailes s'étendent et tremblent, son bec s'ouvre, et il en sort un bruit semblable au sifflement d'un serpent, son attitude est celle d'un oiseau qui va fondre sur sa proie, en un mot, tout son corps annonce une espèce d'épouvante mêlée de fureur ; mais, soit qu'il sente l'infériorité de ses forces, soit que la nature l'ait ainsi voulu, il se contente de regarder son ennemi d'un œil fixe et troublé, et ne l'attaque jamais. Le ho-kien a les ailes, le dos et la queue d'une blancheur éblouissante, sa tête est couverte d'un duvet rougeâtre, et son ventre est ordi-

nairement d'un jaune clair, semé de taches grises et noires. Cet oiseau, qui est à peu près de la grosseur d'une caille, ne fait son nid que dans les roseaux, et ne multiplie qu'une fois par an.

Les Tong-Kinois cultivent le cotonnier, le mûrier, le poivrier, l'arbre de vernis, le thé, l'indigo, le safran, et une plante nommée *tsai*, qui, étant mise en fermentation, fournit une fleur de couleur verte, qui donne en teinture un vert d'émeraude très-solide.

Le pays est plein de gibier. La chasse est libre, mais dangereuse, à cause de la grande quantité de tigres, d'éléphans, de rhinocéros et d'autres animaux carnassiers qui peuplent les forêts. Les animaux domestiques que l'on y élève, sont le cheval, pour les voyages, le buffle, pour les labours, le bœuf, le cochon, la chèvre, la poule, l'oie et le canard. Les Tong-Kinois ont peu de bons fruits ; l'ananas et les oranges de différentes sortes sont les meilleurs. Ils ne cultivent

pas la vigne, quoiqu'elle soit une production naturelle de leur terre. Ils ne sont pas riches en légumes, et il ne paroît pas qu'ils soient jaloux d'en avoir.

Usages singuliers au Tong-King.

Quand un Tong-Kinois rend visite à un autre, il s'arrête à la porte, et donne au portier un cahier de huit à dix pages, dans lequel il a écrit, en gros caractères, son nom, ses titres et le motif de sa visite. Ce cahier est de papier blanc et couvert de papier rouge. Si celui qu'on veut visiter est absent, on laisse et l'on recommande le cahier au portier, et la visite est censée faite et reçue.

Un magistrat, dans les visites qu'il fait, doit être vêtu de la robe de cérémonie qui est affectée à son emploi. Ceux qui n'ont aucune charge publique, mais qui jouissent d'une certaine considération, ont aussi des habits destinés aux visites, et ne peuvent se dispenser de les mettre, sans manquer à la

civilité. Celui qui reçoit la visite, va recevoir à la porte celui qui la rend; ils joignent tous deux les mains, en s'abordant, et se font quantité de politesses muettes. Le maître de la maison invite l'autre à entrer, en lui montrant la porte. S'il y a plusieurs personnes dans la maison, celle qui est la plus distinguée, ou par son âge ou par sa dignité, occupe la place d'honneur; mais elle la cède toujours à l'étranger. La première place est celle qui se trouve la plus voisine de la porte : ce qui est directement opposé à nos usages. Après que chacun est assis, celui qui visite expose de nouveau le motif de sa visite. Le maître de la maison l'écoute gravement, et s'incline de temps en temps, selon qu'il est marqué dans le cérémonial; ensuite les premiers serviteurs de la maison, vêtus d'un habit de cérémonie, apportent une table triangulaire, sur laquelle il y a deux fois autant de tasses de thé qu'il y a de personnes; au milieu se trouvent deux boîtes de béthel, des pipes et du tabac.

Lorsque la visite est finie, le maître de la

maison reconduit son hôte jusqu'au milieu de la rue, et là recommencent les révérences, les inclinations, les élévations de mains et les complimens. Enfin, lorsque l'étranger est parti, et qu'il est déjà un peu loin, le maître de la maison lui envoie un valet, pour faire un nouveau compliment de sa part; et quelque temps après, celui-ci en envoie un à son tour, pour le remercier : ainsi finit la visite.

Les Tong-Kinois mangent fort souvent ensemble, et c'est pendant leur repas qu'ils traitent ordinairement de leurs affaires. Ils se servent, au lieu de fourchettes, de certains bâtons d'ivoire ou d'ébène, dont les extrémités sont d'or ou d'argent. Ils ne touchent jamais rien avec les doigts; de là vient qu'ils ne se lavent jamais les mains ni avant ni après le repas. On ne peut mieux les comparer, quand ils sont à table, qu'aux musiciens d'un orchestre; il semble qu'ils mangent en cadence et par mesure, et que le mouvement de leurs mains et de leurs mâ-

choires dépend de quelques règles particulières.

Leurs tables sont nues, sans nappes et sans serviettes; elles sont seulement entourées de longs tapis brodés qui pendent jusqu'à terre. Chacun a sa table, à moins que le grand nombre des convives ne les oblige de s'asseoir deux à la même. On les sert toutes également et en même temps, et on les couvre de plusieurs petits plats : car les Tong-Kinois préfèrent la variété à une abondance superflue.

Il arrive souvent que l'on joue la comédie pendant le repas. C'est un divertissement mêlé de la plus effroyable musique qu'on puisse jamais entendre. Les instrumens sont des bassins d'airain ou d'acier dont le son est fort aigu; un tambour fait de peau de buffle, qu'ils battent, tantôt avec le pied, tantôt avec des bâtons, et enfin des flûtes dont le son est plus lugubre que touchant. Les voix des musiciens ont à peu près la même harmonie. Les acteurs de ces comédies sont de jeunes garçons, depuis l'âge de douze jus-

qu'à quinze ans. Les conducteurs les mènent de province en province, et partout on les méprise. La mémoire de ces enfans est surprenante ; ils savent par cœur jusqu'à quarante et cinquante comédies, dont la plus courte dure ordinairement cinq heures. Ils traînent partout leur théâtre, et quand ils sont appelés, ils présentent le volume de leurs comédies ; et, sitôt qu'on a choisi la pièce qu'on veut voir représenter, ils la jouent sur-le-champ, sans nulle préparation.

Vers le milieu du repas, un des comédiens fait le tour des tables et demande à chacun quelque petite récompense. Les valets de la maison font la même chose et portent au maître l'argent qu'ils ont reçu. On étale ensuite aux yeux des convives un nouveau repas, destiné à leurs domestiques. A la fin du repas, les convives louent en détail l'excellence des mets, la politesse et la générosité de leur hôte. Celui-ci s'humilie et leur demande pardon, en s'inclinant profondément, de ne les avoir pas traités selon leur mérite.

De Canton, ville de la Chine et port de mer.

(Fragment d'une lettre du père Prémare, missionnaire en Chine, 1699.)

On commence à voir ce que c'est que la Chine quand on est entré dans la rivière de Canton. Ce sont sur les deux bords de grandes campagnes de riz, vertes comme de belles prairies, qui s'étendent à perte de vue et qui sont entrecoupées de petits canaux ; de sorte que les barques que l'on voit souvent aller et venir de loin, sans voir l'eau qui les porte, paroissent courir sur l'herbe. Plus loin dans les terres, on voit les coteaux couronnés d'arbres sur leur sommet et travaillés à la main le long du vallon, comme les terrasses du jardin des Tuileries. Tout cela est mêlé de tant de villages, d'un air champêtre si varié, qu'on ne se lasse point de regarder, et qu'on a regret de passer si vite. Enfin nous eûmes le bonheur d'entrer dans Canton,

après huit mois de navigation depuis notre départ de France. Nous logeons dans une espèce d'hôtel ou de maison publique, aux frais de l'empereur.

La ville de Canton est plus grande que Paris, et renferme pour le moins autant de monde. Les rues sont étroites et pavées de grandes pierres plates et fort dures; mais il n'y en a pas partout. Les maisons sont très-basses et presque toutes en boutiques. Les plus beaux quartiers ressemblent assez à la Foire Saint-Germain. On voit très-peu de femmes dans les rues, et la plupart du peuple qui y fourmille, sont de pauvres gens, chargés tous de quelque fardeau; car il n'y a point d'autre commodité pour transporter ce qui se vend et ce qui s'achète, que les épaules des hommes. Ces portefaix vont presque tous la tête et les pieds nus; il en est qui ont un vaste chapeau de paille, d'une forme bizarre, pour se défendre de la pluie et du soleil.

On rencontre pourtant à Canton des places et des arcs de triomphe assez magnifi-

ques, à la manière du pays. Il y a un grand nombre de portes, quand on vient de la campagne et qu'on veut passer de l'ancienne ville dans la nouvelle. Ce qui est singulier, c'est qu'il y a des portes à l'extrémité de toutes les rues, qui se ferment un peu plus tard que les portes de la ville; ainsi il faut que chacun se retire dans son quartier, sitôt que le jour commence à manquer. Cette police remédie à beaucoup d'inconvéniens, et fait que, pendant la nuit, tout est aussi tranquille dans les plus grandes villes, que s'il n'y avoit qu'une seule famille.

La demeure des mandarins a je ne sais quoi qui surprend. Il faut traverser un grand nombre de cours, avant d'arriver au lieu où ils donnent audience et où ils reçoivent leurs amis. Quand ils sortent, leur train est majestueux. Un mandarin, par exemple, qui a l'intendance de deux provinces, ne marche jamais sans avoir une escorte de cent hommes, au moins. Cette suite n'a rien d'embarrassant, parce que chacun sait son poste. Le mandarin est au milieu de tout ce cortè-

ge, élevé sur une chaise fort grande et bien dorée, que six ou huit hommes portent sur leurs épaules. Cette marche occupe souvent toute la longueur d'une rue. Le peuple se range des deux côtés et s'arrête, par respect, jusqu'à ce que tout soit passé.

Les bonzes sont ici en fort grand nombre; ils ont de longues robes, qui leur descendent jusqu'aux talons, avec de vastes manches, qui ressemblent entièrement à celles des religieux d'Europe. Ils demeurent ensemble dans des pagodes, comme dans des couvens, vont à la quête dans les rues, se lèvent la nuit pour adorer leurs idoles, chantent à plusieurs chœurs, d'un ton qui approche assez de notre psalmodie: cependant ils sont fort méprisés des honnêtes gens, parce qu'ils sont la plupart perdus de débauche.

J'oubliois de dire qu'il y a une espèce de ville flottante sur la rivière de Canton; les barques se touchent et forment des rues. Chaque barque loge toute une famille, et a, comme les maisons régulières, des compartimens pour tous les usages du ménage.

Le petit peuple qui habite ces casernes mouvantes décampe dès le matin, pour aller pêcher ou travailler au riz, qu'on sème et qu'on recueille ici trois fois l'année.

Dispositions favorables de l'empereur de la Chine, Canghi, à l'égard des missionnaires.

(Fragment de la même lettre, 1699.)

Pour nouvelles de la cour de Péking, nous avons appris que jamais l'empereur ne s'est mieux porté; qu'il n'a jamais été plus glorieux, ni plus admiré de ses sujets. Il vient d'aller lui-même en personne dans la Tartarie occidentale, à la tête d'une nombreuse armée; il a répandu la terreur à cinq cents lieues à la ronde, et défait le seul ennemi qui lui restât dans ses deux empires. Il ne s'applique plus qu'à rendre ses sujets heureux; il ouvre ses magasins de riz; il en fait passer jusqu'au fond de la Corée *. Les

* La Corée est un royaume situé entre la Chine et le Japon, et qui paie tribut à l'empereur de la Chine.

peuples s'estiment heureux de vivre sous le règne d'un prince si accompli. Mais ce qui nous donne une bien plus grande joie, c'est que ce prince favorise plus que jamais la religion chrétienne. Il dit que c'est la vraie loi; et il est ravi d'apprendre que quelques grands seigneurs l'embrassent. Eh! qui sait si le temps n'approche point où Dieu lui fera la grâce de l'embrasser lui-même!

Tout le monde convient que le P. Gerbillon est l'appui du christianisme dans l'empire. Le P. Devisdelou, qui est très-habile dans les mathématiques et dans les sciences chinoises, est allé, par ordre de l'empereur, en quelques provinces, pour empêcher les débordemens des rivières, qui ruinoient tout le pays.

Continuation du même sujet.

(Fragment d'une lettre du père Pélisson, 1700.)

L'EMPEREUR, ne se contentant pas d'avoir donné aux jésuites français une maison dans

l'enceinte de son palais, leur accorda quelque temps après un grand emplacement qui joignoit la maison, pour y bâtir une église, et leur promit de contribuer à la construction de cet édifice. Le 26 janvier de cette année 1700, le P. Gerbillon étant allé au palais, pria le premier eunuque de la chambre de dire à l'empereur que l'on se préparoit à bâtir cette église dans le lieu qu'il avoit eu la bonté de marquer, et que les PP. le supplioient très-humblement de se souvenir de la grâce dont il les avoit flattés de contribuer à l'ouvrage.

L'empereur fit demander au P. Gerbillon pourquoi il n'avoit pas invité ses confrères à venir avec lui demander cette grâce: *Car bâtir une église à Dieu,* dit ce prince, *c'est une chose qui regarde tous les missionnaires et à laquelle ils doivent tous s'intéresser.*

Le P. Gerbillon répondit que, ne sachant pas si la demande qu'il prenoit la liberté de faire à l'empereur lui seroit agréable, il n'avoit osé venir au palais d'une manière si éclatante; mais qu'après avoir obtenu cette grâ-

ce, il n'auroit pas manqué d'inviter tous les PP. de se joindre à lui pour remercier sa majesté, et que, puisqu'elle le trouvoit bon, il alloit ce jour-là même les inviter à venir demander une faveur qui devoit être si glorieuse à la religion chrétienne.

Les PP. de nos trois maisons de Péking, qui sont les seuls missionnaires de cette grande ville, se rendirent le lendemain au palais. L'empereur envoya le premier eunuque avec deux mandarins, pour recevoir leur requête. Ce prince répondit, que bâtir une église étant une chose sainte, il vouloit y contribuer pour faire honneur à leur religion et à leurs personnes, et qu'il ordonneroit qu'on leur fournît les matériaux nécessaires. Les PP. le remercièrent avec les cérémonies accoutumées et se retirèrent.

Le lendemain, 28 janvier, ils eurent ordre de retourner au palais. L'empereur leur fit donner à chacun deux pièces de soie, et un pain d'argent de cinquante taels. Le tael de Péking vaut à peu près cinq livres, monnaie de France. Il ne se contenta pas de toutes

ces grâces, il voulut encore qu'un mandarin de sa maison présidât au bâtiment, pour marquer à toute sa cour l'intérêt qu'il prenoit à cet ouvrage.

De quel caractère doivent être les missionnaires de la Chine.

(Fragment d'une lettre du père de Chavagnac, 1701.)

Il faut pour les missions de la Chine des hommes déterminés à se gêner en tout, et à se faire des hommes tout nouveaux, non-seulement par le changement de climat, d'habillement et de nourriture, mais plus encore par des manières entièrement opposées aux mœurs et au caractère de la nation française ; qui n'a pas ce talent ou qui ne veut pas s'appliquer à l'acquérir, ne doit guère penser à venir à la Chine. Il n'y faut point de gens qui se laissent dominer par leur naturel : une humeur trop vive feroit ici d'étranges ravages. Le génie du pays demande que

l'on soit maître de ses passions, et surtout d'une certaine activité turbulente qui veut tout faire et tout emporter d'assaut. Les Chinois ne sont pas capables d'écouter en un mois ce qu'un Français est capable de leur dire en une heure. Il faut souffrir, sans prendre feu et sans s'impatienter, cette lenteur et cette indolence naturelles ; traiter, sans se décourager, de la religion avec une nation qui ne craint que l'empereur, qui n'aime que l'argent, insensible par conséquent et indifférente à l'excès pour tout ce qui regarde l'éternité. Vous êtes désolé à chaque moment, si vous n'avez une douceur, une modération, et une patience à toute épreuve.

La difficulté de la langue et des caractères demande, avec tout cela, que l'on aime l'étude, quoique cette étude n'ait rien d'agréable et d'engageant que l'espérance de s'en servir un jour avec succès pour la gloire de Dieu. Comme en cette matière il y a toujours à apprendre, il y a aussi toujours à étudier, et il faut s'accoutumer à passer continuellement de l'action à l'étude et de l'étude aux

fonctions du dehors. On sait encore que les Chinois se piquent d'être le peuple le plus civilisé et le plus poli qui soit au monde; mais on ne conçoit pas ce qu'il en coûte pour se rendre civil et poli selon leur goût. Le cérémonial de ce pays-ci est le plus gênant et le plus embarrassant pour un Français qu'on puisse imaginer : c'est une affaire que de l'apprendre, et c'en est une autre que de l'observer. Les sciences d'Europe, à proportion qu'on y excelle, disposent particulièrement les grands à passer par-dessus le souverain mépris qu'ils ont pour tout ce qui vient des étrangers. Je ne parle point des vertus chrétiennes et religieuses, sans lesquelles, ici, non plus qu'ailleurs, on ne peut ni se conserver soi-même, ni rien faire de grand pour la conversion des âmes.

État du christianisme dans la Chine et bonnes dispositions des Chinois à l'embrasser.

(Fragment d'une lettre du P. de Chavagnac, 1705.)

Ce qui me remplit de consolation, ce fut de voir, dans toutes les villes qui se trouvèrent sur ma route, un grand nombre d'églises érigées au vrai Dieu, et des chrétiens très-ferveus. La religion fait ici chaque jour de nouveaux progrès; il semble même que le temps de la conversion de ce vaste empire soit enfin arrivé; et, pour peu que nous soyons aidés des fidèles d'Europe qui ont du zèle pour la propagation de la foi, tout est à espérer d'une nation qui commence à goûter nos maximes saintes, et qui est touchée des exemples de vertu que donnent les nouveaux fidèles.

Pour moi, je vous avoue que je suis touché de leur innocence et de leur ferveur. Plusieurs viennent, tous les dimanches, de huit à dix grandes lieues, pour assister aux

saints mystères. Ils s'assemblent en grand nombre tous les vendredis dans l'église, où ils récitent des prières en l'honneur de la Passion de Jésus-Christ; et ils ne se retirent qu'après s'être demandé pardon les uns aux autres des mauvais exemples qu'ils ont pu se donner.

Vous ne sauriez croire toutes les industries que le zèle fait imaginer aux nouveaux chrétiens pour la conversion des infidèles: j'en ai été mille fois surpris. Il n'y a pas longtemps qu'un pauvre aveugle vint me prier de lui donner deux ou trois volumes. Je ne pouvois me figurer l'usage qu'il en pouvoit faire; c'étoit pour les donner à lire à douze infidèles qu'il avoit à demi instruits des mystères de notre religion. J'ai vu des enfans venir nous demander comment il falloit répondre à certaines difficultés que leur faisoient leurs parens idolâtres, et il est souvent arrivé que le fils a converti sa mère et tout le reste de sa famille.

Cependant on ne peut disconvenir que les missionnaires qui travaillent à la conver-

sion de ces peuples, n'y trouvent bien des obstacles difficiles à surmonter. Le mépris que les Chinois ont pour toutes les autres nations, en est un des plus grands, même parmi le peuple. Entêtés de leur pays, de leurs mœurs, de leurs coutumes et de leurs maximes, ils ne peuvent se persuader que ce qui n'est pas de la Chine mérite quelque attention. Quand nous leur avons montré l'extravagance de leur attachement aux idoles; quand nous leur avons fait avouer que la religion chrétienne n'a rien que de grand, de saint, de solide, on diroit qu'ils sont prêts à l'embrasser : mais il s'en faut bien. Ils nous répondent froidement : « Votre » religion n'est point dans nos livres; c'est » une religion étrangère. Y-a-t-il quelque » chose de bon hors de la Chine, et quel- » que chose de vrai que nos savans aient » ignoré? »

Souvent ils nous demandent s'il y a des villes, des villages et des maisons en Europe. J'eus un jour le plaisir d'être témoin de leur surprise et de leur embarras à la vue

d'une mappemonde. Neuf ou dix lettrés qui m'avoient prié de la leur faire voir, y cherchèrent long-temps la Chine ; enfin ils prirent pour leur pays un des deux hémisphères, celui qui contient l'Europe, l'Asie et l'Afrique ; l'Amérique leur paroissoit encore trop grande pour le reste de l'univers. Je les laissai quelque temps dans l'erreur, jusqu'à ce qu'enfin un d'eux me demandât l'explication des lettres et des noms qui étoient sur la carte. Vous voyez l'Europe, lui dis-je, l'Afrique et l'Asie. Dans l'Asie voici la Perse, les Indes, la Tartarie. Où est donc la Chine ? s'écrièrent-ils tous. C'est dans ce petit coin de terre, leur répondis-je, et en voici les limites. Je ne saurois vous dire quel fut leur étonnement ; ils se regardoient les uns les uns les autres, et se disoient : Elle est bien petite.

Quoique les Chinois soient bien éloignés d'atteindre à la perfection où l'on a porté les sciences et les arts en Europe, on ne gagnera jamais sur eux de rien faire à la manière européenne. L'autorité de l'empereur

a été même nécessaire pour obliger les architectes chinois à bâtir sur un modèle européen notre église, qui est dans son palais, encore fallut-il qu'il nommât un mandarin pour veiller à l'exécution de ses ordres.

Leurs vaisseaux sont assez mal construits : ils admirent la structure des nôtres ; mais, quand on les exhorte à l'imiter, ils sont tout surpris qu'on leur en fasse même la proposition. « C'est la construction de la Chine,
» nous répondent-ils. » — « Mais elle ne
» vaut rien, leur dit-on. » — « N'importe ;
» dès-là que c'est celle de l'empire, elle nous
» suffit, et nous n'y pouvons rien changer. »

Pour ce qui est de la langue du pays, je puis vous assurer qu'il n'y a que pour Dieu qu'on peut se décider à l'apprendre. Voici cinq grands mois que j'emploie huit heures par jour à écrire des dictionnaires. Ce travail m'a mis en état d'apprendre enfin à lire ; et il y a quinze jours que j'ai ici un lettré avec qui je passe trois heures le matin et trois heures le soir à examiner des caractères chinois et à les épeler comme un enfant.

L'alphabet de la Chine a environ quarante-cinq mille lettres : je parle des lettres d'usage; car on en compte en tout jusqu'à soixante mille. Je ne laisse pas d'en savoir assez pour prêcher, catéchiser et confesser.

La conversion des grands, et surtout des mandarins, est plus difficile que celle du peuple. Comme ils vivent la plupart d'exactions et d'injustices, et que d'ailleurs il leur est permis d'avoir autant de femmes qu'ils en peuvent nourrir, ce sont autant de chaînes qu'il ne leur est pas aisé de rompre.

Obstacles à la conversion des dames chinoises.

(Fragment de la même lettre.)

Voici quelques coutumes relatives aux dames de la Chine, qui semblent mettre un obstacle insurmontable à leur conversion. Elles ne sortent jamais de la maison, ni ne reçoivent aucune visite des hommes. C'est une maxime fondamentale dans tout l'em-

pire, qu'une femme ne doit jamais paroître en public, ni se mêler des affaires du dehors : aussi, pour les mettre dans la nécessité d'observer cette maxime, leur a-t-on persuadé que la beauté consiste, non pas dans les traits du visage, mais dans la petitesse des pieds; en sorte que leur premier soin est de s'ôter à elles-mêmes le pouvoir de marcher : un enfant d'un mois a le pied plus grand qu'une dame de quarante ans.

Il arrive de là que les missionnaires ne peuvent instruire les dames chinoises ni par eux-mêmes ni par leurs catéchistes; il faut qu'ils commencent par convertir le mari, afin que le mari lui-même instruise sa femme, ou qu'il permette à quelque bonne chrétienne de venir dans son appartement lui expliquer les mystères de la religion.

D'ailleurs, quoiqu'elles soient converties, elles ne peuvent se trouver à l'église avec les hommes : tout ce qu'on a pu obtenir jusqu'ici c'est de les assembler six ou sept fois l'année, ou dans une église particuliè-

re, ou dans la maison de quelque chrétien, pour les faire participer aux sacremens : c'est dans ces assemblées que l'on confère le baptême à celles qui y sont disposées.

Il faut ajouter à ce que je viens de dire, que les dames chinoises ne parlent que le jargon de leur province : ainsi elles ont bien de la peine à se faire entendre des missionnaires, dont quelques-uns ne savent que la langue mandarine. On tâche, autant qu'on le peut, de remédier à cet inconvénient. Je me souviens d'un expédient que trouva la femme d'un mandarin, peu de jours après mon arrivée à *Soutcheou-Fou.* Comme elle ne pouvoit être entendue du missionnaire, à qui elle vouloit se confesser, elle fit venir son fils aîné, et lui découvrit ses péchés, afin qu'il en fît le détail au confesseur, et qu'il lui redît ensuite les avis et les instructions qu'elle en auroit reçus. Trouveroit-on en Europe un pareil exemple de simplicité et de ferveur?

Missionnaires présentés à l'empereur de la Chine. De la ville de Péking, capitale de cet empire.

(Fragment d'une lettre du père Fontenay, 1703.)

Nous arrivâmes à Péking le 7 février 1688. Toute la cour étoit alors en deuil, à cause de la mort de l'impératrice, aïeule de l'empereur. Lorsque le temps de ce deuil fut expiré, ce prince envoya demander nos noms, et s'informa de nos talens et de notre capacité. La paix dont jouissoit alors son empire, par ses soins, depuis les deux derniers voyages qu'il avoit faits en Tartarie, nous donna occasion de répondre, entr'autres choses, que l'on admiroit en France son esprit et sa conduite, et que l'on y estimoit extrêmement sa valeur et sa magnificence. Il s'informa de l'âge du roi, des guerres qu'il avoit soutenues, et de la manière dont il gouvernoit ses états. L'officier qui parloit de l'empereur, nous dit que, quoique son maî-

tre ne nous connût pas encore, il avoit déjà néanmoins pour nous la même bienveillance que pour les autres pères ; qu'il regardoit le courage avec lequel nous avions quitté nos parens et notre patrie, pour venir à l'extrémité du monde prêcher l'Évangile, comme une preuve sensible de la vérité de notre religion. Le prince n'en demeura pas là, il nous fit l'honneur un jour de nous envoyer de son thé et du meilleur vin de sa table.

C'étoit au tribunal des rites à nous présenter à l'empereur, parce que c'étoit ce tribunal qui avoit reçu l'ordre de nous faire venir à la cour. Nous vîmes donc ce redoutable tribunal, où, quelques années auparavant, tous les missionnaires avoient paru chargés de chaînes. Il n'avoit rien de grand ni de magnifique pour le lieu. Les mandarins, assis sur une estrade, nous reçurent avec honneur, et nous parlèrent après nous avoir fait asseoir. Le premier président, qui étoit un Tartare, ayant reçu les ordres de l'empereur, nous dit que ce prince souhai-

toit nous voir le lendemain, et que le supérieur de notre maison nous présenteroit.

Ce fut donc le 21 mars 1688 que nous eûmes l'honneur de saluer l'empereur. Ce grand prince nous témoigna beaucoup de bonté, et, après nous avoir fait un reproch obligeant de ce que nous ne voulions pas tous demeurer à sa cour, il nous déclara qu'il retenoit à son service les PP. Gerbillon et Bouvet, et qu'il permettoit aux autres d'aller dans les provinces prêcher notre sainte religion; il nous fit ensuite servir du thé et nous envoya cent pistoles : ce qui parut aux Chinois une gratification extraordinaire. Après cette visite nous ne songeâmes plus qu'à nous rendre dans les provinces, pour y travailler à la conversion des infidèles. Mais, avant de quitter Péking, nous fûmes bien aises de voir ce qu'il y a de plus curieux dans cette ville si fameuse.

Péking est composé de deux villes. La première, au milieu de laquelle est le palais de l'empereur, s'appelle la ville des Tartares, et la seconde, la ville des Chinois. Elles

sont jointes l'une à l'autre et ont chacune quatre lieues de tour. Il y a une si grande multitude de peuple et tant d'embarras, que l'on a peine à marcher dans les rues, quoiqu'elles soient très-larges et que les femmes n'y paroissent point.

Nous allâmes voir la fameuse cloche de Péking, qui pèse cent milliers, si ce que l'on nous dit est vrai. La forme en est cylindrique, et elle a dix pieds de diamètre. Sa hauteur contient une fois et demie sa largeur, selon les proportions ordinaires de la Chine. Elle est élevée sur un massif de briques et de pierres de figure carrée, et couverte seulement d'un toit de nattes, depuis que celui de bois a été brûlé.

Nous vîmes aussi l'observatoire et tous les instrumens de bronze, qui sont beaux et dignes de la magnificence de l'empereur; mais je ne sais s'ils sont assez justes pour faire des observations exactes, parce qu'ils sont à pinnules, que les divisions en paroissent inégales à l'œil, et que les lignes transversales ne se joignent pas en plusieurs endroits.

Les portes de la ville ont quelque chose de plus grand et de plus magnifique que les nôtres; elles sont extrêmement élevées, et enferment une grande cour carrée, environnée de murailles, sur lesquelles on a bâti de beaux salons, tant du côté de la campagne que du côté de la ville. Les murailles de Péking sont de briques, hautes d'environ quarante pieds, flanquées, de vingt en vingt toises, de tours carrées, fort bien entretenues. Il y a de grandes rampes en quelques endroits, afin que la cavalerie puisse y monter.

Après seize jours de marche, nous arrivâmes, le 14 avril 1688, à Kiam-Tchéou, ville du second ordre de la province de Chansi. La route depuis Péking jusqu'à cette province est une des plus agréables que j'aie vues. On passe par neuf ou dix villes, entre autres par celle de Paotim-Fou, qui est le séjour du vice-roi. Tout le pays est plat et cultivé, le chemin uni, et en plusieurs endroits bordé d'arbres, avec des murailles, pour couvrir et garantir les campagnes. C'est un passage continuel d'hommes, de

charrettes et de bêtes de charge. Dans l'espace d'une lieue on rencontre deux ou trois villages, sans compter ceux que l'on voit des deux côtés, à perte de vue, dans la campagne. Il y a sur les rivières de beaux ponts à plusieurs arches. Le plus considérable se trouve à trois lieues de Péking; les garde-fous en sont de marbre; on compte de chaque côté cent quarante-huit poteaux, qui supportent des lionceaux en différentes attitudes, et aux extrémités on voit quatre éléphans accroupis.

Après que l'on a passé la rivière de Fuen-ho, qui est à l'orient de la ville de Kiam-Tchéou, on trouve, pendant six lieues, un pays plat, couvert d'arbres et fort bien cultivé, avec un grand nombre de villages de tous côtés, et terminé à l'horizon par une chaîne de hautes montagnes. On passe par deux villes du troisième ordre, et l'on entre ensuite dans des montagnes, où, en cinq jours de marche, je fis quarante lieues. Je montai presque toujours, et souvent avec peine. Ces montagnes, dans l'endroit où je

les ai traversées, étoient quelquefois stériles; mais le plus souvent elles étoient de bonne terre et cultivées jusqu'au bord des précipices. On y trouve quelquefois des plaines de trois ou quatre lieues, environnées de collines et d'autres montagnes; de sorte que l'on croiroit être dans un bon pays. J'ai vu quelques-unes de ces montagnes coupées en terrasses depuis le bas jusqu'au sommet. Quand les montagnes sont pierreuses, les Chinois en détachent des pierres et en font de petites murailles pour soutenir les terrasses; ils aplanissent ensuite la bonne terre et y sèment du grain. C'est une entreprise infinie, qui fait voir combien ce peuple est laborieux. Je n'ai vu qu'une ville du troisième ordre dans ces montagnes; mais partout j'ai trouvé beaucoup de villages et de hameaux. J'y ai vu de la faïence comme la nôtre : on y fabrique en plusieurs endroits de la poterie, qui se transporte dans les villes et dans les provinces voisines. Je me trouvai un jour dans un chemin étroit et profond, où il se fit en peu de temps un grand em-

barras de charrettes. Je crus qu'on alloit s'emporter, s'entre-dire des injures et peut-être se battre, comme cela arrive souvent en Europe; mais je fus bien surpris de voir des gens qui se saluoient et se parloient avec douceur, comme s'ils se fussent connus et aimés, et qui ensuite s'entr'aidoient mutuellement à se débarrasser.

Lorsqu'on parvient à la fin de ces montagnes, dont la descente est fort rude, quoique taillée dans le roc, on découvre la province de Honam et le Hoam-Ho, c'est-à-dire, le *fleuve jaune*, qui serpente fort loin dans la plaine. Je fis quatre-vingts lieues dans cette province, en marchant toujours dans un pays plat, mais si bien cultivé qu'il n'y avoit pas un pouce de terre de perdu. Je ne passai que par sept villes; mais je découvris de tous côtés, soit dans le chemin, soit dans les campagnes, un si grand nombre de bourgs et de villages, que je crois que le Honam est une des plus belles provinces de la Chine.

De la province et de la ville de Nanking. Voyage de l'empereur de la Chine.

(Fragment de la même lettre.)

De la province de Honam, on entre dans celle de Nanking, ou l'on marche pendant environ soixante lieues avant d'arriver à la capitale. Cette dernière province n'est, ni si belle, ni si peuplée de ce côté-là que du côté du midi. Après avoir traversé quatre villes, je vins à Pou-Kéou, petite place entourée de bonnes murailles et située sur le Kiam. Ce grand fleuve, qui traverse toute la Chine d'occident en orient, et qui la sépare en deux parties à peu près égales, dont l'une renferme les provinces du nord, et l'autre celles du sud, porte l'abondance partout, par la facilité qu'il offre à la navigation en tout temps et pour toutes sortes de barques. Ce fleuve a près d'une lieue de largeur de-

vant Pou-Kéou, et en plusieurs endroits plus de deux cents pieds de profondeur.

La ville de Nanking n'est pas sur le Kiam, mais à deux ou trois lieues dans les terres; on peut s'y rendre par plusieurs canaux qui sont couverts de bateaux, parmi lesquels il y a un grand nombre de barques impériales, qui ne le cèdent point aux vaisseaux pour la grandeur : elles sont très-propres, vernissées en dehors, et dorées en dedans; et elles renferment des salles et des chambres très-bien meublées, pour les mandarins qui viennent à la cour, ou qui sont obligés de faire quelques voyages dans les provinces.

Au reste, Nanking ne s'appelle plus de ce nom, qui signifie en chinois *la cour du sud*, comme Péking signifie *la cour du nord*. Quand les six grands tribunaux de l'empire se partageoient entre ces deux villes, on les appeloit *cours*; mais présentement qu'ils sont tous réunis à Péking, l'empereur a donné le nom de Kiam-Nim à la ville de Nanking. On ne laisse pas cependant de l'appeler de son ancien nom dans le discours;

mais on ne le souffriroit pas dans les actes publics.

J'arrivai à Nanking, le 31 mai 1688, et j'y demeurai plus de deux ans. Durant ce temps-là, j'allai voir la fameuse chrétienté de Cham-Haï. Elle est proche de la mer orientale, à huit journées de Nanking, quoiqu'elle soit de la même province. Cette florissante église doit son commencement à un savant Chinois, qui, par sa conversion, attira une infinité de gens au christianisme.

Au commencement de l'année 1689, l'empereur fit un voyage dans les provinces du midi. La veille de son arrivée à Nanking, nous allâmes, le P. Gabiani et moi, à deux lieues de la ville, sur la route qu'il devoit tenir; nous passâmes la nuit dans un village où il y avoit soixante chrétiens de la même famille. Le lendemain, nous vîmes passer l'empereur, qui eut la bonté de s'arrêter et de nous parler de la manière du monde la plus obligeante. Il étoit à cheval, suivi de ses gardes-du-corps et de deux à trois mille cavaliers. La ville le vint recevoir avec des

étendards, des drapeaux de soie, des dais, des parasols et d'autres ornemens sans nombre. De vingt pas en vingt pas, on avoit élevé dans les rues des arcs de triomphe, revêtus de brocards et ornés de festons, de rubans, de houppes de soie, sous lesquels il passoit. Il y avoit dans les rues un peuple infini, mais dans un si grand respect et dans un silence si profond, que l'on n'entendoit pas le moindre bruit. L'empereur avoit résolu de partir dès le lendemain. Tous les mandarins l'ayant supplié de demeurer quelques jours, il ne voulut pas les écouter; mais le peuple étant venu ensuite demander la même grâce, l'empereur la lui accorda et demeura trois jours à Nanking.

Pendant son séjour dans cette ville, nous allâmes tous les jours au palais, et il nous fit l'honneur d'envoyer aussi tous les jours chez nous un ou deux gentilshommes de sa chambre. Il me fit demander si l'on voyoit à Nanking le *Canopus ;* c'est une belle étoile du sud que les Chinois appellent *Lao-gin-Sing,* l'étoile des vieillards ou des gens qui vivent

long-temps. Comme je lui répondis qu'elle paroissoit au commencement de la nuit, il se rendit un soir à l'ancien observatoire, uniquement pour la voir.

Ces bontés de l'empereur nous firent beaucoup d'honneur, parce qu'il nous les témoignoit à la vue de toute la cour et des premiers mandarins * des provinces voisines, qui s'en retournoient ensuite dans leurs gouvernemens, prévenus en faveur de notre sainte loi et des missionnaires qui la prêchent. Il partit de Nanking le 22 mars, pour s'en retourner à Péking. Comme notre devoir nous obligeoit de l'accompagner pendant quelques jours, nous fîmes environ trente lieues à sa suite; après quoi nous l'attendîmes au bord d'une rivière. Il nous aperçut et eut la bonté de faire approcher notre canot, que sa barque traîna pendant plus de deux lieues. Il étoit assis sur une estrade : il lut d'abord notre *cheou-puen*, c'est-à-dire,

* Les mandarins en Chine sont de grands officiers, des gouverneurs de province, des présidens des tribunaux, des chefs du palais impérial; il y en a de différens ordres.

le remercîment que nous lui faisions par écrit, selon la coutume de la Chine. Ce remercîment étoit écrit en caractères fort petits. C'est ainsi que les inférieurs en usent à la Chine à l'égard de leurs supérieurs : plus la dignité des supérieurs est élevée, plus les caractères dont leurs inférieurs se servent pour leur écrire doivent être menus et déliés.

Ce grand monarque nous traita dans cette dernière visite avec beaucoup de familiarité; il nous demanda comment nous avions passé le Kiam, et s'il trouveroit sur la route quelques-unes de nos églises. Il nous montra lui-même les livres qu'il avoit avec lui, et donna en notre présence divers ordres aux mandarins qu'il avoit appelés. Après avoir fait mettre dans notre canot du pain de sa table et quantité d'autres provisions, il nous renvoya comblés d'honneur.

Application de l'empereur de la Chine à s'instruire des sciences de l'Europe.

(Fragment de la même lettre.)

Ce prince, voyant tout son empire dans une profonde paix, résolut, ou pour se divertir, ou pour s'occuper, d'apprendre les sciences de l'Europe. Il choisit lui-même l'arithmétique, les élémens d'Euclide, la géométrie pratique et la philosophie. Les PP. Thomas, Gerbillon et Bouvet eurent ordre de composer des traités sur ces matières. Le premier eut pour son partage l'arithmétique; et les deux autres, les élémens d'Euclide et la géométrie. Ils composoient leurs démonstrations en tartare : ceux qu'on leur avoit donnés pour maîtres en cette langue les revoyoient avec eux; et si quelque mot leur paroissoit obscur ou impropre, ils en substituoient un autre à la place. Les pères présentoient et expliquoient ces démonstra-

tions à l'empereur, qui, comprenant facilement tout ce qu'on lui enseignoit, admiroit de plus en plus la solidité de nos sciences, et s'y appliquoit avec une nouvelle ardeur.

Ils alloient tous les jours au palais, et passoient deux heures le matin et deux heures le soir avec l'empereur : il les faisoit ordinairement monter sur son estrade, et les obligeoit de s'asseoir à ses côtés pour lui montrer les figures et les lui expliquer avec plus de facilité.

Le plaisir qu'il prit aux premières leçons fut si grand, que, lors même qu'il alloit à une de ses maisons de plaisance, à deux lieues de Péking, il n'interrompoit pas son travail. Les pères étoient obligés d'y aller tous les jours, quelque temps qu'il fît. Ils partoient de Péking, dès quatre heures du matin, et ne revenoient qu'au commencement de la nuit. A peine étoient-ils de retour, qu'il falloit se remettre au travail, et passer souvent une partie de la nuit pour préparer la leçon du lendemain. La fatigue extrême que ces voyages continuels et ces

veilles leur causoient, les accabloit quelquefois ; mais le désir de contenter l'empereur, et de le rendre favorable à notre sainte religion, les soutenoit, et adoucissoit toutes leurs peines. Quand ils s'étoient retirés, l'empereur ne demeuroit pas oisif, il répétoit en son particulier ce qu'on venoit de lui expliquer, il relisoit les démonstrations, il faisoit venir quelques-uns des princes ses enfans pour les leur expliquer lui-même; et il ne se donnoit aucun repos qu'il ne sût parfaitement ce qu'il avoit envie d'apprendre.

L'empereur continua cette étude pendant quatre ou cinq ans avec la même assiduité, sans rien diminuer de son application aux affaires, et sans manquer un seul jour à donner audience aux grands officiers de sa maison, et aux cours souveraines. Il ne s'arrêtoit pas à la seule spéculation, il y joignoit la pratique : ce qui lui rendoit l'étude agréable, et lui faisoit parfaitement comprendre ce qu'on lui enseignoit.

Il nivela lui-même pendant trois ou quatre lieues la pente d'une rivière. Il me-

suroit quelquefois géométriquement la distance des lieux, la hauteur des montagnes, la largeur des rivières et des étangs, prenant ses stations, pointant ses instrumens dans toutes les formes et faisant exactement son calcul. Ensuite il faisoit mesurer ces distances; et il étoit charmé quand il voyoit que ce qu'il avoit trouvé par le calcul s'accommodoit parfaitement à ce qu'on avoit mesuré. Les seigneurs de sa cour qui étoient présens ne manquoient pas de lui en marquer de l'admiration: il recevoit avec plaisir leurs applaudissemens; mais il les tournoit presque toujours à l'éloge des sciences d'Europe, et des maîtres qui les lui enseignoient. L'empereur s'occupoit ainsi, et vivoit avec les missionnaires dans une familiarité qui n'est pas ordinaire aux princes de la Chine.

Manière de vivre et de se vêtir que doivent adopter les missionnaires à la Chine.

(Fragment d'une autre lettre du P. de Fontenay.)

Nos premiers missionnaires, au commencement qu'ils vinrent à la Chine, avoient assez d'envie d'y porter, comme dans nos autres missions, des habits pauvres et qui marquassent leur détachement du monde. L'illustre Grégoire Lopez, évêque de Basilée, entr'autres, m'a souvent dit que le P. Mathieu Ricci, fondateur de cette mission, vécut ainsi pendant les premières années, et qu'il demeura sept ans avec les bonzes, portant un habit peu différent du leur, et vivant très-pauvrement. Les bonzes l'aimoient tous, à cause de sa douceur et de sa modestie; ils honoroient sa vertu. Il apprit d'eux la langue et les caractères chinois; mais durant ce temps-là il ne convertit presque personne. Les sciences d'Eu-

rope étant alors nouvelles à la Chine, quelques mandarins eurent avec le temps la curiosité de le voir. Il leur plut, parce qu'il avoit un air respectueux et insinuant : quelques-uns, satisfaits de sa capacité, le prirent en affection, et commencèrent à lui parler plus souvent. Ayant appris de lui dans la conversation le grand motif de sa venue, qui étoit de prêcher à la Chine la loi de Dieu, dont il leur expliqua les principales vérités, ils louèrent son dessein : mais ce furent eux qui lui conseillèrent de changer de manière : « Dans l'état où vous êtes, lui disoient-ils, peu de gens vous écouteront; on ne vous souffrira pas même long-temps à la Chine. Puisque vous êtes savant, vivez comme nos savans; alors vous pourrez parler à tout le monde. Les mandarins, accoutumés à considérer les gens de lettres, vous considéreront aussi ; ils recevront vos visites; le peuple, vous voyant honoré par eux, vous respectera, et écoutera vos instructions avec joie ».

Le P. Ricci, qui avoit déjà éprouvé que

tout ce qu'ils disoient étoit vrai, après avoir prié Dieu et consulté ses supérieurs, suivit le conseil des mandarins.

Cinquante ans après, lorsque nos missionnaires avoient déjà formé une chrétienté nombreuse, les religieux de Saint-François et de Saint-Dominique passèrent des Philippines à la Chine; mais, soit qu'ils ne sussent pas le chemin que nous avions pris, ou qu'ils crussent mieux faire en portant leur habit de religion, ils allèrent ainsi, le crucifix à la main, prêcher la foi dans les rues. Ils eurent le mérite de souffrir beaucoup, d'être battus, emprisonnés, et renvoyés dans leur pays; mais ils n'eurent pas la consolation de faire le bien qu'ils avoient espéré. Ils l'éprouvèrent si souvent, et toujours au préjudice de leur principal dessein, que, d'un avis commun, et par des ordres réitérés de leurs supérieurs généraux, ils se déterminèrent enfin à s'habiller et à vivre comme nous.

Il n'y a que deux ans que nous avons encore vu trois ou quatre religieux, arrivés

d'Italie, qui vouloient revenir à ces premières manières, et porter leur habit pauvre et grossier, comme ils font en Europe. Leurs confrères furent les premiers à s'opposer à cette résolution. L'évêque de Péking, religieux de leur ordre, les fit changer deux ans après, et les mit sur le pied des autres missionnaires.

L'état des gens de lettres est donc celui que les missionnaires doivent prendre quand ils viennent à la Chine, et l'on ne sauroit en disconvenir après tant d'expériences. Si les Chinois nous regardent véritablement comme des gens de lettres et des docteurs d'Europe, noms honorables et qui conviennent à notre profession, et que nous prenions cet état, il faut par nécessité que nous en gardions toutes les bienséances, que nous ayons des habits de soie, et que nous nous servions de chaises, comme eux, lorsque nous sortons de la maison, pour aller en visite.

Quand même nous n'aurions pas cette raison particulière, il faudroit en user ainsi, pour se conformer à la coutume générale

du pays ; car les gens du commun portent tous des habits de soie, et vont en chaise quand ils veulent faire des visites. Cela ne passe point pour grandeur ni pour vanité parmi eux, mais pour une marque d'honneur à l'égard des personnes que l'on visite, et qu'on n'est pas dans la nécessité, ni d'une condition méprisable. En Europe, l'usage de la soie ne devroit être que pour les grands et pour les riches : ce sont ordinairement des habits de prix ; il ne faut pas s'étonner s'ils ne conviennent pas à la pauvreté religieuse : mais les gens du commun et les valets même, pour la plupart, mettent des habits de soie à la Chine. C'est sur ces idées et non sur celles que nous avons en France qu'il faut se régler, et que les personnes de piété doivent examiner nos missionnaires, de peur de croire qu'ils s'amollissent dans un pays où ils sont venus par le seul désir de vivre dans une grande perfection, et de souffrir beaucoup en travaillant pour étendre le règne de l'Évangile.

Je n'ai parlé que par rapport aux visites ;

car dans la maison, où les Chinois s'habillent comme ils veulent, les missionnaires vivent très-pauvrement, et ne se servent que des étoffes les plus communes; ils vont à pied, lorsqu'ils parcourent les villages en faisant leurs missions. Quelques-uns même marchent à pied dans les villes en diverses occasions: ce qui peut avoir ses dangers pour la religion : car outre les railleries qu'ils s'attirent, et qui certainement ne disposent pas les Chinois à les écouter, ils doivent se souvenir que les missionnaires ne sont que tolérés à la Chine, et qu'ils ne doivent se montrer que rarement en public, de peur que les mandarins, choqués de les voir en si grand nombre, ou même de les voir souvent, ne se mettent dans l'esprit qu'ils sont trop hardis, et qu'il faut en avertir la cour. Cette considération oblige les missionnaires à prendre de grandes précautions. J'avouerai, si l'on veut, que ce ne seroit pas tout à fait la même chose si quelqu'un d'eux avoit reçu, comme les apôtres, le don des miracles; un missionnaire revêtu de ce pou-

voir, iroit à pied, le bourdon à la main, avec les habits qu'il voudroit, par toutes les villes de la Chine. Les peuples, attirés par le bruit de ses prodiges, accourroient en foule pour le voir et pour l'entendre; ils le respecteroient, ils seroient dociles à ses paroles; ils admireroient sa pauvreté, parce qu'ils croiroient qu'il ne tient qu'à lui d'être riche. Mais quand il se trouveroit un homme de ce caractère, il ne faut pas croire que les autres missionnaires, à qui Dieu ne donneroit pas le même pouvoir, et qui cependant voudroient tenir une pareille conduite, trouvassent dans les peuples le même respect et la même docilité à les écouter.

Construction d'une église dans l'enceinte du palais de l'empereur de la Chine.

(Fragment d'une lettre du père J. Artoux, 1704.)

Ce fut au mois de janvier 1699, que l'empereur accorda au P. Gerbillon la permis-

sion de bâtir une église dans un grand emplacement qu'il nous avoit donné dans l'enceinte de son palais. Quelque temps après, ce prince fit demander à tous les missionnaires de la cour s'ils ne vouloient pas contribuer à la construction de cet édifice, comme à une bonne œuvre, à laquelle il vouloit aussi prendre part. Ensuite il fit distribuer à chacun cinquante écus d'or, donnant à entendre qu'il vouloit que cette somme y fût employée. Il fournit encore une partie des matériaux, et nomma des mandarins pour présider aux ouvrages. On n'avoit que deux mille huit cents livres quand on creusa les fondemens ; on comptoit pour le reste sur les fonds de la Providence ; et, par sa bonté infinie, elle ne nous a pas manqué.

Quatre années entières ont été employées à bâtir et à orner cette église, une des plus belles et des plus régulières de tout l'orient. Je ne prétends pas ici en faire une description exacte ; il me suffit d'en donner une légère idée.

On entre d'abord dans une cour large de

quarante pieds, sur cinquante de long : elle est entre deux corps-de-logis bien proportionnés; ce sont deux grandes salles à la chinoise ; l'une sert aux congrégations et aux instructions des catéchumènes, l'autre sert aux personnes qui nous rendent visite. On a exposé dans cette dernière le portrait du roi, de monseigneur, des princes de France, du roi d'Espagne régnant, du roi d'Angleterre et de plusieurs autres princes, avec des instrumens de mathématiques et de musique. On y fait voir encore toutes les belles gravures que l'on a mises au jour, pour faire connoître à tout le monde la magnificence de la cour de France. Les Chinois considèrent tout cela avec une extrême curiosité.

C'est au bout de cette cour que l'église est bâtie. Elle a soixante-quinze pieds de longueur, trente-trois de largeur, et trente de hauteur. L'intérieur en est composé de deux ordres d'architecture. Chaque ordre a seize demi-colonnes couvertes d'un vernis vert : les piédestaux de l'ordre inférieur sont de marbre : ceux de l'ordre supérieur sont

dorés, aussi-bien que les chapiteaux, les filets de la corniche, ceux de la frise, et de l'architrave. La frise paroît chargée d'ornemens qui ne sont que peints. Les autres membres du couronnement sont vernissés avec des teintes en dégradation, selon leurs différentes saillies. L'ordre supérieur est percé de douze grandes fenêtres en forme d'arc, six de chaque côté qui éclairent parfaitement l'église.

Le plafond est tout à fait peint : il est divisé en trois parties; le milieu représente un dôme tout ouvert, d'une riche architecture; ce sont des colonnes de marbre qui supportent un rang d'arcades surmonté d'une belle balustrade. Les colonnes sont elles-mêmes enchâssées dans une autre balustrade d'un beau dessin, avec des vases à fleurs fort bien placés : on voit au-dessus le Père Éternel assis dans les nues sur un groupe d'anges, et tenant le monde en sa main.

Nous avons beau dire aux Chinois que cela est peint sur un plan uni, ils ne peuvent se persuader que ces colonnes ne soient pas droites, comme elles le paroissent. Il est vrai

que les jours y sont si bien ménagés à travers les arcades et les balustres, qu'il est aisé de s'y tromper. Cette pièce est de la main de M. Ghérardini, peintre italien.

Aux deux côtés du dôme sont deux ovales dont les peintures sont très-riantes. Le rétable est peint, de même que le plafond, et ses côtés sont une continuation de l'architecture de l'église en perspective. C'est un plaisir de voir les Chinois s'avancer pour visiter cette partie de l'église qu'ils disent être derrière l'autel. Quand ils y sont arrivés, ils s'arrêtent, ils reculent un peu, ils reviennent sur leurs pas, ils y appliquent les mains, pour découvrir si véritablement il n'y a ni élévations, ni enfoncemens.

L'autel a une juste proportion : quand il est orné des riches présens de la libéralité de sa majesté, il paroît un autel érigé par un grand roi au seul maître des rois.

Ce ne fut que vers la fin de l'année 1704, que cette église put s'ouvrir. On choisit un dimanche pour la cérémonie. Le P. Grimaldi, visiteur de la compagnie, dans cette

partie de l'orient, accompagné de plusieurs autres missionnaires de différentes nations, vint la bénir solennellement. Douze catéchistes en surplis portoient la croix, les chandeliers, l'encensoir, etc.; deux prêtres avec l'étole et le surplis marchoient à côté de l'officiant; les autres missionnaires suivoient deux à deux; ensuite venoient en foule les fidèles que la dévotion avoit attirés.

La bénédiction achevée, tout le monde se prosterna devant l'autel : les PP. rangés dans le sanctuaire, et tous les chrétiens dans la nef, frappèrent plusieurs fois la terre du front. La messe fut ensuite célébrée avec diacre et sous-diacre, par le P. Gerbillon, qu'on peut regarder comme le fondateur de cette nouvelle église. Un grand nombre de fidèles y communièrent : on pria pour le roi très-chrétien; et le P. Grimaldi fit à la fin de la messe un discours fort touchant. Enfin la fête se termina par le baptême d'un grand nombre de catéchumènes.

La messe se célébra la nuit de Noël avec la même solennité et avec le même con-

cours de fidèles. Si les instrumens chinois, qui avoient je ne sais quoi de champêtre, ne m'avoient fait ressouvenir que j'étois dans une mission étrangère, j'aurois cru me trouver dans le cœur de la France, où la religion jouit d'une entière liberté.

Exemple de vertu donné par un chrétien chinois.

Un barbier, qui étoit chrétien, allant par les rues de Péking, selon la coutume du pays, avec un instrument de cordes nouées qui font du bruit en s'entrechoquant, pour avertir ceux qui veulent se faire raser, trouva une bourse où il y avoit vingt pièces d'or. Il regarde autour de lui si personne ne la réclame, et, jugeant qu'elle pouvoit appartenir à un cavalier qui marchoit quelques pas devant, il court, l'appelle et le joint. N'avez-vous rien perdu? lui demande-t-il. Le cavalier fouille dans sa poche, et n'y trouvant plus de bourse : J'ai perdu, répondit-il tout interdit, vingt pièces d'or dans une bourse.

N'en soyez point en peine, répond le barbier; la voici, rien n'y manque. Le cavalier la prit; et, s'étant un peu remis de sa peur, il admira une si belle action dans un homme de la lie du peuple. Qui êtes-vous? demanda le cavalier; comment vous appelez-vous? d'où êtes-vous? Il importe peu, répond le barbier, que vous sachiez qui je suis, comment je m'appelle et d'où je suis; il suffit de vous dire que je suis chrétien, et un de ceux qui font profession de la sainte loi. Elle défend non-seulement de voler ce qui se cache dans la maison, mais encore de retenir ce que l'on trouve par hasard, quand on peut savoir à qui cela appartient. Le cavalier fut si touché de la pureté de cette morale, qu'il se rendit sur-le-champ à l'église des chrétiens, pour se faire instruire des mystères de la religion. Un des PP. qui sont à la cour raconta à l'empereur cette histoire dans toutes ses circonstances, et en prit occasion de faire sentir à ce prince la sainteté de la loi chrétienne.

De la ville de King-te-Tching, où se fabrique toute la porcelaine de la Chine.

(Fragment d'une lettre du père Dentrecolles, 1712.)

C'EST le bourg de King-te-Tching qui a l'honneur de donner de la porcélaine à toutes les parties du monde, même au Japon, qui en vient acheter à la Chine. Il ne lui manque qu'une enceinte de murailles pour avoir le nom de ville, et pour être comparé aux villes même de la Chine les plus vastes et les plus peuplées. On y compte dix-huit mille familles. Il y a de gros marchands dont le logement occupe un vaste espace, et contient une multitude prodigieuse d'ouvriers. Aussi l'on dit communément qu'il y a plus d'un million d'habitans, qu'il s'y consomme chaque jour plus de dix mille charges de riz, et plus de mille cochons. Au reste, King-te-Tching a une grande lieue de longueur, sur les bords d'une belle rivière : les rues en sont tirées au cordeau, elles

se coupent et se croisent à certaine distance; tout le terrain y est occupé : les maisons n'y sont même que trop serrées, et les rues trop étroites : en les traversant on croit être au milieu d'une foire : on entend de tous côtés les cris des portefaix qui se font faire passage. On y voit un grand nombre de temples d'idoles qui ont été bâtis à peu de frais. Quoique les vivres soient fort chers à King-te-Tching, ce bourg est le refuge d'une infinité de pauvres familles qui ne trouvent point à subsister dans les villes des environs, parce que les jeunes gens et les personnes les moins robustes y trouvent aisément de l'emploi. Il n'y a pas même jusqu'aux aveugles et aux estropiés qui n'y gagnent leur vie à broyer les couleurs.

On compte plus de trois mille fourneaux à porcelaine dans le bourg de King-te-Tching. Il n'est pas rare d'y voir des incendies; et il y a peu de temps qu'il y eut huit cents maisons de brûlées. Elles ont dû être bientôt rétablies, à en juger par la multitude des

charpentiers et des maçons qui travaillent dans le quartier.

King-te-Tching est situé dans une plaine environnée de hautes montagnes, d'où sortent deux rivières qui se réunissent. L'une est assez petite; mais l'autre est fort grande, et forme un beau port de près d'une lieue, dans un vaste bassin où elle perd beaucoup de sa rapidité. On voit quelquefois dans ce vaste espace jusqu'à deux ou trois rangs de barques à la suite les unes des autres; tel est le spectacle qui se présente à la vue, lorsqu'on entre par une des gorges dans le port. Des tourbillons de flamme et de fumée, qui s'élèvent en différens endroits, font d'abord remarquer l'étendue, la profondeur et les contours de King-te-Tching. A l'entrée de la nuit, on croit voir une vaste ville toute en feu, ou bien une grande fournaise à plusieurs soupiraux.

Des productions de la Chine.

(Fragment d'une lettre du père Lauréati, 1714.)

La Chine est fertile en toutes sortes de grains. Elle produit du froment, de l'orge, du millet, du seigle, et du riz, qui est la nourriture la plus ordinaire des Chinois. Les légumes y sont si communs, qu'on les donne aux troupeaux. Il y a plusieurs sortes de fruits, entr'autres, des poires, des pommes, des coins, des citrons, des limons, des figues appelées bananes, des cannes à sucre, des goyaves, des raisins, des citrouilles, des concombres, des noix, des prunes, des abricots, et des cocos; mais on n'y voit ni olives ni amandes. On sait la réputation que les oranges de la Chine se sont acquises en Europe; eh bien ! elles sont ici aussi communes que les pommes en Normandie, et à si bas prix, que pour dix sous on en a la charge d'un cheval. De tous les fruits qui nous sont inconnus, et qui sont communs en ce pays, le mangle et le litchy m'ont paru les meilleurs. Le

mangle ravit par son odeur ; la chair en est jaune et pleine d'un suc si acide, que les taches qu'il fait sont ineffaçables. Le litchy a le goût du raisin muscat ; il est de la grosseur d'une prune ou d'une nèfle : l'écorce en est rude quoiqu'elle soit assez fine ; la chair en est ferme, et a la couleur d'un raisin dont on a ôté la pellicule ; le noyau en est gros et noir : quand on a fait sécher ce fruit, il a le goût du raisin sec. Les Chinois en conservent toute l'année, le mêlent avec le thé, auquel ce fruit donne alors un petit goût d'aigreur fort agréable.

On trouve communément dans toutes les provinces de la Chine, des grenades, des grenadilles, des ananas, des avogados, et autres fruits semblables, qui croissent dans toutes les Indes tant orientales qu'occidentales. Outre les fruits, la terre produit encore des herbes semblables aux nôtres, des laitues, des épinards, des choux, et toutes sortes de racines.

Les cannes à sucre se cultivent dans presque toutes les provinces méridionales,

et le sucre candi ne se vend que quatre sous la livre aux Européens ; c'est dire que les naturels du pays l'achètent à meilleur marché.

Le chêne est un arbre inconnu à la Chine ; mais on y trouve une espèce d'arbre que nous nommons arbre-de-fer, à cause de sa dureté, et qui remplace le chêne. Il y a des pins, des frênes, des ormeaux, des palmiers et des cédres. Les Chinois regardent ce dernier arbre comme nous regardons le cyprès : c'est l'arbre fatal ; ils s'en servent pour inhumer les morts.

L'arbre le plus commun et le plus utile est le *bambou*, dont les branches ressemblent à des roseaux : c'est un bois dur et creux, qui a des nœuds comme le roseau. Les Chinois en font leurs lits, leurs tables, leurs chaises, des éventails, et mille autres ouvrages, qu'ils couvrent d'un beau vernis.

On trouve ici plusieurs espèces de cire. Outre celle que forment les abeilles du suc des fleurs, il y en a une autre qui est beaucoup plus blanche, et qui répand une lumière plus claire et plus éclatante : elle est

l'ouvrage de certains petits vers qu'on élève sur des arbrisseaux, à peu près comme on élève les vers à soie.

Les Chinois, à l'imitation de presque tous les peuples orientaux, usent de la feuille de béthel comme d'un remède souverain contre tous les maux de poitrine et d'estomac: l'arbrisseau qui porte cette feuille croît comme le lierre, et serpente autour des arbres. Cette feuille est d'une forme longue, ayant le bout pointu et s'élargissant vers la queue: la couleur en est d'un vert naissant. Les Chinois mâchent continuellement ces feuilles; et ils prétendent que, mêlées avec de l'aréca, fruit qui ressemble à la noix muscade, elles fortifient les gencives, confortent le cerveau, chassent la bile, nourrissent les glandes de la gorge, et servent de préservatif contre l'asthme, maladie que la chaleur de ce climat rend fort commune dans les provinces méridionales. Ils portent le béthel et l'aréca dans des boîtes, et offrent ces feuilles à leurs

connoissances de la même manière que nous offrons le tabac.

Le thé, qui est la boisson favorite des Chinois, s'appelle ici *théca*. Ce sont les feuilles d'un arbuste qui ressemble au grenadier, mais dont l'odeur est plus agréable, quoique le goût en soit plus amer. Le meilleur thé croît dans la province de Nanking. L'arbrisseau qui le produit s'étend en petites branches; sa fleur tire sur le jaune, et a l'odeur de la violette: cette odeur est sensible lors même que la fleur est sèche. La première feuille naît et se cueille au printemps, parce qu'alors elle est plus molle et plus délicate; on la fait sécher à petit feu dans un vase de grosse terre: on la roule ensuite sur les nattes couvertes de coton: on la transporte par tout l'empire dans des boîtes de plomb garnies d'osier et de roseaux.

Au reste, il y a du thé plus ou moins estimé: celui que nous appelons impérial est le plus cher, et, à mon avis, le moins bon; ses feuilles sont plus larges, mais

aussi elles sont plus amères que les feuilles de thé vert ordinaire. Il faut aussi remarquer que les Chinois gardent pour eux le meilleur thé, et que celui que l'on porte en Europe, a souvent bouilli plus d'une fois dans les théières chinoises ; ils prétendent de plus que l'on doit boire le thé sans sucre, surtout le vert : ceux qui y trouvent trop d'amertume, se contentent de mettre dans leur bouche un morceau de sucre candi, qui suffit pour huit ou dix prises. J'ai éprouvé qu'en effet le thé pris en cette manière, étoit beaucoup plus agréable et même plus sain.

Manufactures de la Chine.

(Fragment de la même lettre.)

Les Chinois ont plusieurs manufactures d'étoffes de soie, comme de damas pour meubles et pour habits, d'étamines, de gros-de-Tour, appelé *gourgouran*, de taffetas, de satins unis et à fleurs, de *lampas*, etc.

Je ne veux pas comparer ces manufactures aux nôtres ; cependant leurs teintures sont infiniment meilleures, et leurs couleurs primitives sont à l'épreuve de l'eau : je crois même que, si on vouloit faire travailler les ouvriers dans notre goût, et les payer à proportion de leur travail, ils ne seroient pas inférieurs à ceux de France. Mais on doit considérer que nous achetons plus cher en Europe la soie brute, qu'on ne paie à la Chine la soie mise en œuvre.

Si l'histoire des Chinois est véritable, il paroît qu'ils ont inventé la manière d'élever les vers à soie deux mille ans avant la naissance de Jésus-Christ. Quoi qu'il en soit de cette question, il est certain que la province de Tche-Kiang fournit plus de soie que n'en produit toute l'Europe. Les vers la filent deux fois chaque année, et on la travaille dans les provinces de Péking, de Nanking et de Canton ; mais les soieries de Nanking sont préférables à celles de Canton, parce qu'elles paroissent plus douces et mieux travaillées, et que les ouvriers de

cette dernière province mêlent dans leurs étoffes une partie de soie crue et de filoselle.

Comme les Chinois n'ont ni lin ni chanvre, leurs toiles, quoique très-fines, sont faites de fil de coton ou d'orties. Ils fabriquent aussi des draps fort légers, dont ils se servent en hiver, au lieu d'étoffes de soie. Dans les provinces du nord, ils doublent ces draps de peaux de bêtes, dont les Moscovites et les Tartares font un grand commerce.

L'usage de la porcelaine est général par toute la Chine; mais la plus belle se fabrique à King-te-Tching, gros bourg qui est aussi peuplé que les plus grandes villes de la Chine. On trouve dans la province de Nanking la matière dont on fait la porcelaine. La plus rare et la plus précieuse est la porcelaine jaune; elle est réservée à l'empereur; cette couleur, en quelqu'ouvrage que ce soit, est affectée au prince.

Quoique le tabac ne soit pas à la Chine d'un usage aussi général qu'en Europe, elle

en produit néanmoins une très-grande quantité. On ne le réduit point en poudre, parce qu'on s'en sert pour fumer. On cueille les feuilles lorsqu'elles sont bien mûres, et on les carde à peu près comme on carde la laine; on les met ensuite sous un pressoir, et on les foule de la même manière que nos tanneurs foulent les restes du tan pour en faire des mottes à brûler.

Les ouvrages de vernis que nous estimons tant en Europe, sont ici très-communs, et à un prix fort modique. Le vernis est un bitume ou une gomme qu'on tire de l'écorce d'un arbre qui ne croît qu'à la Chine et au Japon. Les Hollandais ont en vain tenté de transporter cette gomme en Europe; elle perd sa vertu au bout de six mois. Toutes les tables et tous les meubles des Chinois sont enduits de ce vernis, qui est à l'épreuve de l'eau bouillante.

Alimens et cuisine des Chinois.

(Fragment de la même lettre.)

Le riz est la nourriture la plus ordinaire des habitans de la Chine, et ils le préfèrent au pain. Ils n'épargnent rien dans leurs repas, et l'abondance y règne au défaut de la propreté et de la délicatesse. Les vivres sont partout à très-grand marché, à moins qu'une mauvaise récolte du riz ne fasse renchérir les autres denrées.

Outre la chair de pourceau, qui est la plus estimée et qui est comme la base des meilleurs repas, on trouve des chèvres, des poules, des oies, des canards, des perdrix, des faisans, et quantité de gibier inconnu en Europe. Les Chinois exposent aussi dans leurs marchés de la chair de cheval, d'ânesse et de chien : ce n'est pas qu'ils n'aient des buffles et des bœufs ; mais, dans la plupart des provinces, la superstition ou les

besoins de l'agriculture empêchent qu'on ne les tue.

Voici à peu près la manière dont ils apprêtent leurs viandes. Ils tirent le suc d'une certaine quantité de chair de pourceau, de poule, de canard, de faisan, etc., et ils se servent de cette substance pour cuire les autres viandes; ils diversifient ces ragoûts par un mélange d'épiceries et d'herbes fortes. On sert toutes les viandes, coupées par morceaux, dans des jattes de porcelaine, et il est rare que l'on mette sur leurs tables des pièces entières, si ce n'est lorsqu'ils invitent quelques Européens dont ils veulent par courtoisie imiter les usages. Parmi les ragoûts, il en est quelques-uns dont on peut néanmoins se régaler : ce sont des nerfs de cerf et des nids d'oiseaux, accommodés d'une manière particulière. Ces nerfs sont exposés au soleil pendant l'été, et conservés avec de de la fleur de poivre et du macis. Lorsqu'on veut les apprêter, on les met dans l'eau de riz pour les amollir, et on les fait cuire dans du jus de chevreau, assaisonné de plusieurs

épices. Les nids d'oiseaux viennent du Japon, et sont de la grosseur d'un œuf de poule. La matière en est inconnue, mais elle ressemble beaucoup à la mèche qu'on tire du sureau ou à la pâte filée de Gênes ou de Milan. Le goût en seroit insipide, s'il n'étoit relevé par des épices qu'on y mêle : c'est le plat favori des Chinois. Ils font aussi une certaine pâte de riz qu'ils filent, et que nous appelons *vermicelli* de riz : ces trois mets sont, à mon avis, très-supportables. Les fleuves qui arrosent toutes les provinces de la Chine, les lacs, les étangs et la mer fournissent abondamment toutes sortes de poissons. Les Chinois les font sécher et en font un très-grand commerce.

Quoique les Chinois aient des brebis et des chèvres dont ils peuvent traire le lait, ils ne savent point néanmoins faire le beurre, dont ils ignorent absolument le goût et l'usage. J'en ai fait enseigner la manière à un de nos jeunes néophytes par un matelot de la Basse-Bretagne; mais il n'a point la couleur et la perfection du nôtre. Au lieu de

beurre, ils se servent de saindoux, ou d'une huile qu'ils tirent d'un fruit qui m'est tout à fait inconnu, et dont on n'a jamais pu me donner aucune connoissance.

Des temples et des prêtres chinois nommés bonzes.

(Fragment de la même lettre.)

Je ne crois pas que dans tout le reste de l'Asie la superstition ait érigé de si beaux temples que dans ce pays-ci. Les plus magnifiques sont hors des villes, et l'on commet aux bonzes qui les habitent le soin de les entretenir. Ces édifices ou pagodes sont plus ou moins grands, selon les richesses ou la dévotion de ceux qui les ont fondés. Ils sont ordinairement situés sur le penchant des montagnes. Quoique les montagnes soient arides, les bonzes entretiennent dans ces pagodes un printemps éternel : ce sont de charmantes solitudes. Tout y est pratiqué avec tant d'ordre que le goût le plus bizarre n'y

trouve rien à désirer, soit pour la fraîcheur, qui est un agrément essentiel pour un climat si chaud, soit pour la commodité. Les bonzes font couler les eaux des montagnes par plusieurs canaux, et ils les distribuent aux environs et dans l'intérieur de la pagode, où il y a des bassins et des fontaines pour les recevoir : ils plantent des bosquets et des avenues d'arbres dont l'hiver semble respecter le feuillage.

Quoique les bonzes qui desservent ces temples se donnent pour les amis et les confidens des dieux, ils sont cependant fort méprisés à la Chine, et les peuples qui, dans leur idolâtrie, n'ont aucun système bien suivi, ne respectent pas plus la divinité que ses ministres. Ils sont tirés de la lie du peuple; et lorsqu'ils ont amassé quelques sommes d'argent, ils achètent des esclaves dont ils font des disciples, qui deviennent leurs successeurs; car il est bien rare qu'un Chinois un peu à son aise embrasse cette profession.

Les bonzes ont des supérieurs et des dignités parmi eux; et, pour être initié aux

mystères de leur secte, il faut passer par un très-rude noviciat. Celui qui postule pour l'état de bonze, est obligé de se laisser croître la barbe et les cheveux pendant un an, de porter une robe déchirée, et d'aller de porte en porte chanter les louanges des idoles auxquelles il se consacre. Il s'acquitte de ce devoir sans lever les yeux; et la populace, pour éprouver sa vocation ou pour l'en détourner, l'accable ordinairement de sarcasmes, d'injures, quelquefois même de coups de bâton. L'humble candidat souffre tout avec une patience qui méritoit un plus noble objet. Il ne mange, pendant une année, aucune chose qui ait eu vie; il est pâle, maigre, défiguré : si le sommeil, auquel il résiste constamment, le surprend quelquefois, un compagnon impitoyable le réveille aussitôt; en un mot, rien n'est comparable aux tourmens qu'on lui fait endurer.

Lorsque le jour est arrivé où il doit prendre l'habit, les bonzes des pagodes voisines s'assemblent et se prosternent tous devant l'idole, et récitent à haute voix, comme en

psalmodiant, des prières dont souvent ils ne comprennent pas le sens : ils ont autour du cou une espèce de chapelet dont les grains sont fort gros ; ensuite ils entonnent je ne sais quels hymnes, et accompagnent leur chant du son de plusieurs petites clochettes.

Cependant le novice, prosterné la face contre terre à l'entrée du temple, attend la fin de ces cérémonies pour recevoir l'honneur qu'on veut lui faire. Les bonzes le conduisent au pied de l'autel, et lui mettent une longue robe grise ; on lui met aussi sur la tête un bonnet de carton sans bord, doublé d'une toile grise ou noire, et la cérémonie finit par l'accolade. Le novice régale ensuite tous les bonzes, et l'ivresse qui succède à ce repas termine la fête.

Les bonzes sont obligés de garder la continence ; mais, malgré les punitions attachées au commerce des femmes, ils cherchent sans cesse les occasions de satisfaire leurs passions, et, au défaut de femmes, ces scélérats recourent à d'autres objets pour

assouvir leur brutalité. Leur extérieur grave et composé cache souvent une âme noire, abandonnée à toutes sortes de vices. Ils sont moins persuadés de l'existence de leurs ridicules divinités, que les Chinois mêmes qui ne se piquent pas d'une foi bien vive, ni d'une grande dévotion. Ils n'affectent une vie retirée et solitaire, que pour mieux surprendre la crédulité du vulgaire, laquelle est en effet leur unique ressource.

Lorsqu'ils se sont enrichis dans cette profession, ils peuvent la quitter pour en embrasser une autre; mais le changement d'état ne peut effacer la mauvaise réputation qu'ils ont acquise.

Tremblement de terre arrivé à Péking et dans d'autres endroits de la Chine, en 1720.

(Fragment d'une lettre du père Dentrecolles.)

Nous ressentîmes, le 11 juin à neuf heures trois quarts du matin, un tremblement de terre qui dura environ deux minutes; ce

n'étoit là que le prélude de ce qui devoit arriver le lendemain. Les secousses recommencèrent vivement à sept heures et demie du soir, et continuèrent de même pendant l'espace d'environ six minutes : dans toute autre occasion, une minute passe vite, mais elle paroissoit bien longue dans la triste situation où nous nous trouvions. Un ciel noir qui s'embrase çà et là par intervalles, et qui menace de tous côtés de lâcher la foudre, une mer dans sa plus implacable fureur, sont des spectacles bien moins effrayans que ces soudaines et irrégulières agitations de la terre : on ne sait alors où trouver un asile; le toit qui vous couvre va, ce semble, vous écraser; les murailles qui vous environnent semblent être sur le point de fondre sur vous; la terre qui vous porte est prête à vous engloutir : fuit-on un danger, on se jette dans un autre; on court à la mort par le désir même de sauver sa vie : c'est ce qui m'arriva. Je sortis de ma chambre avec précipitation, et il ne s'en fallut rien que je ne fusse enseveli sous les ruines

d'un bâtiment voisin, du moins fus-je enveloppé d'un tourbillon de poussière, d'où je ne pus me tirer qu'à l'aide d'un valet qui me conduisit, comme il auroit fait un aveugle, dans une cour spacieuse qui est devant notre église. Je fus effrayé de voir cette masse énorme pencher de côté et d'autre, quoique les murailles aient en bas dix pieds et cinq en haut d'épaisseur. Les cloches nous auroient marqué par leurs sons irréguliers le redoublement des secousses, si l'on eût été en état d'y faire attention. On n'entendoit dans toute la ville qu'un bruit confus de cris et de hurlemens, chacun craignant pour soi une destinée semblable à celle de ses voisins, qu'on croyoit être accablés sous les ruines des édifices. Le calme revint enfin, quoiqu'on ne laissât pas d'éprouver le reste de la nuit dix autres secousses, mais moins violentes que celles dont je viens de parler. On ne commença à se tranquilliser qu'au point du jour, lorsqu'on vit que le mal n'étoit pas aussi grand qu'on se l'étoit figuré : il n'y a guère eu que mille person-

nes écrasées dans Péking; comme les rues y sont la plupart fort larges, on pouvoit aisément se mettre hors de la portée des bâtimens qui s'écrouloient. Nous avons eu vingt jours de suite, par intervalles, quelques légers tremblemens. Il y en a eu de semblables à cent lieues de Péking. Un peu au-delà des premières montagnes, *Cha-Tchin*, lieu très-peuplé, d'un grand commerce, et dont la triple enceinte de murailles forme comme trois villes différentes, a été abîmé à la troisième secousse du grand tremblement que j'ai décrit. Dans un village il s'est fait une large ouverture, par laquelle il y a de l'apparence que les exhalaisons sulfureuses se sont évaporées. Dans cette même année, en Tartarie, à cent cinquante lieues d'ici, il s'est ouvert un volcan dans un vallon entouré de montagnes.

De quelques usages en vigueur à la Chine. Détails.

Un Chinois qui a peu de bien, va souvent à l'hôpital demander une petite fille, afin de l'élever et de la donner pour épouse à son fils : par là il épargne l'argent qu'il lui faudroit fournir pour l'achat d'une femme ; d'ailleurs il se persuade qu'une fille qu'il a ainsi tirée de l'hôpital, lui sera plus soumise. Il est rare qu'avant le temps des noces il se passe rien contre la décence et l'honnêteté ; la mère, qui ne sort pas de la maison, a toujours sa petite bru sous ses yeux, outre que la pudeur qui règne à la Chine parmi les personnes du sexe, seroit seule un rempart assuré contre toute apparence de désordre. Les riches qui n'ont pas d'enfant, feignent quelquefois que leur femme est enceinte, puis ils vont la nuit chercher un enfant dans l'hôpital, qu'ils font passer pour leur propre fils. Ces enfans, lorsqu'ils étudient, ont le privilége de se

faire examiner, et de parvenir au degré de bachelier et de docteur; c'est un droit qui ne s'accorde pas aux enfans adoptifs : à la vérité, les parens du père putatif peuvent y mettre opposition, mais ils ne le font pas toujours.

Les Chinois gardent d'ordinaire chez eux leur cercueil, qui est tout prêt à les recevoir quand le moment de leur mort arrivera, et ils ont une vraie complaisance à le considérer. Ces cercueils sont fort épais et peuvent résister long-temps à l'air et à la pluie : il faut quelquefois quatre et même huit personnes pour porter un cercueil vide; on en voit qui sont ciselés délicatement et tout couverts de vernis et de dorures : souvent l'on vend ou l'on engage le fils pour procurer un cercueil à son père. Les sépultures sont hors des villes, et, autant qu'on le peut, sur les hauteurs : souvent on y plante des pins et des cyprès. Les sépulcres sont bien blanchis et d'une construction assez jolie. On n'enterre point plusieurs personnes, même les parens, dans un

même fosse, tant que le sépulcre garde sa forme. Ce seroit à la Chine une chose monstrueuse de voir des ossemens humains entassés les uns sur les autres, comme on les voit en Europe; mais ce seroit une cruauté inouie de tirer le cœur et les entrailles du mort pour les enterrer séparément.

Les quatre états différens à la Chine sont ceux de lettrés, de laboureurs, d'artisans, et de marchands: c'est la nécessité qui règle leur rang. Tous les ans, au printemps, l'empereur lui-même va solennellement labourer quelques sillons, pour animer par son exemple les laboureurs à la culture des terres: les mandarins en agissent de même. Quand il vient quelques députés des vice-rois à la cour, l'empereur ne manque jamais de leur demander en quel état ils ont vu les campagnes: une pluie tombée à propos est un motif pour rendre visite au mandarin et pour le complimenter.

Il faut que la misère d'un Chinois soit extrême pour l'obliger à vivre à l'hôpital; il aime quelquefois mieux mourir de faim;

surtout s'il a été autrefois à son aise : aussi en voit-on mourir un grand nombre. On auroit peine à croire jusqu'où va la misère parmi le peuple ; il en est qui passent deux ou trois jours sans prendre autre chose que du thé. Les habitans de certaines contrées peu fertiles n'ont pas plutôt ensemencé leurs terres, qu'ils vont presque tous ailleurs, pour y vivre d'aumônes pendant l'hiver.

On trouve souvent sur les chemins des espèces de reposoirs qui sont assez propres et fort commodes dans le temps des grandes chaleurs. Un mandarin qui est hors de charge, cherche aussitôt qu'il est de retour dans son pays, à se rendre recommandable par ces sortes d'ouvrages. On trouve aux avenues de certaines bourgades, de grands chemins pavés de belles pierres carrées. Il y a aussi sur les chemins des temples et des pagodes : on peut s'y retirer pendant le jour ; mais il n'est pas sûr d'y passer la nuit, quelque bon accueil qu'on y reçoive. En été, des personnes charitables ont des gens à leurs gages qui donnent gratuitement du

thé aux pauvres voyageurs : on veut seulement qu'ils sachent le nom de leur bienfaiteur. Les grands chemins ne manquent point d'hôtelleries ; mais les honnêtes gens ne peuvent guère s'en accommoder : il faut qu'ils portent avec eux tout l'attirail d'un lit.

Le gouvernement politique de la Chine roule tout entier sur les devoirs des pères à l'égard de leurs enfans, et des enfans envers leurs pères. L'empereur est appelé le père de tout l'empire ; le mandarin, le père de la ville qu'il gouverne, et il donne à son tour le nom de père à celui qui est au-dessus de lui. Les lois de police et de bienséance sont fondées sur ce principe qui est très-simple : Le premier et le quinze de chaque mois, les mandarins s'assemblent en cérémonie dans un lieu où on lit une ample instruction pour le peuple, et cette pratique est ordonnée par un statut de l'empereur : le gouverneur fait en cela l'office d'un père qui instruit sa famille. On joint le nom de père à celui d'oncle paternel ; le frère aîné, quand il n'auroit rien hérité de son père,

est chargé d'élever les cadets et de leur acheter à chacun une femme.

Lorsque dans une ville il s'est commis un vol considérable ou un assassinat, il faut que le mandarin dénonce les voleurs ou les assassins; autrement il est cassé de sa charge. De même, s'il se commet quelque crime énorme, par exemple, si un fils tue son père, le crime n'est pas plutôt déféré aux tribunaux de la cour, que tous les mandarins sont destitués de leurs emplois, parce qu'ils n'ont pas eu soin de veiller aux bonnes mœurs. Il y a pareillement des cas extraordinaires où l'on punit de mort les parens avec leurs enfans coupables. Les parens peuvent, avec l'agrément des mandarins, s'assembler dans la salle des ancêtres, et là condamner et mettre à mort un enfant incorrigible, quand on craint de lui quelque mauvaise action, capable de déshonorer sa famille.

Proscription de la religion chrétienne à la Chine.

(Fragment d'une lettre du père Gaubil, 1722.)

Il n'y a que peu de mois que je suis arrivé à la Chine, et en y arrivant j'ai été infiniment touché de voir le triste état où se trouve une mission qui donnoit, il n'y a pas long-temps, de si belles espérances. Des églises ruinées, des missionnaires exilés et confinés à Canton, premier port de la Chine, sans qu'il leur soit permis de pénétrer plus avant dans l'empire, enfin la religion sur le point d'être proscrite; voilà les tristes objets qui se sont présentés à mes yeux, dès mon entrée dans un empire où l'on trouvoit de si favorables dispositions à ses oumettre à l'Évangile.

Suite du même sujet.

(Fragment d'une lettre du père de Mailla. Peking, 1724. *)

Comment vous écrire dans l'accablement de douleur où nous sommes, et le moyen

* L'empereur Cang-Hi, protecteur de la religion chrétienne et des missionnaires, étoit mort depuis deux ans, après un règne de plus de soixante ans.

de vous faire le détail des tristes scènes qui se sont passées sous nos yeux ? Ce que nous appréhendions depuis plusieurs années, ce que nous avons tant de fois prédit, vient enfin d'arriver. Notre sainte religion est entièrement proscrite à la Chine ; tous les missionnaires, à la réserve de ceux qui étoient à Péking, sont chassés de l'empire ; les églises sont, ou démolies, ou destinées à des usages profanes ; on publie des édits où, sous des peines rigoureuses, on ordonne aux chrétiens de renoncer à la foi, et où l'on défend aux autres de l'embrasser. Tel est le déplorable état où se trouve une mission qui, depuis près de deux cents ans, nous a coûté tant de sueurs et de travaux.

Les premières étincelles qui ont allumé le feu d'une persécution si générale, s'élevèrent au mois de juillet de l'année dernière dans la province de *Fokien ;* ce fut à *Foun-Gauhien*, ville dépendante de *Fou-Ning-Tchéou*. Cette chrétienté étoit gouvernée par deux dominicains espagnols, venus depuis peu des Philippines. Un bache-

lier chrétien, mécontent des missionnaires, renonça à la foi; ensuite, s'étant associé plusieurs autres bacheliers, ils allèrent ensemble présenter une requête au mandarin du lieu, qui contenoit plusieurs accusations. Les principales étoient que des Européens, qui se tenoient cachés, avoient élevé un grand temple aux frais de leurs disciples; que les hommes et les femmes s'y assembloient pêle-mêle, et qu'on destinoit, dès leur bas âge, des jeunes filles à garder la virginité, etc.

Il est certain que ces pratiques avoient été instituées, il y a peu d'années, avec de bonnes intentions; mais il n'est pas moins certain que ce fut avec peu de connoissance des usages et des coutumes de la Chine, ou sans y avoir égard; car les autres missionnaires, soit jésuites, soit d'autres ordres religieux, qui connoissent la délicatesse des Chinois sur la séparation des personnes de différens sexes, ont principalement évité avec grand soin de donner sur cet article le moindre ombrage, rien n'étant plus ca-

pable, vû le caractère de ces peuples, de rendre la religion odieuse et méprisable.

Le gouverneur de la ville de *Foungan*, à qui la requête avoit été présentée, l'avoit sans doute envoyée aux mandarins supérieurs; car, dès le 14 juin, il reçut du *tsongtou*, grand mandarin, l'ordre qui suit :

« J'ai appris que dans votre gouvernement, il y a des gens qui professent la religion du Seigneur du ciel; que les riches et les pauvres l'embrassent; qu'ils ont des temples à la ville et à la campagne, et, ce qui est plus criant, qu'il y a des jeunes filles qui la suivent, auxquelles on interdit le mariage, et l'on donne le nom de vierges; que, lorsqu'on prêche cette religion, on ne distingue ni hommes, ni femmes; que dans le territoire qui dépend de *Foungan* on compte quinze ou seize temples de cette secte. C'est là une religion étrangère qui séduit le peuple et qui altère nos bonnes coutumes; cela est d'une grande conséquence : c'est pourquoi il est à propos de défendre cette loi et d'en

» arrêter le cours. J'envoie donc cet or-
» dre. Aussitôt que vous l'aurez reçu, ayez
» soin de le publier dans toute l'étendue du
» ressort de *Foungan*, d'interdire cette
» religion, de prendre le nom et de décrire
» la forme de chaque temple, de le fermer,
» et d'ordonner aux chefs des familles et de
» chaque quartier d'intimer partout cette
» ordonnance, afin que l'on s'y conforme,
» et que l'on se corrige promptement des
» fautes passées. Si, dans la suite, il se trou-
» ve quelqu'un qui ait la témérité de violer
» ces ordres, il le faut punir selon les lois.
» Que l'on prenne à l'instant le nom de
» ceux qui se rassemblent pour suivre cette
» loi étrangère, qu'on se saisisse de leurs
» personnes, afin que, d'après les règle-
» mens, ils soient châtiés pour leur crime.
» On ne leur pardonnera point. Examinez
» donc; dressez un mémoire du temple de
» chaque lieu; décrivez-en la forme, afin
» que je juge à quel usage il peut servir :
» que l'examen soit exact, sincère et vérita-
» ble; faites-le avec attention; délibérez, et

» envoyez-moi votre délibération, afin que » l'on n'agisse qu'avec raison. Exécutez cet » ordre sans aucun délai. »

Le mandarin de *Fungan*, ayant reçu cet ordre, rendit aussitôt un édit public qu'il fit afficher aux endroits les plus fréquentés de la ville ; il se mit ensuite en devoir de faire les recherches qui lui avoient été ordonnées, et rendit compte du tout aux mandarins de la capitale.

Lorsque nous apprîmes à Péking la nouvelle de l'ordonnance du *tsong-tou* et du vice-roi de la province de *Fokien*, nous en fûmes alarmés, parce que nous avions tout lieu de craindre que cette tempête ne s'étendît plus loin : car les temps sont bien changés ; l'empereur régnant ne se sert presque plus des Européens, et il paroît peu touché des sciences, et des autres curiosités des pays étrangers. Cette disposition de l'empereur a éloigné de nous les amis que nous avions, dont les uns ne sont plus en état de nous rendre service, et les autres n'osent avoir des liaisons avec les Européens. Ainsi, quoi-

que nous eussions des partisans au tribunal des rites où cette affaire fut portée, nous eûmes bientôt la douleur d'apprendre qu'il avoit arrêté la détermination suivante:

« Les Européens qui sont à la cour y » sont utiles pour le calendrier, et rendent » d'autres services; mais ceux qui résident » dans les provinces n'y sont d'aucune uti- » lité; ils attirent à leur loi le peuple igno- » rant, les hommes et les femmes; ils élè- » vent des églises où ils s'assemblent sans » distinction de sexe, sous prétexte de prier: » l'empire n'en retire pas le moindre avan- » tage. Conformément à ce que le *tsong-* » *tou* de *Fokien* propose, il faut laisser à » la cour ceux qui y sont utiles; quant à » ceux qui sont répandus dans les provin- » ces de l'empire, s'ils peuvent être utiles, » il faut les conduire à la cour; que l'on » conduise les autres à Macao *. Il y en a » qui ont reçu ci-devant la patente impé-

* Macao est une petite ville, dans une île près de la rivière de Canton; elle est censée appartenir aux Portugais; mais les Chinois y sont à présent plus maîtres qu'eux.

» riale du tribunal intérieur ; qu'elle soit » remise aux mandarins des lieux, qui l'en- » verront à notre tribunal, pour être remise » à celui dont elle est sortie, et être brû- » lée ; que les temples qu'ils ont bâtis soient » tous changés en édifices publics ; que l'on » interdise rigoureusement cette religion, » et qu'on oblige ceux qui ont été assez » aveugles pour l'embrasser, de se corriger » au plutôt. Si dans la suite ils se rassem- » blent pour prier, qu'ils soient punis selon » la rigueur des lois. Si les mandarins des » lieux ne sont pas attentifs à faire observer » cet ordre, que les *tsong-tou* et les vice- » rois les cassent de leurs charges et nous » les dénoncent, afin que nous pronon- » cions sur le châtiment qu'ils méritent ».

Cette délibération du tribunal des rites fut présentée à l'empereur le 10 janvier. Le lendemain, il écrivit avec son pinceau rouge la sentence qui étoit conçue de la sorte :

« Qu'il soit fait ainsi qu'il a été déter- » miné par le tribunal des rites. Les Euro- » péens sont des étrangers : il y a bien des

» années qu'ils demeurent dans les provin-
» ces de l'empire ; maintenant il faut s'en
» tenir à ce que propose le *tsoug-tou* de
» *Fokien;* mais comme il est à craindre
» que le peuple ne leur fasse quelque in-
» sulte, j'ordonne aux *tsong-tou* et vice-
» rois des provinces de leur accorder une
» demi-année ou quelques mois; et, pour
» les conduire soit à la cour, soit à Macao,
» de leur donner un mandarin qui les ac-
» compagne dans le voyage, qui prenne
» soin d'eux, et qui les garantisse de tout
» outrage. Qu'on observe cet ordre avec
» respect ».

Tel est le triste état où est réduite la mission de la Chine. La sentence portée contre la religion a été suivie des plus déplorables événemens. Elle ne fut envoyée dans les provinces que le 11 février ; cependant les mandarins ne laissèrent pas d'agir contre nous à la première connoissance qu'ils en eurent par les gazettes. Dans la province de Péking, nonobstant la liberté qu'on nous laisse dans la capitale, le mandarin de *Ouen-*

Ngan-Hien s'empara aussitôt de l'église française que nous y avons, et la changea en un grenier public : à *Koupe-Kéou*, sur le chemin de la Tartarie, au passage de la grande muraille, où nous avons une église française, les mandarins s'en emparèrent, prirent les tableaux qui l'ornoient, et les firent brûler publiquement.

Dès que la sentence du tribunal fut arrivée dans les provinces, on s'empára presque partout des églises où il n'y avoit pas de missionnaires; toutes celles de la province de *Fokien* furent changées, les unes en écoles publiques, les autres en greniers publics, d'autres en salles pour honorer les ancêtres; quelques-unes même furent entièrement détruites. Quoique l'empereur ordonne aux mandarins de garantir les missionnaires de toute insulte, et de leur accorder six mois pour quitter la Chine, nous savons que plusieurs d'entr'eux se sont trouvés exposés à de graves outrages, et qu'aucun d'eux ne peut plus regarder la ville de Canton comme un asile. A peine le vice-roi

eut-il reçu la sentence du tribunal qu'il la fit publier dans tout son district. Il fit déclarer en même temps aux missionnaires de Canton qu'ils eussent à se disposer à partir pour Macao, et qu'il prétendoit que bientôt il n'y eût plus de missionnaires dans son département.

Quelle est notre douleur de voir, d'un côté, entre les mains des infidèles plus de trois cents églises qui avoient été consacrées au culte du vrai Dieu, et d'un autre côté plus de trois cent mille chrétiens sans prêtres, sans pasteurs, et destitués de tout secours spirituel! Ce qui est plus déplorable encore, c'est qu'à moins d'un grand miracle, nous ne voyons pas qu'on puisse les assister, sans exposer visiblement l'ombre d'espérance qui nous reste dans le séjour qu'on nous permet de faire à Péking.

Motifs d'un prince de la famille impériale de la Chine, pour embrasser la religion chrétienne.

J'ai bien examiné nos livres, et j'ai remarqué que nos anciens sages et nos anciens empereurs n'honoroient et ne servoient que le Suprême Monarque du ciel; qu'ils regardoient ce culte comme la première et la plus essentielle affaire, comme la base de leur gouvernement. Ce fut durant la dynastie du *Tchin* qu'un empereur, ayant fait brûler les livres et mettre à mort les lettrés *, cet incendie et ces supplices furent la ruine de la littérature et de la saine doctrine. On vit alors les superstitions et le mensonge s'accréditer de tous côtés; on perdit de vue les bonnes et solides maximes : ce malheur dura non pas des jours et des années, mais très-long-temps.

Enfin, vers la fin de la dynastie des *Ming*,

* Ceci arriva l'an 228 avant Jésus-Christ. Les livres de médecine furent épargnés.

plusieurs savans d'Europe sont venus prêcher la religion chrétienne. Ils ont composé des livres. Ce sont eux qui ont donné une vraie et juste idée du Suprême Empereur du ciel, dont il est tant parlé dans nos livres classiques. Si l'on veut faire le parallèle de ce que nous enseignent ces savans étrangers avec la doctrine de nos anciens sages, nous y trouverons une grande ressemblance; de même nous trouverons que cette doctrine, comparée avec les rêveries et les mensonges de nos sectaires modernes, en est aussi éloignée que le ciel et la terre le sont l'un de l'autre.

Ainsi donc il est évident que l'Être-Suprême a créé toutes choses pour l'usage de l'homme, qu'il l'a doué d'une âme intelligente et l'a revêtu d'un corps avec tous ses sens et les facultés nécessaires pour agir. Comment peut-on oublier ces bienfaits un seul instant? C'est ce Dieu que nos sages de l'antiquité ont reconnu et adoré. Depuis plus de mille et quelques cents ans, les superstitions et les fausses doctrines, qui ont inondé

l'empire, ont obscurci cette belle lumière. A présent qu'elle a reparu par la prédication de la religion chrétienne, savans et ignorans, grands et petits, tous sont également instruits de nouveau, et reconnoissent l'Être-Suprême pour le souverain maître de toutes choses, pour le père commun des hommes, pour celui en qui ils doivent mettre toute leur confiance, pour celui dont la doctrine peut seule les sanctifier et les conduire au vrai bonheur. Cette seule preuve peut me suffire. La religion chrétienne nous procure la connoissance du vrai Dieu ; elle nous apprend à lui rendre le culte qui lui est dû : elle est donc la seule véritable.

On lit dans le livre intitulé, *Témoignages de la Religion Chrétienne*, que plusieurs savans d'Europe, il y a plus de deux siècles, abandonnèrent leur patrie, leurs parens, leurs amis, sans espoir de retour, entreprirent un voyage sur mer de neuf mille lieues, à travers mille dangers, qu'ils y employèrent trois années, et cela uniquement pour venir prêcher ici la religion chrétienne.

Or, s'exposer ainsi à la mort, en témoignage de la vérité de cette religion, c'est à quoi personne n'est capable de se résoudre, à moins d'en être bien persuadé. Si quelqu'un veut attribuer cette entreprise au désir de se faire un nom, ou à celui d'amasser des richesses, il ne voit pas combien un pareil dessein est entièrement contraire à celui qui les anime uniquement, qui est d'acquérir pour eux-mêmes les biens éternels, et de les procurer aux autres. Si l'on fait encore réflexion que ces missionnaires étoient la plupart gens de naissance; qu'en entrant dans un corps dévoué à la pratique de la plus sublime vertu, ils renonçoient aux honneurs et aux richesses du siècle; qu'ensuite, destinés à aller dans des royaumes étrangers et des pays fort éloignés annoncer la religion chrétienne, ils se procuroient, pour n'être à charge à personne, des sommes d'argent proportionnées aux frais de si longs voyages par mer et par terre, et durant bien des années; on ne peut les accuser du vain désir des biens et des honneurs de la terre; mais on voit

évidemment qu'ils ne cherchoient qu'à faire rendre à Dieu l'adoration suprême, qu'à exercer envers les hommes la plus tendre charité, en les instruisant à servir le Père commun, en leur montrant le chemin du bonheur éternel, et les moyens d'éviter les supplices de l'autre vie. Voilà le but de leurs voyages; voilà la preuve de la vérité, de la sainteté de la religion chrétienne, qui ne doit plus laisser aucun doute.

S'il n'en étoit pas ainsi, comment se persuader que ces savans eussent affronté tant de périls, se fussent exposés à tant de dangers de mort, s'ils n'avoient pas été convaincus d'une éternité de peines ou de récompenses? autrement ils auroient passé avec raison pour des imposteurs devant Dieu et devant les hommes; ce qu'on ne doit pas supposer de gens idiots, à plus forte raison d'hommes aussi éclairés. D'ailleurs, si parmi ces missionnaires il s'en étoit trouvé par hasard un ou deux qui seulement, ou dans un temps ou dans un pays, eussent souffert la mort en preuve de la vérité de la religion chrétienne,

on pourroit les accuser de simplicité, et les taxer d'esprits foibles ; mais nous savons qu'il y a eu et qu'il y a des milliers de ces prédicateurs de l'Évangile répandus dans tout l'univers : dans notre Chine on y en a compté jusqu'à présent plus de cent, tous gens éclairés et versés dans les sciences. Le royaume d'où ils sont venus nous est connu, ainsi que leurs noms, leurs talens, l'année où ils sont arrivés, celle où ils sont morts, le lieu où ils sont enterrés, les livres qu'ils ont composés : le détail en est marqué exactement dans un livre destiné à cet usage. On y voit que chacun de ces missionnaires s'est appliqué dès ses jeunes ans à une étude profonde de la religion, de la philosophie, de la morale ; qu'ils s'y sont distingués, et ont excellé dans toutes ces sciences. Le nombre des livres sortis de leur plume en notre langue, monte à présent à plus de cent dix. Outre ceux qui traitent uniquement de la religion, il y en a qui expliquent la nature du ciel et des globes célestes, le cours des astres ; d'autres parlent des météores et des

différens phénomènes : quelques-uns donnent les règles d'un bon gouvernement particulier et public ; ceux-ci s'attachent à donner des connoissances utiles sur le mécanisme de plusieurs arts ; enfin, rien ne leur a échappé en tout genre de sciences, dont ils ne nous aient donné des préceptes lumineux dans leurs ouvrages. Cependant ces hommes faisoient peu de cas de ces talens : ils ne les regardoient que comme les accessoires de leur but principal. Faire connoître l'excellence de la religion chrétienne, la faire aimer et pratiquer ; voilà l'essentiel et le but de toutes leurs veilles. Maintenant je raisonne ainsi : Si ces missionnaires, sur des points de peu de conséquence, nous ont fourni des lumières si pures et si convaincantes, ne convient-il pas de les écouter, lorsqu'ils établissent la vérité de la loi chrétienne sur des preuves solides et irréfragables ?

Ce qui me frappe encore et doit achever de convaincre, c'est ce que racontent les annales de l'église. Pendant plus de dix-sept siècles que nous comptons depuis que Dieu

s'est incarné, on fait monter presque à l'infini le nombre des martyrs. Ces généreux chrétiens ont tous répandu leur sang, pour attester la vérité de la foi qu'ils professoient: rien n'a pu ébranler leur constance; leur foi leur a été plus chère que leur vie. Leur nombre prodigieux mérite notre admiration: elle sera bien plus ravissante, en lisant les vertus héroïques dont ils étoient doués: or, si leur esprit n'avoit pas été parfaitement convaincu de la vérité de la foi qu'ils avoient embrassée, si leur cœur n'en avoit pas goûté les maximes, et ne les avoit rendus parfaits observateurs de ses lois, comment auroient-ils pu se dévouer à la mort? N'est-ce pas ce que nous avons sous les yeux? tous ces respectables et savans missionnaires ne prodiguent-ils pas leur vie, en venant ici, et ne sont-ils pas martyrs de volonté, si le fer ou le feu ne tranche pas le cours de leurs jours?

Gazette officielle de la Chine.

Fragment d'une lettre du père Contancin. Canton, 1727.)

C'EST dans cette gazette qu'on apprend la religion, la doctrine, les lois, les coutumes, les mœurs des Chinois, et par conséquent la manière de se conduire et de traiter avec eux. On y apprend aussi les expressions les plus propres dont on doit se servir pour bien parler, et pour bien écrire sur toutes sortes de matières. Cependant les missionnaires européens ont toujours négligé cette lecture; les uns, parce qu'ils ne savent pas assez la langue; les autres, parce qu'ils ont à faire des dépenses qu'ils jugent bien plus nécessaires. La plupart même ne la connoissent pas, et au seul mot de gazette qu'ils entendent, ils s'imaginent qu'elle ressemble à certaines gazettes d'Europe, dans lesquelles on met ou l'on fait mettre tout ce que l'on veut de bon et de mauvais sans nulle

distinction : or, en raisonnant ainsi sur la gazette de la Chine, ils se trompent fort, car on n'y imprime rien qui n'ait été présenté à l'empereur même. Ceux qui la rédigent n'oseroient y rien ajouter, pas même leurs propres réflexions, sous peine de punition corporelle. L'année dernière, l'écrivain du tribunal, et un autre écrivain qui étoit employé dans un bureau de la poste, furent condamnés à mort, pour avoir inséré dans la gazette quelques circonstances qui se trouvoient fausses. La raison sur laquelle le tribunal des crimes fonda son jugement, c'étoit qu'en cela, ils avoient manqué de respect pour sa majesté, et que la loi portoit que quiconque manque au respect qu'il doit à l'empereur, mérite la mort.

Pour vous donner une idée juste de cette gazette, je vous dirai qu'elle contient presque toutes les affaires publiques qui se passent dans ce vaste empire. C'est un recueil qui renferme les mémoriaux et les placets présentés à l'empereur, les réponses que ce prince y a faites, les instructions qu'il a

données, et les grâces qu'il a accordées aux mandarins, ou au peuple. Ce recueil s'imprime tous les jours, en forme de brochure qui contient soixante à soixante et dix pages. Il est aisé de voir que, quand on lit cette gazette avec attention, on est instruit d'une infinité de choses différentes et curieuses. Pour vous les faire mieux connoître, je vais vous rapporter quelques extraits que j'en ai tirés, et qui pourront satisfaire votre curiosité.

Libéralité de l'impératrice en faveur des femmes avancées en âge.

« Après que l'impératrice eut été solen-
» nellement reconnue, elle fit, selon la cou-
» tume, ses libéralités par tout l'empire à
» toutes les femmes qui passoient soixante et
» dix ans. L'empereur en donna l'ordre, et il
» fut adressé au vice-roi de chaque pro-
» vince, qui l'intima aux gouverneurs des
» villes du second et du troisième ordres.

» Voici comment la chose s'exécute. On » fait trois classes de ces femmes âgées. La » première classe est de celles qui ont depuis » soixante et dix jusqu'à quatre-vingts ans; » la seconde, de celles qui ont depuis quatre- » vingts jusqu'à quatre-vingt-dix ans; et la » troisième, est de celles qui ont depuis » quatre-vingt-dix jusqu'à cent ans et au- » dessus. La libéralité est différente, selon la » différence de ces trois âges. Elle consiste » en plusieurs pièces de toile de coton, et » quelques boisseaux de riz. Les femmes » les plus âgées en reçoivent un plus grand » nombre.

» Lorsque le mandarin du lieu a reçu par » le vice-roi l'ordre de la cour, il le publie » par des écrits qu'on affiche dans les carre- » fours. Les pièces de toile et les boisseaux » de riz se distribuen [illegible] toutes les femmes » de quelque condition qu'elles soient, soit » qu'elles se présentent elles-mêmes, soit » que leurs parens se présentent en leur » place, avec un témoignage du capitaine de » leur quartier, ou de leurs voisins, qui fasse

» foi qu'une telle, d'une telle famille, de-
» meurant en tel endroit, est âgée de tant
» d'années. Si elle avoit déjà reçu une fois
» cette libéralité, il n'est point nécessaire de
» porter un nouveau témoignage. C'est aux
» officiers, s'ils en doutent, à consulter les
» anciens registres du tribunal. Tout se fait
» aux dépens de sa majesté; l'argent se prend
» dans le trésor public. Le gouverneur de
» chaque ville, qui fait la distribution de cette
» libéralité dans toute l'étendue de son dis-
» trict, dresse un rôle exact du nom et de
» l'âge de toutes celles qui ont reçu des
» bienfaits de l'impératrice. Il marque aussi
» le nombre des pièces de toile, des boisseaux
» de riz, et la somme qui a été employée.
» Tout s'envoie au vice-roi, et celui-ci l'en-
» voie à la cour souveraine des aides qui est
» à Péking, afin qu'elle passe en compte la-
» dite dépense, après avoir examiné avec at-
» tention s'il n'y a point eu de fraude ou
» d'erreur ».

La gazette a fait mention du mémoire que le vice-roi de la province de *Chan-Tong*

a envoyé sur ce sujet à l'empereur, et au compte qu'il avoit adressé à la cour des aides. Le nombre des femmes qui passent soixante et dix ans, étoit de quatre-vingt-dix-huit mille deux cent vingt-deux; celles qui passoient quatre-vingts ans étoient au nombre de quarante mille huit cent quatre-vingt-treize; et le nombre de celles qui étoient au-dessus de quatre-vingt-dix ans, alloit à trois mille quatre cent cinquante-trois. Qu'il se trouvât une si grande multitude de femmes d'un âge si avancé dans une seule province, c'est ce que l'on aura peine à croire en Europe; que sera-ce donc, si j'ajoute qu'il y en a encore un très-grand nombre du même âge, qui n'ont aucune part à cette distribution, parce qu'étant ou de qualité, ou de famille actuellement en charge, elles veulent conserver certains dehors, et auroient honte d'envoyer leur nom, et de recevoir une libéralité qui se fait principalement envers les pauvres? Mais ce nombre dont je viens de parler n'aura rien de surprenant pour les missionnaires qui ont parcouru la Chine.

Ils connoissent par eux-mêmes que les provinces sont autant de petits royaumes, que la Chine est très-peuplée, et que, généralement parlant, la frugalité des Chinois les fait vivre plus long-temps qu'en Europe.

Mais si le nombre des femmes âgées paroît extraordinaire, que doit-on penser de cette somme nombreuse que l'empereur a fait distribuer dans cette occasion? car en se bornant à cette seule province de *Chan-Tong*, qu'on mette les femmes de soixante et dix ans à deux écus par tête, celles de quatre-vingts à trois, et celles de quatre-vingt-dix à quatre, c'est mettre ce qu'on leur donne au prix le plus bas : car on dit que ces dernières reçoivent la valeur de quatre onces d'argent, qui font environ vingt francs, monnaie de France. A cette dépense faite dans le Chan-Tong, qu'on joigne la même dépense, et peut-être une plus grande qui s'est faite dans les treize autres provinces de la Chine, et dans le *Leao-Tong*, on trouvera sans doute que cette libéralité est véritablement impériale.

Ce fut là le bienfait de la nouvelle impératrice à l'égard des femmes âgées. L'empereur, dès la première année de son règne, avoit honoré les trois classes des vieillards d'une semblable gratification. C'est ainsi que ces deux têtes couronnées inspirent à tout le peuple, par leur exemple, l'estime singulière qu'on doit avoir pour la vieillesse.

Tendresse paternelle de l'empereur pour les pauvres.

(Extrait de la même gazette.)

La troisième année du règne d'*Yong-Tching*, les pluies furent excessives, et les inondations causèrent la stérilité dans la province de Péking, et dans celle du Chan-Tong qui y confine. De plusieurs villes de ces deux provinces une grande multitude de pauvres se rendit à Péking même. L'empereur leur permit d'y rester, et ordonna qu'on tirât le riz des greniers publics,

qu'on le fît cuire, et qu'on le distribuât par aumône chaque jour, dans différens quartiers de cette capitale, à tous ceux qui seroient dans le besoin. Ayant même fait réflexion quelque temps après que, cette ville étant très-vaste, les quartiers seroient peut-être trop éloignés, et que parmi cette nombreuse troupe de pauvres, il y auroit infailliblement des vieillards, des infirmes, des femmes, qui auroient trop de peine à s'y rendre, il fit encore ajouter cinq autres endroits à ceux que l'on avoit d'abord déterminés, afin que les lieux où se feroit la distribution, étant multipliés, et placés à des distances plus commodes, les infirmes même pussent en profiter. Cette distribution se fit pendant tout l'hiver. Cependant plusieurs de ces pauvres, qui étoient venus d'ailleurs, ne sachant où se retirer, étoient réduits à passer la nuit dans les rues. L'empereur, qui s'informe secrètement de tout, le sut, et ayant fait venir en sa présence les mandarins qui sont obligés par office de veiller au bon ordre de la ville, il leur parla ainsi :

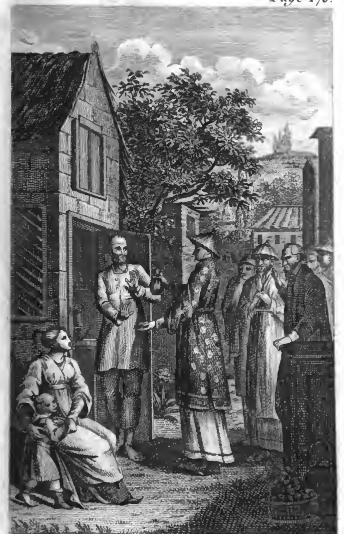
« C'est à vos soins qu'on a confié la po-
» lice des cinq grands quartiers. Vous devez
» les parcourir jour et nuit. Cette année,
» l'hiver est violent. Or, j'ai appris que la
» plupart des pauvres qui sont venus des
» villes voisines, n'ont point de maison où
» passer la nuit; que plusieurs ont beaucoup
» souffert du froid, et même que quelques-
» uns en sont morts. Cette connoissance m'a
» saisi le cœur. J'ai été touché d'une tendre
» compassion. Quoi! seroit-il possible que
» parmi les habitans de Péking, il ne se trou-
» vât personne qui eût assez de charité pour
» les retirer? je ne puis le croire. Or, il y a
» des gens qui aiment à faire le bien; mais
» je pense qu'ils vous craignent vous autres
» qui faites la ronde : ils n'osent retirer des
» inconnus contre les règlemens qui le dé-
» fendent : c'est l'ordinaire; chacun craint
» de s'attirer quelque affaire. Je vous avertis
» donc d'avoir pour ce temps-ci plus d'in-
» dulgence. Laissez sur ce sujet plus de li-
» berté. Il ne faut pas empêcher qu'on exerce
» la charité. Veillez au bon ordre; mais en

» même temps faites en sorte que nul de ces » malheureux ne couche dehors. Il y aura » sans doute des gens charitables qui les re- » cevront chez eux pendant la nuit; ne vous » y opposez pas : laissez-les pratiquer cette » bonne œuvre. Lorsque nous serons venus » à la seconde lune, le froid sera presque » passé; le temps sera plus doux, et vous » pourrez alors être plus rigides. Votre de- » voir est d'empêcher le mal, de veiller à » ce que le bon ordre soit observé ; mais » aussi faut-il avoir de la tendresse pour les » pauvres, et secourir les affligés qui n'ont » aucune ressource. Je vous donne cet aver- » tissement : si, dans la suite, quelques-uns » de ces gens-là meurent de froid, c'est à » vous que je m'en prendrai; vous serez » en faute et vous mériterez punition ».

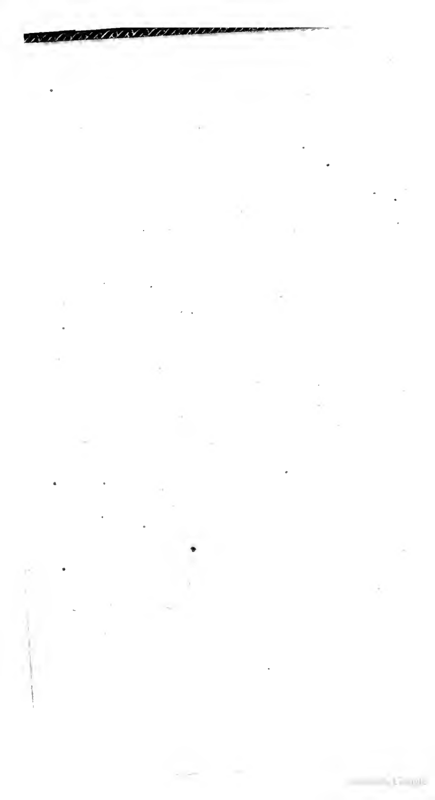
Bel exemple de désintéressement donné par un homme et une femme du peuple.

(Extrait de la même gazette.)

En 1728, Tsing-Tai, marchand de la province de Chen-Si, allant à Mong-Tsing,



Bel exemple de Désintéressement donné par un Homme et une Femme du peuple.



pour acheter du coton, dont il fait commerce, avoit sur lui une bourse de cent soixante et dix onces d'argent. Sur le chemin qui est près de la montagne Song-Kia, il laissa par mégarde tomber sa bourse, et continua son chemin.

Le lendemain matin, un pauvre laboureur, nommé Chi-Yeou, qui demeure dans cette ville, alla travailler à la terre, près de la montagne Song-Kia, et trouva la bourse. Il ne pensa point à en profiter; mais il voulut la rendre : c'est pourquoi il resta tout le jour à son travail, attendant que celui à qui elle appartenoit vînt la chercher. Personne ne parut. Sur le soir, il retourne à sa maison, montre à sa femme, nommée Sin, une bourse pleine d'argent, et raconte le fait. « Oh! dit-elle aussitôt, il ne faut pas garder cet argent, il ne nous appartient pas : j'aime mieux vivre dans la pauvreté que d'avoir du bien d'autrui. Demain tâche de découvrir celui qui a perdu cette bourse, et ne manque pas de la lui rendre ».

D'une autre part, Tçing-Tai étant arrivé

à l'auberge, fut fort étonné de ne plus trouver sa bourse; mais ignorant en quel endroit elle étoit tombée, et persuadé que ce seroit en vain qu'il iroit la chercher, il avoit fait promptement afficher aux portes et aux carrefours de la ville, plusieurs billets dans lesquels il marquoit qu'un tel, logé dans une telle auberge, avoit perdu la veille une bourse contenant telle quantité d'argent; qu'il prioit instamment celui qui l'avoit trouvée de vouloir bien la lui remettre, et qu'il consentoit de bon cœur de partager avec lui tout l'argent qui s'y trouveroit.

Le laboureur Chi-Yeou eut connoissance de ce billet, et, sans hésiter, il alla trouver le capitaine de son quartier : « J'ai trouvé, » lui dit-il, une bourse. Faites appeler le » marchand du Chen-Si; amenez-le chez » moi; je verrai, par les questions que je » lui ferai, si c'est la bourse dont il s'agit ». Le marchand vint; Chi-Yeou le questionne sur l'extérieur de la bourse, sur l'enveloppe de l'argent, sur la quantité, sur la forme, sur le titre; et, par les exactes réponses du

marchand, il jugea qu'en effet la bourse lui appartenoit, et il la lui remit entre les mains.

Tçing-Tai, transporté de joie, ouvre sa bourse, tire l'argent, et dit : « J'ai déclaré » dans mon billet que je partagerois cet ar- » gent avec celui qui me rendroit ma bour- » se: je veux tenir ma parole, cela est juste ; » ainsi partageons. Non, dit le laboureur ; » je n'ai aucun droit sur cet argent ; il est » tout à vous, je n'en veux rien recevoir ». Cependant Tçing-Tai, sans l'écouter, lui en sépare quatre-vingt-cinq onces, et les lui présente. Chi-Yeou les refuse. Le marchand fait de nouvelles instances pour les lui faire accepter, mais inutilement. Tout cela se passoit à la porte du pauvre Chi-Yeou, et plusieurs des voisins étoient témoins de cette admirable contestation.

Enfin Tçing-Tai, voyant que Chi-Yeou ne vouloit pas absolument recevoir les quatre-vingt-cinq onces d'argent qu'il lui présentoit, et souhaitant lui marquer sa reconnoissance, prend un autre moyen ; il met de côté cent sept onces et d'un autre côté

soixante-trois. « Je ne vous dissimulerai pas,
» lui dit-il, que pour les cent sept onces
» d'argent, je les ai empruntées pour mon
» commerce. Quant à ces soixante-trois
» onces, elles m'appartiennent réellement;
» ainsi je vous prie de les prendre, sans
» difficulté. Non, dit Chi-Yeou, je n'ai pas
» plus de droit sur les soixante-trois onces
» que sur le reste. Emportez tout; tout vous
» appartient ».

Tous ceux qui étoient présens furent remplis d'admiration, et charmés d'un acte de vertu si singulière; ils coururent ensemble au tribunal du gouverneur de la ville pour l'avertir de ce qui s'étoit passé. Le gouverneur, ravi qu'une si belle action fût arrivée dans son gouvernement, a appelé des témoins, s'est informé de la vérité du fait, et en a averti le vice-roi de la province de *Ho-Nan*. Celui-ci a sur-le-champ envoyé cinquante onces d'argent au laboureur Chi-Yeou, pour récompenser sa vertu et celle de sa femme; il leur a donné en même temps un tableau pour être suspendu sur la porte

de leur maison, où sont inscrits ces mots: *Mari et femme illustres par le désintéressement et la sincérité.* Ensuite il a recommandé au trésorier général de la province de faire décrire ce fait, d'en envoyer des copies partout, afin qu'il soit affiché aux portes et aux carrefours des grandes et des petites villes de la province, et que le peuple soit excité par cet exemple à suivre la voie de la perfection. Enfin, il a ordonné au gouverneur de la ville de *Mong-Sing* d'élever un monument de pierre près de la maison de ce laboureur, sur lequel cette belle action fût gravée, pour en conserver un éternel souvenir, et rendre les habitans de ce pays-là plus attachés à la pratique de la vertu. Le vice-roi a même cru qu'elle méritoit de parvenir jusqu'aux oreilles de l'empereur.

L'empereur, ayant appris cette action, parut en ressentir beaucoup de joie, et profitant de cette occasion pour exhorter tout l'empire à la réformation des mœurs, il écrivit de sa propre main une instruction, qui fut envoyée par son ordre dans toutes

les provinces avec le mémorial du vice-roi, et où il déclare qu'il fait le laboureur Chi-Yeou mandarin honoraire du septième ordre; qu'il aura le droit d'en porter l'habit et le bonnet, et de plus qu'il lui donne cent onces d'argent pour preuve de son estime et pour exciter les autres à imiter son exemple.

Maximes de morale chinoise.

(Extrait d'un petit ouvrage écrit en langue tartare, et traduit en français par le père Parenuin.)

DANS toutes les occasions qui se présentent de parler ou d'agir, faites-le doucement, posément. La plupart de nos fautes ont pour principe des manières trop vives ou trop empressées. Votre contenance doit être grave, et vos paroles mesurées : un extérieur léger et volage n'attire que du mépris ou des railleries.

Si vous êtes obligé de donner un avis ou de faire une réprimande, n'usez jamais de

paroles dures et piquantes ; le fruit de votre colère seroit d'irriter les esprits, et non pas de les corriger.

Voulez-vous être un homme de bien ? cherchez un bon ami, reconnoissez de bonne foi vos fautes, et n'ayez jamais recours au mensonge pour les déguiser.

Quand vous avez à traiter avec un grand, étudiez son air et sa contenance : s'il vous écoute froidement, si vos demandes paroissent lui déplaire, n'allez pas plus loin.

Ne parlez jamais des défauts d'autrui, et ne faites point le personnage de plaisant ; car, outre les plaintes et les murmures que vous vous attirerez, vous perdrez encore ces grâces naturelles qui rendent un homme aimable dans la société.

On vous voit tout à coup paroître dans une compagnie, et aussitôt que vous êtes entré, vous saisissez la parole, vous vous rendez maître de la conversation, et il faut que tout le monde se taise pour vous écouter. Quelle impolitesse ! qui êtes-vous et qu'avez vous appris pour faire ainsi la leçon aux au-

tres? Les grosses cloches sonnent rarement, et les vases pleins ne résonnent guère.

Puisque l'homme vit sur la terre, il y a une manière d'y être, et l'inégalité des conditions y devient nécessaire : si chacun vouloit se reposer ou se divertir, qui vous nourriroit ?

La tête, le visage, les mains, les pieds sont les quatre sortes de beauté d'une femme ; mais c'est la modestie qui doit relever ces qualités naturelles : il faut qu'elle règne dans son air, dans son maintien, dans ses regards, dans ses paroles, dans ses gestes. Si vous parlez sans réflexion, si vous vous agitez au moindre mot que vous dites, si vous gesticulez sans cesse, on vous prendra pour une femme de théâtre.

Souvenez-vous que, dans le fond, un boisseau de perles ne vaut pas une mesure de riz. Plus vous chargez les soieries de fleurs et d'ornemens, plus vous avez de peine à les découdre et à les laver. A quoi bon broder vos habits des figures de tant de fleurs et de tant d'oiseaux différens ? la propreté et la

simplicité doivent en faire toute la beauté. Les ornemens n'ajoûtent rien au mérite et à la vertu : une femme qui n'a ni adresse ni esprit, fût-elle couverte d'or et d'argent, eût-elle la tête chargée de perles et de poinçons d'or, est bien au-dessous d'une femme de mérite qui n'est vêtue que de toile, et dont les ornemens de tête sont les plus simples.

Un grain de riz, un bout de fil, tout nous vient de la sueur des pauvres : les assister dans leurs besoins, c'est une vertu secrète; dissiper son bien mal à propos, c'est un vice public.

Ne soyez point de ces railleurs éternels qui aiment mieux perdre un ami que de perdre ce qu'ils croient être un bon mot. Songez que telle raillerie est souvent plus offensante qu'un terme injurieux : celui-ci est ordinairement l'effet d'un mouvement de colère dont on revient et dont on se repent; celle-là est le plus souvent un signe de mépris dont presque toujours on s'applaudit, et dont on ne se corrige guère.

Vous avez une secrète aversion pour les

gens de bien; le commerce et la conversation des personnes sages vous est insupportable : preuve certaine de la dépravation de votre cœur et du dérèglement de votre esprit. Vous êtes richement vêtu, vous montez des chevaux fins et superbement enharnachés, rien ne trouble votre repos, votre table abonde en mets délicieux, vous nagez dans la joie et le plaisir : la mort viendra vous surprendre au milieu même de vos délices, et vous ferez dire aux passans : De qui étoit fils ce jeune homme ?

S'il vous arrive quelque désastre et quelque grand malheur, et que vous n'aperceviez point d'issue pour en sortir, conformez-vous à l'ordre du ciel : vous plaindre, soupirer, vous lamenter, frapper la terre du pied, ce n'est point diminuer le mal, c'est l'augmenter.

Oubliez les services que vous avez rendus, c'est aux autres à s'en ressouvenir : ne faites pas remarquer les beaux endroits qui vous distinguent du commun des hommes, c'est aux autres à s'en apercevoir : la pêche

et la prune ne parlent point, elles laissent naturellement des traces de ce qu'elles valent.

Aimez-vous les choses douces? commencez par celles qui sont aigres. Cherchez-vous le repos et le plaisir? goûtez d'abord de la fatigue et du travail.

La ruine suit le gain de fort près, et le malheur est à la queue de la bonne fortune: celui-là seul vit tranquille qui se contente d'une honnête médiocrité.

L'esprit doit gouverner le corps: qu'un homme est malheureux, quand il se laisse dominer par ses passions et par ses désirs déréglés! Vous voyez ce grand homme, c'est un héros qui n'a point son semblable parmi nos guerriers; son nom fait trembler la terre; il a passé les quatre mers; il a tout vaincu: il est le seul qu'il n'ait pu vaincre, puisqu'il est l'esclave de son corps.

Une des meilleures actions que nous puissions faire en ce monde, c'est de secourir les affligés, et d'aider les indigens. Si le ciel n'envoyoit point de calamités sur la terre,

quelle occasion aurions - nous d'exercer la miséricorde ?

Que dire de ce personnage qui ne sait presque rien, et qui ne connoît qu'imparfaitement la nature des choses et les vrais principes de la morale ; que cependant on voit paroître tête levée, ouvrant de grands yeux, se rengorgeant, avançant la poitrine, marchant fièrement et à pas comptés? Est-il un objet plus digne de compassion ? Fût-il cent ans sur la terre, on ne pourra jamais dire de lui qu'il ait vécu un jour.

Votre voisin est parvenu à une haute fortune, l'or et l'argent fondent dans sa maison, tout lui prospère, et vous en mourez de dépit ; un autre gémit sous le poids de l'affliction qui l'accable, et vous en ressentez au fond de l'âme une joie secrète : tristes effets de la malignité et de la bassesse de votre cœur !

Il y a trois choses qu'il faut toujours avoir devant les yeux : la loi du ciel, la loi de l'empire, et l'honneur du prochain : si vous négligez ces trois articles, n'espérez pas de

vivre tranquille en quelqu'endroit que vous alliez.

Si vous voyez qu'un homme se repente du mal qu'il a fait, ne poussez pas plus loin la réprimande : s'il est confus de sa faute, regardez-la comme effacée : s'il se courbe, n'appuyez pas le bras sur lui pour le renverser par terre.

L'homme le plus adroit, le plus ingénieux, et le plus capable de réussir, est celui qui sait mieux prendre patience dans l'adversité. Du milieu de ces gens que l'indigence a réduits à vous rendre les services les plus bas, sont sortis des héros du premier ordre : nos pères les ont vus, et nous en voyons encore aujourd'hui.

L'étude, la science, et la vertu font briller les familles ; l'application et l'économie servent à les gouverner ; la complaisance et l'esprit pacifique, à les tenir dans l'union ; la tranquillité et la conformité à la raison, à les conserver.

Si vous entreprenez une affaire, examinez auparavant comment vous pourrez la ter-

miner : si vous voulez établir un règlement, voyez comment vous pourrez le faire observer.

Quand la maison est dans l'indigence, on reconnoît le fils obéissant : quand le royaume est dans le trouble, on connoît le sujet fidèle.

Quand vous payez vos dettes, souvenez-vous du temps où vous étiez obligé d'emprunter : quand vous êtes riche, souvenez-vous du temps où vous étiez pauvre ; quand vous devenez pauvre, ne pensez pas au temps où vous étiez riche.

Des caractères chinois.

(Fragment d'une lettre du père Parennin. Péking, 1705.)

Les caractères chinois ne sont hiéroglyphiques qu'improprement, et n'ont pas été institués plutôt pour le sacré que pour le profane ; ce sont des signes arbitraires qui nous donnent l'idée d'une chose, non par aucun

rapport qu'ils aient avec la chose signifiée, mais parce qu'on a voulu par tel signe signifier telle chose, sans égard aux sons avec lesquels on les prononce; de sorte que les différentes nations qui, dans la suite, se sont servies des caractères chinois, comme les Japonais, les Coréens, les Tong-Kinois, les lisent avec les sons de leur langue particulière, et y attachent le même sens que les Chinois. Ces signes sont tellement arbitraires, que souvent on peut changer le nombre des traits et leur configuration extérieure, sans en altérer le sens.

Les caractères chinois furent inventés par *Tsang-Kiai*, qui vivoit deux mille ans avant Jésus-Christ.

Chinois réputés infâmes.

(Fragment de la même lettre.)

Il y a des personnes à la Chine qui sont infâmes, non d'origine, mais par la profes-

sion qu'ils exercent : ils ne peuvent être reçus mandarins, et le peuple même ne contracte point d'alliance avec eux. Tels sont les comédiens qui jouent sur un théâtre public, les ministres de débauche, les corrupteurs de la jeunesse, les geôliers, et ceux qui dans les tribunaux donnent la bastonnade aux coupables, quand la sentence du juge l'ordonne.

Il y a encore une espèce de gens infâmes, qu'on appelle *to-min* : on ne les trouve que dans la province de *Tche-Kian*, surtout dans la ville de *Chao-King*, où on les oblige d'habiter dans une rue séparée. Il ne leur est permis d'exercer que le plus vil et le plus petit commerce, tel que ce celui de vendre des grenouilles et des petits pains sucrés pour les enfans, de jouer de la trompette devant les morts, quand on les porte en terre. Il leur est défendu d'aller aux examens pour prendre des grades et devenir mandarins. Quand on impose de dures corvées sur le peuple de la ville, on les fait faire à ces malheureux, que chacun maltraite impuné-

ment. On ne s'allie point avec eux; leurs femmes ont à leurs tabliers une marque qui les distingue des autres : ce sont les seules qui traitent des mariages, et qui aient entrée chez toutes les dames qui ont des fils ou des filles à marier; ce sont elles qui accompagnent l'épouse quand elle se rend à la maison de son époux; elles gagnent plus ou moins, à proportion du talent qu'elles ont de tromper les deux parties, qui ne se voient que le jour de leur mariage, sur les défauts que l'on n'aperçoit pas du premier coup d'œil.

Du fleuve Yang-Tse-Kiang, et autres curiosités chinoises.

(Fragment d'une autre lettre du père Parennin.)

Le Nil disparoît, ou n'est plus qu'un ruisseau, si on le compare au grand fleuve *Yang-Tse-Kiang* qui traverse toute la Chine. Que l'on jette un coup d'œil sur la carte de cet empire, et que l'on considère ce

fils de la mer, comme l'appellent les Chinois, pendant un cours de quatre cents lieues, depuis sa source jusqu'à son embouchure; que l'on fasse attention à sa largeur, à sa profondeur, aux lacs qu'il forme ou qu'il traverse, dont un entr'autres à quatre-vingts lieues de circuit, aux grandes villes qu'il baigne et enrichit, à cette multitude de barques et de vaisseaux qui le couvrent, et qui sont autant de villes flottantes, remplies de marchands et de peuples qui vivent tous à ses dépens. Il ne se déborde point, il est vrai, comme le Nil; mais il fournit, à droite et à gauche, une infinité de canaux qui arrosent les campagnes voisines, autant et selon qu'on le juge à propos, ce qui est bien plus avantageux qu'un débordement annuel qu'on ne sauroit régler, tantôt précoce, tantôt tardif, selon le plus ou le moins de pluie qui tombe à sa source.

Si les savans d'Europe pouvoient parcourir toute la Chine, à ne considérer même que sa surface, combien de choses curieuses dont on n'a encore rien dit, ne trouve-

roient-ils pas! Que seroit-ce s'il leur étoit permis de la labourer, nord et sud, est et ouest, d'y creuser, d'y fouiller! Combien ne trouveroient-ils pas d'inscriptions sur des pierres, sur des marbres, ou sur des monumens antiques, ensevelis par des tremblemens de terre, qui ont été si fréquens à la Chine, et d'une violence jusqu'à aplanir des montagnes, et à engloutir des villes entières, comme l'histoire en fait foi!

Outre les mines que l'on y connoît déjà, combien d'autres s'y découvriroient par la sagacité européenne! Ce seroit un sujet tout neuf qui donneroit de l'occupation à nos savans pour plus d'un siècle, et pendant ce temps-là ils laisseroient en repos les Phéniciens, les Égyptiens, les Chaldéens, les Grecs, et d'autres nations qui ont tenu un rang considérable, et qui ne sont plus rien.

Précis biographique sur le P. Parennin.

(Fragment d'une lettre du père Châlier. Peking, 1741.)

CETTE mission vient de faire une perte qui nous est et nous sera long-temps infiniment sensible. La mort nous a enlevé le P. Parennin dans la soixante-dix-septième année de son âge, et dans la cinquante-septième depuis son entrée dans notre compagnie. Il semble que, par une providence particulière, Dieu l'eût formé pour être dans des temps difficiles le soutien et l'âme de cette mission. Il réunissoit dans sa personne les qualités de corps et d'esprit, dont l'assemblage a fait un des plus zélés et des plus infatigables ouvriers que notre compagnie ait jamais donnés à la Chine; une constitution robuste, un corps grand et bien fait, un port majestueux, un air vénérable et prévenant, une facilité étonnante à s'énoncer dans les différentes langues qu'il avoit ap-

prises, une mémoire heureuse, un esprit vif, juste, pénétrant, une multitude de connoissances que les voyages qu'il a faits, et occupations qu'il a eues, semblent ne pouvoir pas permettre d'être réunies dans un même sujet.

Toutes ces qualités en firent un grand homme, estimé, chéri, respecté de tous ceux qui le connurent.

Il partit d'Europe au commencement de l'année 1698, et sur la fin de la même année, après six mois de navigation, il arriva heureusement à la Chine. Dès que l'empereur *Cang-Hi* l'eut vu, il reconnut bientôt ses talens et son mérite; il l'aima, l'estima, le distingua, et lui donna des maîtres pour apprendre les langues chinoise, tartare et mantcheou. En peu de temps il parla le chinois mieux qu'aucun Européen n'a jamais parlé cette langue, et il s'expliqua en langue tartare aussi purement et aussi facilement que dans sa langue naturelle.

Cette facilité à s'énoncer dans les deux langues, engageoit l'empereur *Cang-Hi* à

s'entretenir souvent et long-temps avec lui. Ce prince qui, aux qualités d'un grand empereur, brave, généreux, politique, d'une étendue de génie surprenante, joignoit une ardeur singulière pour les sciences, vouloit cultiver et orner son esprit, non-seulement de tout ce qu'il pouvoit apprendre par la la lecture des livres chinois et tartares, et par l'entretien des savans de son empire, mais encore de toutes les connoissances qu'il pouvoit tirer des étrangers.

Pendant plus de vingt ans, il a suivi l'empereur dans les voyages que ce prince faisoit tous les ans en Tartarie, pour y prendre le plaisir de la chasse : il le suivoit également lorsqu'il parcouroit les provinces de l'empire, mais il le suivoit toujours en missionnaire. Partout il a augmenté les anciennes missions, ou en a ouvert de nouvelles. Les plus florissantes, celles où l'on compte le plus de chrétiens, et où l'on voit le plus de ferveur, sont situées au-dedans et au-dehors de la grande muraille, sur la route

de Péking, en Tartarie : elles sont l'ouvrage de son zèle.

Où le talent du P. Parennin paroissoit le plus, c'étoit dans les conjonctures délicates et épineuses, où il falloit qu'il répondît sur-le-champ. De ses réponses dépendoit souvent la conservation ou la chute de la religion dans cet empire. Il avoit dans ces occasions une présence d'esprit admirable, qui lui mettoit à la bouche les réponses les plus sages et les plus prudentes.

Dès qu'il sut assez de chinois et de tartare pour se bien faire entendre dans les deux langues, il fut constamment l'interprète de tous les Européens qui venoient ici, des missionnaires, des légats du souverain pontife, des ambassadeurs de Portugal et de Moscovie. Il a exercé pendant près de quarante ans cet emploi dangereux, à la satisfaction du prince devant qui il parloit, et de ceux dont il étoit l'interprète.

Le czar Pierre-le-Grand, et les deux impératrices qui lui ont succédé, ont régulièrement chargé leurs ambassadeurs à la cour

de Péking, de lui faire leurs remercîmens pour les services qu'il rendoit aux Moscovites qui venoient à Péking : ces remercîmens étoient accompagnés des éloges les plus magnifiques de sa sagesse et de son habileté dans les affaires. Il a toujours été, en quelque manière, le médiateur dans toutes les contestations qui sont survenues entre les deux cours de Péking et de Moscou *. C'est lui qui a dressé les articles de paix arrêtés entre ces deux nations; qui les a mis en latin et en tartare, et qui, depuis quarante ans, a interprété les lettres et les écrits que les deux cours et leurs officiers s'envoyoient mutuellement.

* Ceci prouve sans réplique l'utilité même politique des missionnaires dans les cours des puissances lointaines.

*Précis du voyage du frère Attiret * de Macao à Péking.*

(Extrait d'une de ses lettres. Peking, 1742.)

JE vous parlerai d'abord de mon voyage de Macao ici. Nous y sommes venus appelés par l'empereur, ou plutôt avec sa permission. On nous donna un officier pour nous conduire, et l'on nous fit accroire que l'on nous défraieroit; mais on ne le fit qu'en paroles, et, à peu de chose près, nous voyageâmes à nos dépens. La moitié de ce voyage se fait dans des barques; on y mange, on y couche, et ce qu'il y a de singulier, c'est que les honnêtes gens n'osent ni descendre à terre ni se mettre aux fenêtres de la barque pour voir le pays par où l'on passe.

Le reste du voyage se fait dans une espèce de cage, qu'on veut bien appeler litière; on y est enfermé pendant toute la journée: le

* Le frère Attiret, jésuite, étoit peintre au service de l'empereur de la Chine *Kien-Long*.

soir la litière entre dans l'auberge, et encore quelle auberge! de façon qu'on arrive à Péking sans avoir rien vu, et la curiosité n'a pas été plus satisfaite que si l'on avoit toujours été enfermé dans une chambre.

Au reste, tout le pays qu'on trouve sur cette route est assez mauvais; et quoique le voyage soit de six ou sept cents lieues, on n'y rencontre rien qui mérite attention, et l'on ne voit ni monumens ni édifices, si ce n'est quelques temples d'idoles, qui sont des bâtimens de bois à rez-de-chaussée, dont tout le prix et toute la beauté consistent en quelques mauvaises peintures et quelques vernis fort grossiers. En vérité, quand on a vu ce que l'Italie et la France ont de monumens et d'édifices, on n'a plus que de l'indifférence et du mépris pour tout ce que l'on voit ailleurs.

Il faut en excepter cependant le palais de l'empereur à Péking, et ses maisons de plaisance; car tout y est grand et véritablement beau, soit pour le dessin, soit pour l'exécution, et j'en suis d'autant plus frappé, que

nulle part rien de semblable ne s'est offert à mes yeux.

Le palais est au moins de la grandeur de la ville de Dijon : il consiste en général dans une grande quantité de corps-de-logis détachés les uns des autres, mais dans une belle symétrie, et séparés par de vastes cours, par des jardins et des parterres. La façade de tous ces corps-de-logis est brillante par la dorure, le vernis et les peintures : l'intérieur est garni de tout ce que la Chine, les Indes, et l'Europe ont de plus beau et de plus précieux.

Pour les maisons de plaisance, elles sont charmantes : elles consistent dans de vastes terrains où l'on a élevé à la main de petites montagnes, hautes depuis vingt jusqu'à soixante pieds; ce qui forme une infinité de petits vallons; des canaux d'une eau claire arrosent le fond de ces vallons, et vont se rejoindre en plusieurs endroits pour former des étangs et des lacs. On parcourt ces canaux, ces étangs et ces lacs sur de belles et magnifiques barques : j'en ai vu une de

treize toises de longueur et de quatre de largeur, sur laquelle étoit une superbe maison. Dans chacun de ces vallons, sur le bord des eaux, sont des bâtimens parfaitement assortis de plusieurs corps-de-logis, de cours, de galeries ouvertes et fermées, de jardins, de parterres, de cascades, etc., ce qui fait un assemblage dont le coup d'œil est admirable.

On sort d'un vallon, non par de belles allées droites comme en Europe, mais par des zigzags, par des circuits qui sont ornés de petits pavillons, de petites grottes, et au sortir desquels on retrouve un second vallon, tout différent du premier, soit pour la forme du terrain, soit pour la structure des bâtimens.

Toutes les montagnes et les collines sont couvertes d'arbres, surtout d'arbres à fleurs, qui sont ici très-communs : c'est un vrai paradis terrestre. Les canaux ne sont point, comme chez nous, bordés de pierres de taille tirées au cordeau, mais tout rustiquement, avec des morceaux de roche, dont les uns avancent, les autres reculent, et qui

sont posés avec tant d'art, qu'on diroit que c'est l'ouvrage de la nature. Tantôt le canal est large, tantôt il est étroit ; ici il serpente, là il fait des coudes, comme si réellement il étoit poussé par les collines et par les rochers : les bords en sont semés de fleurs qui sortent des rocailles, et qui paroissent y être l'ouvrage de la nature : chaque saison a les siennes.

Outre les canaux, il y a partout des chemins ou plutôt des sentiers qui sont pavés de petits cailloux, et qui conduisent d'un vallon à l'autre : ces sentiers vont aussi en serpentant ; tantôt ils sont sur le bord des canaux, tantôt ils s'en éloignent.

Arrivé dans un vallon, on aperçoit les bâtimens : toute la façade est en colonnes et en fenêtres ; la charpente en est dorée, peinte, vernissée ; les murailles en sont de brique grise, bien taillée, bien polie ; les toits couverts de tuiles vernissées, rouges, jaunes, bleues, vertes, violettes, qui, par leur mélange et leur arrangement, font une agréable variété de compartimens et de des-

sins. Ces bâtimens n'ont presque tous qu'un rez-de-chaussée, élevé de terre de deux, quatre, six ou huit pieds; quelques-uns ont un étage : on y monte, non par des degrés de pierre façonnés avec art, mais par des rochers qui semblent être des degrés taillés par la nature.

Les appartemens intérieurs répondent parfaitement à la magnificence du dehors ; outre qu'ils sont très-bien distribués, les meubles et ornemens y sont d'un goût exquis et d'un très-grand prix. On trouve dans les cours et dans les passages, des vases de marbre, de porcelaine, de cuivre, pleins de fleurs. Au-devant de quelques-unes de ces maisons, au lieu de statues immodestes, on a placé, sur des piédestaux de marbre, des figures en bronze ou en cuivre d'animaux symboliques, et des urnes pour brûler des parfums.

Plusieurs de ces maisons sont bâties de bois de cèdre, que l'on amène ici de plus de cinq cents lieues. Il y en a plus de deux cents, sans compter les logemens des eunuques.

L'endroit où loge l'empereur et où logent en même temps l'impératrice, toutes ses femmes, les femmes de chambre, les eunuques, est un assemblage prodigieux de bâtimens, de cours, de jardins, etc. Les autres palais ne sont guère que pour la promenade, le dîner et le souper. Le logement ordinaire de l'empereur est immédiatement après les portes d'entrée, les premières salles, les salles d'audience, les cours et les jardins. Il forme une île; il est entouré de tous les côtés d'un large et profond canal, et l'on pourroit l'appeler un sérail. C'est dans les appartemens qui le composent, qu'on voit tout ce qu'on peut imaginer de plus beau en fait de meubles, d'ornemens, de peintures dans le goût chinois, de bois précieux, de vernis du Japon et de la Chine, de vases antiques de porcelaine, de soieries, d'étoffes d'or et d'argent: on a réuni là tout ce que l'art et le bon goût peuvent ajouter aux richesses de la nature.

De ce logement de l'empereur, le chemin conduit presque tout droit à une petite ville,

bâtie au milieu de tout l'enclos : l'étendue en est d'un quart de lieue en tout sens; elle a ses quatre portes aux quatre points cardinaux, ses tours, ses murailles, ses parapets, ses créneaux, ses rues, ses places, ses temples, ses halles, ses marchés, ses boutiques, ses tribunaux, ses palais, son port; enfin tout ce qui se trouve en grand dans la capitale de l'empire, s'y trouve en petit.

Cette ville, sous le règne de l'empereur régnant, comme sous celui de son père qui la fit bâtir, est destinée à faire représenter par les eunuques, plusieurs fois l'année, tout le commerce, tous les marchés, tous les arts, tous les métiers, tout le fracas, toutes les allées et venues, et même les friponneries des grandes villes. Au jour marqué, chaque eunuque prend l'habit de l'état et de la profession qui lui sont assignés. L'un est marchand, l'autre artisan; celui-ci est un soldat, celui-là est un officier; on donne à l'un une brouette à pousser, à l'autre des paniers à porter; enfin chacun a ce qui distingue sa profession. Les vaisseaux

arrivent au port, les boutiques s'ouvrent; on étale les marchandises : un quartier est pour la soie, un autre pour la toile; une rue pour les porcelaines, une autre pour les vernis; tout est distribué. Chez celui-ci on trouve des meubles; chez celui-là des habits, des ornemens pour les femmes; chez un autre, des livres pour les savans et les curieux. Il y a des cabarets pour le thé et pour le vin, des auberges pour des gens de tout état. Des colporteurs vous présentent des fruits de toute espèce, des rafraîchissemens en tout genre. Là tout est permis; on y distingue à peine l'empereur du dernier de ses sujets. Chacun annonce ce qu'il porte. On s'y querelle, on s'y bat : c'est le vrai tracas des halles. Les archers arrêtent les querelleurs; on les conduit aux juges assis sur leur tribunal : la dispute est examinée et jugée; on condamne à la bastonnade; et quelquefois un jeu se change, pour le plaisir de l'empereur, en quelque chose de trop réel pour le patient.

Les filous ne s'oublient pas dans cette fête. Cet emploi est confié à un bon nom-

bre d'eunuques qui s'en acquittent à merveille.

Cette foire n'a lieu que pour le plaisir de l'empereur, de l'impératrice et des autres femmes. Il est rare qu'on y admette quelques princes ou quelques grands, et s'ils y sont admis, c'est quand les femmes se sont retirées. Les marchandises qu'on y étale et qu'on y vend, appartiennent en grande partie aux marchands de Péking, qui les confient aux eunuques pour les vendre réellement : ainsi tous les marchés ne sont pas feints et simulés. L'empereur achète toujours beaucoup, au plus haut prix possible; les femmes achètent de leur côté, et les eunuques aussi. Tout ce commerce, s'il n'y avoit rien de réel, manqueroit de cet intérêt piquant qui rend le fracas plus vif et le plaisir plus solide.

De la fête des lanternes à la Chine.

(Extrait de la même lettre.)

Il y a à la Chine une fête fameuse appelée *la fête des lanternes.* Il n'y a point

de Chinois si pauvre qui, ce jour-là, n'allume quelques lanternes : on en fait et on en vend de toutes sortes de figures, de grandeur et de prix. Ce jour-là, toute la Chine est illuminée ; mais nulle part l'illumination n'est si belle que chez l'empereur, et surtout dans sa maison de plaisance. Il n'y a point de chambre, de salle, de galerie où il n'y ait plusieurs lanternes suspendues au plancher : il y en a sur tous les canaux, sur tous les bassins, en façon de petites barques que les eaux amènent et ramènent ; il y en a sur les montagnes, sur les ponts, et à presque tous les arbres : elles sont toutes d'un travail fin et délicat, en figures de poissons, d'oiseaux, d'animaux, de vases, de fruits, de fleurs, de barques, et de toutes grandeurs ; il y en a de soie, de corne, de verre, de nacre, de toutes matières ; il y en a de peintes, de brodées, et de tous prix ; j'en ai vu qui n'avoient pas été faites pour mille écus. Je ne finirois pas si je voulois en marquer toutes les formes, les matières, et tous les ornemens ; c'est en cela, et dans la va-

riété que les Chinois donnent à leurs bâtimens, que j'admire la fécondité de leur esprit. Je serois tenté de croire que nous sommes pauvres et stériles en comparaison.

Persécution générale élevée dans la Chine contre la religion chrétienne, en 1746.

(Fragment d'une lettre du père Chanseaume.)

TOUT le monde sait que la religion chrétienne n'a pas trouvé dans les deux successeurs de l'empereur Cang-Hi la même estime que ce grand prince en avoit conçue. A peine Yong-Tching fut monté sur le trône, qu'il voulut que tous les missionnaires, répandus dans les provinces, se retirassent à Péking et à Canton, et ensuite à Macao. Il fit ensuite détruire ou employer à des usages profanes toutes leurs églises.

Kien-Long, aujourd'hui régnant, a poussé la rigueur encore plus loin; il a fait rechercher avec soin tous ceux qui, sous le

règne de son père ou du sien, etoient rentrés dans la Chine et y travailloient en secret. Il ne s'est pas même contenté de faire sortir de l'empire les prédicateurs de l'Évangile, il en a condamné cinq à la mort avec un de leurs catéchistes; et, ce qui n'étoit presque jamais arrivé à la Chine, il a donné par une sentence publique des martyrs à notre sainte religion.

Les ordres de l'empereur pour l'expulsion des missionnaires, et la proscription de la religion chrétienne, ont été plus ou moins fidèlement exécutés, selon que les mandarins et gouverneurs les ont différemment interprétés à leurs inférieurs. Dans plusieurs endroits, on a emprisonné et condamné des chrétiens à la torture et à la bastonnade; dans d'autres, on a pillé les maisons des chrétiens et ruiné leurs familles. La fureur des idolâtres á éclaté contre tout ce qui tenoit à la religion; saintes images, croix, chapelets, cierges, ornemens d'église, reliquaires, médailles, tout a été la proie des flammes, rien n'a échappé à la vigilance des persécu-

teurs. Les livres chinois mêmes qui traitent de notre sainte religion, et qui jusqu'alors avoient été épargnés, ont été condamnés au feu. La plupart des églises ont été détruites de fond en comble.

Heureusement nous apprenons de Péking que, malgré la persécution, les missionnaires qui sont dans cette capitale, prêchent les fêtes et les dimanches; que les catéchismes, les communions, les visites de malades se font comme à l'ordinaire, et qu'à Péking, pendant l'année 1748, nous avons baptisé ou fait baptiser par nos catéchistes dix-sept cents petits enfans idolâtres qui étoient sur le point de mourir; qu'il y a eu sept mille cinq cents confessions, et près de sept mille communions. Si jusqu'à présent on a conservé une si grande liberté à Péking, c'est que l'on n'y craint rien des Européens: cependant on y surveille les missionnaires, et ils ont bien des précautions à prendre pour conserver cette racine et cette ressource pour nos missions de ce vaste empire.

De la cire d'arbre, production de la Chine.

La Chine produit une cire sans comparaison plus belle que la cire d'abeilles. On la recueille sur des arbres : aussi les Européens, qui en ont eu connoissance les premiers, l'ont-ils appelée *cire d'arbre ;* mais les Chinois l'appellent *pe-la*, ou cire blanche, parce qu'elle est blanche de sa nature, et pour la distinguer de la cire d'abeilles qu'ils ne blanchissent pas. Le pe-la est produit par le concours d'une sorte d'arbres et d'une espèce de petits insectes. Tous les abres ne sont pas propres à porter du pe-la. Les Chinois en connoissent deux espèces ; l'une, qui tient de la nature du buisson, et qui peut mieux supporter que l'autre une grande sécheresse ; l'autre espèce est plus grande, et devient un plus bel arbre dans les endroits humides que dans les endroits secs. On nomme la première espèce *kan-la-chu.*

Non-seulement ces arbres ne portent pas la cire sans être mis en œuvre par des insectes fort petits, mais encore ces insectes ne se trouvent pas d'eux-mêmes sur ces arbres; il faut les y appliquer. Rien au reste de plus facile et de plus tôt fait; et quand on en a garni un, c'est pour toujours. Au commencement de l'hiver, sur les arbres qui ont porté de la cire, on voit croître de petites tumeurs qui vont toujours en croissant jusqu'à ce qu'elles soient de la grosseur d'une petite noisette; ce sont autant de nids des insectes remplis de leurs œufs. Quand au printemps la chaleur est parvenue à faire épanouir les fleurs de l'arbre, elle fait aussi éclore les petits insectes; c'est le temps propre à appliquer des nids aux arbres qui n'en ont pas. On fait des paquets de paille; sur chaque paquet on met sept ou huit nids; on attache les paquets aux branches inclinées, préférant celles qui sont de la grosseur du doigt, et dont l'écorce est vive et moins ridée; on place ces nids immédiatement sur l'écorce. Si l'arbrisseau est haut de cinq

pieds, il peut supporter un ou deux paquets pour chacun de ses troncs, et à proportion s'il est plus grand ou plus petit. La trop grande quantité d'insectes pourroit l'épuiser en deux ou trois ans.

A peine les insectes renfermés dans les paquets ont-ils commencé d'éclore, qu'ils courent sur les branches et sur les feuilles, où ils cherchent une ouverture pour entrer dans l'arbre. Après y avoir pénétré entre l'écorce et le bois, ou plutôt dans la pellicule de l'écorce, on en voit s'élever la cire, comme un duvet qui s'épaissit de plus en plus pendant l'été, et qui couvre de tous côtés les insectes, et les défend à la fois du chaud, de la pluie et des fourmis.

C'est après les premières gelées blanches de septembre que se fait la récolte de cette cire. On la détache avec les doigts sans aucune difficulté. Quand elle est purifiée, elle est très-blanche, luisante, et a de la transparence presque jusqu'à l'épaisseur d'un pouce. Elle est portée à la cour, pour les usages de l'empereur et des plus grands

mandarins. Si l'on en mêle une once avec une livre d'huile, ce mélange prend de la consistance, et forme une cire peu inférieure à la cire ordinaire. Enfin, la cire d'arbre est employée à guérir plusieurs maladies; appliquée sur une plaie, elle fait renaître les chairs en peu de temps. Il est des Chinois qui, lorsqu'ils doivent parler en public pour défendre leur cause contre les mandarins, en mangent une once pour prévenir ou guérir les défaillances et palpitations de cœur.

Goûts de l'empereur Kien-Long pour les arts; travaux des missionnaires pour le satisfaire.

(Fragment d'une lettre du P. Amiot, 1754.)

Il faut être en Chine, et y être pour la gloire de Dieu, pour venir à bout d'exécuter tout ce qu'on y fait. Ceux de nos habiles artistes d'Europe qui ont des fantaisies, et qui ne veulent travailler qu'à leur manière, et dans le temps qu'il leur plaît, devroient

venir passer ici quelque temps; ils seroient à coup sûr guéris radicalement de tous leurs caprices, après quelques mois de noviciat à la cour de Péking.

Depuis que les missionnaires sont établis ici, il n'y a eu aucun empereur qui ait plus profité de leurs services que l'empereur régnant, et il n'y en a aucun qui les ait plus maltraités, et qui ait rendu contre la religion chrétienne de plus foudroyans arrêts. Ce fut pour lui complaire, néanmoins, que le feu P. Châlier inventa la fameuse horloge des veilles, ouvrage qui, en Europe même, passeroit pour une merveille; que le P. Benoît exécuta, il y a quelques années, la célèbre machine du Val de Saint-Pierre, pour fournir aux plus variés et aux plus agréables jets d'eau qui embellissent les environs du palais européen de l'empereur; que le P. Brossard a fait, en genre de verrerie, des ouvrages du meilleur goût et de la plus difficile exécution, ouvrages qui brillent aujourd'hui dans la salle du trône avec ce qui est venu de plus beau de France et d'Angle-

terre. C'est encore pour lui complaire et obéir à ses ordres, que le P. Thibaut vient de terminer heureusement un automate, qui doit être de figure humaine, et qui doit marcher à la manière des hommes. S'il y réussit, comme il y a lieu de l'espérer de son génie et de son talent pour ces sortes de choses, il n'est pas douteux que l'empereur ne lui ordonne de douer son automate des autres facultés animales : Tu l'as fait marcher, tu peux bien, lui dira-t-il, le faire parler. Dès qu'il a donné ses ordres, il faut que tout se fasse, et rien ne doit être impossible. A force de s'entendre donner le titre pompeux de fils du ciel, il se persuade qu'il en est quelque chose, et, donnant à ce beau nom une signification plus étendue que celle qu'on lui attribue ordinairement, il n'est pas éloigné de croire qu'il doit participer à la puissance céleste. Il n'est sorte de proposition à laquelle on ne doive s'attendre de sa part. Aucun talent n'est à négliger par ceux qui sont à son service; parce que, lorsqu'on s'y attend le moins, on est appelé ou

pour une chose ou pour une autre. Les goûts de ce prince varient, pour ainsi dire, comme les saisons : il a été pour la musique et pour les jets d'eau; il est aujourd'hui pour les machines et pour les bâtimens. Il n'est guère que la peinture pour laquelle son goût n'ait pas encore changé : les mêmes goûts peuvent lui revenir, et nous devons toujours nous tenir sur nos gardes pour n'être pas pris au dépourvu.

Les Européens qui sont à la cour ne doivent ignorer de rien, à en juger par la conduite qu'on tient à leur égard. S'il se trouve dans les magasins de l'empereur quelques machines, quelques instrumens, quelque minéral ou quelque drogue dont on ne connoisse ni l'usage ni le nom, c'est à nous qu'on s'adresse pour être instruit; si de quelque pays du monde on a apporté quelque chose de précieux et d'inconnu, c'est nous encore qui devons les mettre au fait; comme si le titre de Français ou d'Européens au service de l'empereur, étoit une enseigne de la

connoissance universelle de tout ce qui vient des pays étrangers.

Sans compter les services réels que les missionnaires rendent à l'état, en y faisant fleurir l'astronomie, qui est le premier objet de la politique des Chinois et le point capital de leur gouvernement; car, selon leur idée, sans le calendrier, et sans le calcul exact des éclipses, la grandeur de leur empire s'éclipseroit bientôt; sans compter, dis-je, ces services, nous avons fait, et nous faisons tous les jours, chacun selon nos foibles talens, ce qui nous auroit paru bien au-dessus de nos forces, si nous n'avions été animés de motifs surnaturels, et dont certainement nous ne serions jamais venus à bout sans un secours spécial de la Providence. Cependant ce même prince, pour lequel nous faisons humainement plus que nous ne pouvons, est celui qui a massacré nos frères dans les provinces, qui a proscrit notre sainte religion avec le plus de rigueur, et qui nous a restreints nous-mêmes à exercer


Digitized by Google



Cérémonies du mariage pratiquées à la Chine.

les fonctions de notre ministère avec toutes sortes de précautions.

Cérémonies du mariage pratiquées à la Chine.

Au jour marqué pour la célébration du mariage, l'époux s'habille le plus magnifiquement qu'il lui est possible, et, tandis que ses parens sont assemblés dans le temple domestique des aïeux, qu'ils s'instruisent de ce qu'ils vont faire, il se met à genoux sur les degrés du temple, et, se prosternant la face contre terre, il ne se lève que lorsque le sacrifice est achevé.

Après cette cérémonie, on prépare deux tables, l'une vers l'orient pour le père de l'épouse, l'autre vers l'occident pour l'époux lui-même. Le maître des cérémonies, qui est ordinairement un des parens, invite le père à prendre sa place, et aussitôt qu'il est assis, l'époux s'approche du siége qui lui est préparé. Le maître des cérémonies lui présente alors une coupe pleine de

vin, et, l'ayant reçue à genoux, il en répand un peu sur la terre en forme de libation, et fait, avant de boire, quatre génuflexions devant son père; s'avance ensuite vers sa table, et reçoit ses ordres à genoux : « Allez, » mon fils, lui dit le père, allez chercher » votre épouse; amenez dans cette maison » une fidèle compagne qui puisse vaquer » avec vous aux affaires domestiques; com- » portez-vous en toutes choses avec pru- » dence et avec sagesse. »

Le fils, se prosternant quatre fois devant son père, lui répond qu'il obéira. Incontinent après il sort; il entre dans une chaise qu'on tient prête à la porte de la maison : plusieurs domestiques marchent devant lui avec des lanternes, usage qu'on a conservé, parce qu'autrefois les mariages se faisoient de nuit; et, lorsqu'il est arrivé à la maison de l'épouse, il s'arrête à la porte de la seconde cour, et attend que son beau-père vienne pour l'introduire.

On observe à peu près les mêmes formalités dans la maison de l'épouse que celles

dont on vient de parler. Ensuite l'épouse, que sa mère a elle-même parée de ses plus riches vêtemens, se tient debout sur les degrés du portique, accompagnée de sa nourrice, et d'une autre femme qui fait l'office de maîtresse des cérémonies. Elle s'approche ensuite de son père et de sa mère, et les salue l'un et l'autre quatre fois. Elle salue également tous ses parens, et leur dit le dernier adieu. Alors, la maîtresse des cérémonies lui présente une coupe de vin, qu'elle reçoit à genoux : elle fait la libation ordinaire, et boit le reste du vin; après quoi elle se met à genoux devant la table de son père, qui l'exhorte à se conduire avec beaucoup de sagesse, et à obéir ponctuellement aux ordres de son beau-père et de sa belle-mère : après l'exhortation, sa nourrice la conduit hors de la porte de la cour, et sa mère lui met sur la tête une guirlande d'où pend un grand voile qui lui couvre le visage : « Ayez bon courage, ma fille, lui dit-» elle; soyez toujours soumise aux volontés » de votre époux, et observez avec exacti-

» tude les usages que les femmes doivent » pratiquer dans l'intérieur de leurs mai» sons, etc. » Les concubines de son père, les femmes de ses frères, de ses oncles, et les suivantes de ses sœurs l'accompagnent jusqu'à la porte de la première cour, en lui recommandant de se souvenir des bons conseils qu'elle a reçus.

C'est toujours la femme légitime de son père qui fait le personnage de mère dans cette cérémonie; pour sa mère naturelle, elle n'a d'autre rang que celui de maîtresse des cérémonies, ou tout au plus de paranymphe.

Cependant le père de l'épouse va recevoir l'époux, selon l'usage ordinaire, avec cette différence que le gendre donne la main à son beau-père : lorsqu'ils sont arrivés au milieu de la seconde cour, l'époux se met à genoux et offre à son beau-père un canard sauvage, que portent les domestiques de ce dernier à l'épouse, comme un nouveau gage de son attachement; enfin les deux époux se rencontrent pour la première fois;

ils se saluent l'un et l'autre, et adorent à genoux le ciel, la terre et les esprits qui y président. La paranymphe conduit ensuite l'épouse au palanquin qui lui est préparé, et qui est couvert d'une étoffe couleur de rose. L'époux lui donne la main, et entre lui-même dans un autre palanquin, ou bien monte à cheval. Il est à remarquer qu'il marche entouré d'une foule de domestiques qui, outre les lanternes dont j'ai parlé, portent tout ce qui sert à un ménage, comme lits, tables, chaises, etc.

Quand l'époux est arrivé à la porte de sa maison, il descend de cheval ou sort de sa chaise et invite son épouse à y entrer. Il marche devant elle et entre dans la cour intérieure où le repas nuptial est préparé : alors l'épouse lève son voile et salue son mari; celui-ci la salue à son tour, et l'un et l'autre se lavent les mains, l'époux à la partie septentrionale, et l'épouse à la partie méridionale du portique. Avant de se mettre à table, l'épouse fait quatre génuflexions devant son mari, qui à son tour en

fait deux devant elle : ensuite ils se mettent à table tête à tête ; mais, avant de boire et de manger, ils répandent un peu de vin en forme de libation, et mettent des viandes à part, pour les offrir aux esprits ; coutume qui se pratique dans tous les repas de cérémonie.

Après avoir un peu mangé et gardé un profond silence, l'époux se lève, invite son épouse à boire, et se remet incontinent à table ; l'épouse pratique aussitôt la même cérémonie à son égard, et l'on apporte en même temps deux tasses pleines de vin ; ils en boivent une partie, et mêlent ce qui reste dans une seule tasse pour le partager ensuite, et achever de boire. Cependant le père de l'époux donne un grand repas à ses parens dans un appartement voisin : la mère de l'épouse en donne un autre dans le même temps à ses parentes et aux femmes des amis de son mari ; de sorte que la journée se passe en festins. Le lendemain, la nouvelle mariée, vêtue de ses habits nuptiaux et accompagnée de son époux et de la para-

nymphe, qui porte deux pièces d'étoffes de soie, se rend dans la seconde cour de la maison où le beau-père et la belle-mère, assis chacun à une table particulière, attendent sa visite. Les deux époux les saluent en faisant quatre génuflexions devant eux; après quoi le mari se retire dans une chambre voisine. L'épouse met sur les deux tables les étoffes de soie, et s'incline profondément : elle prie son beau-père et sa belle-mère d'agréer son présent : elle se met ensuite à table avec celle-ci. Les uns et les autres font les libéralités ordinaires; mais on ne sert aucun mets sur la table : ce n'est qu'une pure cérémonie par laquelle la belle-mère reçoit sa bru comme sa commensale.

Après cette visite, l'épouse va saluer tous les parens de son mari, et fait quatre génuflexions devant eux ; mais elle ne leur rend visite qu'après qu'elle a été introduite dans le temple domestique des aïeux, de la manière suivante :

On fait d'abord un sacrifice aux aïeux, pour les instruire de la visite que la nou-

velle mariée va leur rendre : pendant ce temps-là, les deux époux se prosternent sur les degrés du temple, et ne se relèvent que lorsqu'on a tiré le voile sur les tablettes où sont écrits les noms des aïeux : ensuite, on introduit les mariés dans le temple, où, après plusieurs génuflexions, ils adressent à voix basse des prières aux esprits, pour les engager à leur être propices. Cette cérémonie est comme le complément et la perfection des autres.

Tel est le mariage des Chinois. Les gens d'une condition médiocre ne pratiquent pas à la lettre toutes les formalités; ils en observent néanmoins une partie, celles surtout qui sont essentielles.

Des jardins chinois.

Les Chinois, dans l'ornement de leurs jardins, emploient l'art à perfectionner la nature, avec tant de succès qu'un artiste ne mérite des éloges qu'autant que son art ne paroît point, et qu'il a mieux imité la na-

ture. Ce ne sont pas, comme en Europe, des allées à perte de vue, des terrasses où l'on découvre dans le lointain une infinité de magnifiques objets, dont la multitude ne permet pas à l'imagination de se fixer sur quelques-uns en particulier. Dans les jardins de la Chine, la vue n'est point fatiguée, parce qu'elle est presque toujours bornée dans un espace proportionné à l'étendue des regards. Vous voyez un ensemble dont la beauté vous frappe et vous enchante; et, après quelques centaines de pas, de nouveaux objets se présentent à vous, et vous causent une nouvelle admiration.

Tous ces jardins sont entrecoupés de canaux qui serpentent entre des montagnes factices, dans quelques endroits passent pardessus des rochers, y forment des cascades; et quelquefois s'accumulant dans des vallons, y forment des pièces d'eau qui prennent le nom de lac ou de mer, suivant leurs différentes grandeurs. Les bords irréguliers de ces canaux et de ces pièces d'eau sont revêtus de parapets, mais bien différens des

nôtres qui sont formés de pierres taillées avec art ; ces parapets sont construits de pierres qui paroissent toutes solidement posées sur pilotis ; si l'ouvrier emploie quelquefois beaucoup de temps à les travailler, ce n'est que pour en augmenter les inégalités et leur donner une forme encore plus champêtre.

Sur les bords des canaux, ces pierres sont en différens endroits tellement situées, qu'elles forment des escaliers très-commodes pour pouvoir entrer dans les barques sur lesquelles on désire de se promener. Sur les montagnes, on a arrangé ces pierres en forme de roches quelquefois à perte de vue ; d'autres fois, malgré la solidité avec laquelle elles sont posées, elles paroissent menacer de tomber et d'écraser ceux qui s'en approchent ; d'autres fois encore, elles forment des grottes qui, serpentant sous les montagnes, vous conduisent à des palais délicieux. Dans les entre-deux des rochers, tant sur le bord des eaux que sur les montagnes, on a ménagé des cavités qui paroissent naturel-

les; de ces cavités sortent ici de grands arbres; là, des arbrisseaux qui, dans la saison, sont tout couverts de fleurs; dans d'autres, on voit diverses sortes de fleurs qu'on a soin de renouveler selon les saisons.

Le palais de l'empereur est d'une étendue immense, et réunit dans son enceinte tout ce que les quatre parties du monde ont de plus recherché et de plus curieux. Outre ce palais, il y en a beaucoup d'autres dans les jardins, situés les uns autour d'une vaste pièce d'eau ou dans des îles ménagées au milieu de ces lacs; les autres sur le penchant de quelque montagne ou d'un agréable vallon. On trouve quelques endroits destinés au blé, au riz, et à d'autres espèces de grains. Pour labourer et cultiver ces terres, il y a des villages dont ceux qui les composent, ne sortent jamais de leurs enclos. On y voit aussi des espèces de rues, formées par des boutiques qui servent en différens temps de l'année à réunir, comme dans une foire, ce que la Chine, le Japon et les contrées de l'Europe ont de plus précieux.

Il n'en est pas ici comme en France où les palais et les jardins des grands sont ouverts et presque publics. Ici, les princes du sang, les ministres d'état, les mandarins, n'entrent point dans les jardins impériaux, excepté ceux qui sont de la maison de l'empereur : quelquefois, ou pour la comédie, ou pour quelqu'autre spectacle, l'empereur y invite les princes du sang, les rois tributaires, etc. ; mais ils sont conduits uniquement à l'endroit auquel ils sont invités, sans qu'on leur permette de s'écarter et d'aller voir d'autres endroits du jardin.

C'est dans ces jardins que l'empereur, ayant voulu faire construire un palais européen, pensa à en orner tant le dedans que le dehors d'ouvrages d'hydraulique.

Présent offert par les missionnaires de Péking à la mère de l'empereur Kien-Long.

(Fragment d'une lettre du père Amiot. Péking, 1752.)

C'EST une ancienne coutume à la Chine de célébrer avec pompe la soixantième an-

née de la mère de l'empereur. Parmi les présens qui furent faits dans cette occasion, il se trouva ce qu'il y avoit de plus curieux et de plus rare dans les quatre parties du monde. Les Européens ne s'oublièrent pas. Comme ceux qui sont à la cour n'y sont reçus qu'en qualité de mathématiciens ou d'artistes, ils voulurent que leur présent répondît à ces titres et pût être du goût de l'empereur. Ils firent donc une machine dont voici à peu près la description :

Un théâtre en hémicycle, d'environ trois pieds de haut, présentoit dans son enceinte des peintures d'un goût délicat : ce théâtre avoit trois scènes de chaque côté, qui représentoient chacune des dessins particuliers qu'on avoit peints en perspective. Dans le fond étoit une statue habillée à la chinoise, tenant entre ses mains une inscription par laquelle on souhaitoit à l'empereur la vie la plus longue et la plus fortunée. Devant chaque scène étoient aussi des statues chinoises qui tenoient de la main gauche un petit bassin de cuivre doré, et de la main droite un

petit marteau de même métal. Ce théâtre étoit supposé avoir été bâti sur le bord de l'eau : le devant représentoit une mer, ou pour mieux dire un bassin, du milieu duquel s'élevoit un jet d'eau qui retomboit en cascade; une glace de miroir représentoit le bassin, et des filets de verre soufflés à la lampe par un homme du métier fort habile, étoient si déliés, et imitoient si bien un jet d'eau, qu'on s'y trompoit d'un peu loin. Autour du bassin on avoit marqué un cadran en lettres européennes et chinoises. Une oie et deux canards prenoient leurs ébats au milieu de l'eau; les deux canards barbottoient, et l'oie marquoit l'heure présente avec son bec. Le tout se mouvoit par des ressorts que faisoit aller une horloge placée dans la machine. Une pierre d'aimant cachée aussi, et qui faisoit le tour du cadran, se faisoit suivre par l'oie, dont la plus grande partie étoit de fer. Quand l'heure étoit sur le point de sonner, la statue qui tenoit en main l'inscription, sortoit de son appartement placé au fond du théâtre, et venoit avec un pro-

fond respect montrer sa légende : ensuite les six autres statues jouoient entr'elles un air, en frappant chacune sur son bassin la note qu'on lui avoit assignée, autant de fois et dans les temps que la musique le requéroit : cela fini, le porteur de l'inscription s'en retournoit gravement, pour ne revenir qu'à l'heure suivante. Cette machine plut si fort à l'empereur, qu'il voulut en témoigner sa reconnoissance aux Européens : il leur fit à son tour un don qui équivaloit au moins à la dépense qu'on avoit été obligé de faire pour la construction de ce que nous lui avions offert. L'honneur qu'il nous fit dans cette circonstance est ici beaucoup plus précieux que les grandes richesses ; il fit placer cette machine dans un des endroits du palais où il va le plus souvent, et on l'y conserve encore aujourd'hui avec grand soin.

C'est ainsi que nous tâchons, pour l'intérêt de la religion, de gagner la bienveillance du prince, et de lui rendre nos services utiles, et même nécessaires.

Moyen employé par les missionnaires pour étendre dans la Chine le règne du christianisme. Prêtres chinois.

(Fragment d'une lettre écrite de Macao, 1754).

Les missionnaires de la Chine, pour n'être point connus, sont obligés de se vêtir à la mode du pays : mais eussent-ils le talent de prendre l'air, les manières, la démarche, et tout ce qui est le propre des Chinois, on les distinguera toujours ; ce qui a été sans doute jusqu'ici un très-grand obstacle à la conversion des infidèles. Pour parer aux inconvéniens qu'entraînent ces sortes de reconnoissances, on fait autant qu'on peut des prêtres du pays : les missionnaires les élèvent dès l'âge le plus tendre, leur apprennent la langue latine, et les instruisent peu à peu dans le ministère. Quand ils ont atteint un certain âge, on en fait des catéchistes que l'on éprouve jusqu'à quarante ans, temps où on les ordonne prêtres. La

maison des missions étrangères de Paris entretient un séminaire dans la capitale du royaume de Siam : c'est là particulièrement que l'on envoie les enfans chinois pour y faire leurs études, et se former au ministère évangélique : on en fait ordinairement de très-bons sujets. Ces prêtres de la nation, n'étant point connus pour tels, peuvent faire beaucoup plus de fruits que les Européens*: mais, malgré tous nos soins, l'idolâtrie perd infiniment plus d'âmes que nous n'en pouvons sauver ; car, outre que le nombre des ouvriers apostoliques n'est rien en comparaison du peuple immense de la Chine, les persécutions presque continuelles arrêtent beaucoup les progrès de la prédication : cependant le nombre des chrétiens est considérable, et plus que suffisant pour occuper les missionnaires qui travaillent maintenant

* Il est aujourd'hui question de faire des évêques chinois. Si cela réussit, les Européens ne porteront plus d'ombrage au gouvernement de la Chine, et, les préjugés qui s'opposent à leur prédication n'existant plus, le christianisme ne pourra faire que de rapides progrès dans cet empire.

dans l'empire. Les mandarins, tout furieux qu'ils sont contre notre sainte religion, n'empêchent pas de simples particuliers, et même des familles entières de venir nous demander le baptême. A la vérité, quand on peut prendre des évêques, on leur tranche la tête, parce qu'on les regarde comme des chefs de révolte.

De la langue chinoise.

(Fragment d'une lettre du père Bourgeois. Péking, 1768.)

Le chinois est une langue fort difficile : je puis assurer qu'il ne ressemble en rien à aucune langue connue ; le même mot n'a jamais qu'une terminaison ; on n'y trouve point tout ce qui, dans nos déclinaisons, distingue le genre et le nombre des choses dont on parle ; dans les verbes rien ne nous aide à faire entendre quelle est la personne qui agit, comment et en quel temps elle agit, si elle agit seule ou avec d'autres. Chez

les Chinois, le même mot est substantif, adjectif, verbe, adverbe, singulier, pluriel, masculin, féminin, etc. C'est à celui qui écoute à épier les circonstances et à deviner.

Ajoutez à tout cela que tous les mots de la langue se réduisent à trois cents et quelques-uns, qu'ils se prononcent de tant de façons, qu'ils signifient quatre-vingt mille choses différentes, exprimées par autant de caractères.

Ce n'est pas tout, l'arrangement de tous ces monosyllabes paroît n'être soumis à aucune règle générale, en sorte que pour savoir la langue, après avoir appris tous les mots, il faut apprendre chaque chose en particulier : la moindre inversion seroit cause que vous ne seriez pas entendu des trois quarts des Chinois.

Je reviens aux mots. On m'avoit dit : *chou* signifie livre; je comptois que toutes les fois que reviendroit le mot *chou*, je pourrois conclure qu'il s'agit d'un livre. Point du tout; *chou* revient, il signifie un

arbre. Me voilà partagé entre *chou* livre et *chou* arbre. Ce n'est rien que cela; il y a *chou* grandes chaleurs, *chou* raconter, *chou* aurore, *chou* pluie, *chou* charité, *chou* accoutumés, *chou* perdre une gageure, etc. Je ne finirois pas si je voulois rapporter toutes les significations du même mot.

Encore si l'on pouvoit s'aider par la lecture des livres; mais non; leur langage est tout différent de celui d'une simple conversation.

Ce qui sera surtout et toujours un écueil pour tout Européen, c'est la prononciation. Elle est d'une difficulté insurmontable, D'abord chaque mot peut se prononcer sur cinq tons différens, et il ne faut pas croire que chaque ton soit si marqué que l'oreille le distingue aisément. Ces monosyllabes passent d'une vitesse étonnante; et de peur qu'il ne soit trop aisé de les saisir à la volée, les Chinois font encore je ne sais combien d'élisions qui ne laissent presque rien : de deux monosyllabes d'un ton aspiré, il faut

passer de suite à un ton uni, d'un sifflement à un ton rentrant; tantôt il faut parler du gosier, tantôt du palais, presque toujours du nez. J'ai récité au moins cinquante fois mon sermon devant mon domestique avant de le prononcer en public. Je lui donnois plein pouvoir de me reprendre, et je ne me lassai pas de répéter. Il est tels de mes auditeurs chinois, qui, de dix parties, comme ils disent, n'en ont entendu que trois. Heureusement que les Chinois sont patiens, et qu'ils sont toujours étonnés qu'un étranger puisse apprendre deux mots de leur langue.

Portrait de l'empereur de la Chine Kien-Long.

(Fragment d'une lettre du père de Ventaven, jésuite, 1769.)

L'ANNÉE révolue après mon arrivée à Péking, j'ai été appelé près de l'empereur en qualité d'horloger; je ferois mieux de dire en qualité de machiniste, car ce ne

sont pas des horloges que l'empereur nous demande, mais des machines curieuses. Le frère Thébaut, mort quelque temps avant mon arrivée, lui a fait un lion et un tigre qui marchent seuls et font trente à quarante pas. Je suis chargé maintenant de faire deux hommes qui porteront un vase de fleurs en marchant. Depuis huit mois j'y travaille, et il me faudra bien encore huit mois pour achever l'ouvrage. C'est ce qui m'a donné plusieurs fois l'occasion de voir l'empereur de près. C'est un prince grand et bien fait; il a la physionomie très-gracieuse, mais capable en même temps d'inspirer le respect. S'il use à l'égard de ses sujets d'une grande sévérité, je crois que c'est moins par caractère, que parce qu'il ne pourroit autrement contenir dans les bornes de la dépendance et du devoir deux empires aussi vastes que la Chine et la Tartarie. Aussi les grands tremblent-ils devant lui. Toutes les fois qu'il m'a fait l'honneur de me parler, c'a été avec un air de bonté capable de m'inspire la confiance de lui

parler pour le bien de la religion : ce que je ferai sûrement, si la providence me fournit encore l'occasion d'avoir avec lui un entretien particulier. La première fois que je l'ai vu, il étoit à côté de moi, il m'interrogeoit sur mon ouvrage, et je lui répondois sans le connoître encore; car il n'a pas d'autre marque distinctive qu'un petit bouton de soie rouge sur son bonnet, ne différant en rien des particuliers, quand il n'est pas en cérémonie. Je le prenois pour quelque grand, qui, avant l'arrivée de l'empereur, que je savois devoir venir, étoit envoyé pour s'informer auparavant en quel état étoient les choses. Je ne revins de mon erreur, que lorsque je vis le mandarin se mettre à genoux pour répondre à une question que lui fit l'empereur. C'est un grand prince : il voit tout et fait tout par lui-même. Dès la pointe du jour, en hiver comme en été, il monte sur son trône et commence les affaires. Je ne comprends pas comment il peut entrer dans un si grand détail. Dieu veuille le conserver encore long-temps!

Plus il avance en âge, plus il devient favorable aux Européens. Si le Père des miséricordes daignoit lui faire connoître l'Évangile, que la religion gagneroit bientôt à la Chine ce qu'elle perd peut-être tous les jours en Europe! Du caractère dont il est, il est capable de tout entreprendre et de réussir en tout : il n'a témoigné de la crainte dans aucune occasion, et son esprit lui fournit des ressources dans les événemens les plus imprévus.

---

*Livres classiques de la Chine**.

Les Chinois ont cinq livres classiques, que les étudians doivent apprendre pour être admis aux grades. Ces livres s'appellent *King*, c'est-à-dire, livres d'une doctrine immuable et constante. Le premier est le livre des variations. Le second contient l'his-

* Ces livres ont été traduits en français, et se trouvent dans la collection des livres pour l'éducation du dauphin, imprimés par Didot.

toire des empereurs *Yas* et *Chun*, successeurs de *Tohi*, et de celles des trois premières races qui ont gouverné la Chine. Le troisième est un recueil de vers et d'odes composés à la louange des anciens philosophes et des héros célèbres. Autrefois on étoit dans l'usage de faire des chansons et autres pièces de vers en l'honneur des empereurs, lorsqu'ils montoient sur le trône ; toutes ces poésies étoient précieusement conservées, et le peuple aimoit à les chanter : mais ce même peuple ayant glissé dans ces recueils plusieurs pièces apocryphes et d'une doctrine dangereuse, Confucius, ou Con-Fu-Tsée, en fit la critique, et rejeta tout ce qui n'étoit pas authentique ou reconnu pour tel. Les Chinois font grand cas de ce livre, et leurs docteurs ne cessent d'en recommander la lecture. Le quatrième est celui des rites; il traite des cérémonies que l'on doit observer dans les sacrifices qu'on fait au ciel, à la terre, aux esprits, aux ancêtres, dans les mariages, dans les funérail-

les, etc. Le cinquième enfin est intitulé : *le Printemps et l'Automne.*

Outre ces cinq livres, qui sont les livres sacrés des Chinois, il y en a quatre autres, nommés simplement *les Quatre Livres.* On appelle les trois premiers, *Livres de Confucius,* parce qu'ils contiennent un recueil des sentences de ce philosophe. Le quatrième est de *Mencius,* qui vivoit cent ans après, et renferme les conférences de ce philosophe avec les plus habiles maîtres de son temps.

Lorsque les étudians possèdent à fond la doctrine de ces livres, ils ont deux examens à subir : le premier n'est qu'un exercice préparatoire; mais le second est un examen en règle, qui donne droit aux autres examens par où il faut passer pour parvenir au grade de licencié.

Imposteurs révérés par les Chinois.

(Fragment d'une lettre du père Dolliers, 1769.)

La Chine a eu deux imposteurs dont les noms sont encore en vénération dans tout

l'empire. Le premier s'appeloit *Lao-Kium*. On raconte qu'il naquit auprès de la ville de *Lin-Pao*, vers la fin de la dynastie des *Tcheou*. Son père, qui étoit un simple paysan, étoit obligé, pour subsister, de servir en qualité de manœuvre. A l'âge de soixante et dix ans, il lui prit envie de se marier. Il épousa une paysanne, et vécut long-temps avec elle sans en avoir d'enfans. Enfin elle conçut et mit au monde un fils qui avoit les cheveux et les sourcils blancs. Comme cette femme ignoroit le nom de famille de son mari, elle donna à son fils le nom qui signifie *prunier*, arbre sous lequel il étoit né, et parce qu'il avoit de fort longues oreilles, elle l'appela *licul*, qui, en chinois, signifie *prunier-l'oreille*.

Quand cet enfant fut parvenu à l'âge de vingt ans, un empereur de la dynastie des *Tcheou*, qui avoit entendu parler de sa naissance merveilleuse, le prit pour son bibliothécaire. Mais *Lao-Kium*, c'étoit son vrai nom, ayant lu dans l'avenir que la famille de son bienfaiteur alloit tomber en

décadence, monta sur un bœuf noir, et se retira dans la vallée sombre, où il mourut quelque temps après, quand il eut mis par écrit les dogmes qu'il avoit prêchés.

Un des grands principes de ce rêveur, est qu'on doit s'efforcer de ressembler au néant, et que les moyens d'y parvenir sont de rechercher, autant qu'il nous est possible, l'état parfait d'inaction, de penser le moins qu'il est possible, fuir toutes les affaires, de quelque nature qu'elles soient, et enfin de vivre dans cette stupide indolence qui approche le plus du néant. Il prétendoit que le vide étoit le principe de toutes choses; qu'il y avoit une foule de génies et d'esprits tutélaires qui tenoient la chaîne des événemens humains, qu'ils présidoient à la marche des révolutions, et que par conséquent on ne devoit se mêler de rien. Pour engager ses disciples à croire à sa doctrine, cet imposteur leur avoit promis de les rendre immortels comme lui; car il leur avoit persuadé qu'il ne mourroit jamais.

Foé ne jouit pas d'une moindre considé-

ration parmi les Chinois. On raconte qu'il étoit fils d'un souverain d'une contrée de l'Inde, et que, quand sa mère le conçut, elle rêva qu'elle avaloit un éléphant, présage de la taille énorme que devoit avoir l'enfant qu'elle mettroit au monde. A peine Foé eut-il vu le jour, qu'au lieu de pleurer, comme les autres enfans, il fit sept pas, leva une main vers le ciel, et s'écria d'une voix terrible : *Je suis celui qu'on doit honorer au ciel et sur la terre.* Parvenu à l'âge de dix-neuf ans, il se retira dans une solitude, pour y vaquer à l'étude de la philosophie; et l'on assure qu'après y avoir formé un grand nombre de disciples, il fut tout à coup changé en divinité. Dans le fond, c'étoit un homme corrompu, qui n'avoit pris le parti de s'éloigner de ses semblables, que pour dérober à leurs yeux les infâmes débauches auxquelles il s'abandonnoit. Il n'est pas étonnant qu'il ait eu, pendant sa vie et après sa mort, de si zélés sectateurs. Je ne sache pas que cet imposteur ait rien laissé par écrit. Les bonzes, qui s'en

disent inspirés, sont les dépositaires de sa doctrine, qui n'est pas moins insensée que celle de *Prunier-l'Oreille*.

Classe pour les fils de l'empereur de la Chine.

(Fragment d'une lettre du père Benoît. Péking, 1773.)

Près de l'appartement ordinaire de l'empereur, soit à Péking, soit à sa maison de plaisance, il y a ce qu'on appelle une classe supérieure, parce qu'elle est uniquement pour les fils de sa majesté. Dès qu'ils ont l'âge de profiter, il faut qu'ils soient en classe du matin jusqu'au soir; l'âge avancé et les emplois ne les en exemptent pas : il y en a actuellement qui ont plus de trente ans et qui occupent de grands emplois; les jours même qu'ils vaquent à leur emploi, dès qu'ils ont fini ce qui les regarde, il faut qu'ils se rendent exactement à la classe; autrement, si l'empereur venoit à savoir qu'ils s'en sont exemptés sans raison, il les puni-

roit, malgré leur âge avancé et leur dignité. Il y a dans cette classe des professeurs d'histoire, d'éloquence, de mathématiques; des maîtres pour apprendre à tirer de l'arc, etc.; et chacun de ces maîtres a son temps déterminé pour donner sa leçon. J'ai connu particulièrement un mandarin du tribunal des mathématiques, que l'empereur choisit pour enseigner les mathématiques à ses fils et petits-fils : il me racontoit qu'en le chargeant de cette commission, ce prince lui avoit dit : « Aie soin de te faire obéir, et dans » tout ce qui regarde ton emploi, prends » sur tes élèves la même autorité que tous » les maîtres doivent avoir sur leurs écoliers. J'aurai soin de veiller à ce que tu » sois obéi. » C'est en effet à quoi l'empereur est extrêmement attentif, que ses enfans aient à l'égard de leurs maîtres la même subordination que les gens ordinaires doivent avoir à l'égard des leurs. Outre que, dans ses momens de loisir, il va quelquefois à la classe, assiste aux explications des maîtres, qu'il fait répéter à ses enfans, il les

fait même venir en particulier, et les examine pour voir s'ils profitent. J'ai été témoin qu'à certains jours de réjouissances, l'empereur, du lieu même du spectacle auquel il assistoit, faisoit venir un ou deux de ses fils, qui eux-mêmes avoient déjà les leurs en classe, leur donnoit le sujet d'une pièce d'éloquence, qu'il leur faisoit composer dans une chambre voisine, et ne leur permettoit le plaisir du spectacle qu'après avoir été satisfait de leur composition. C'est quelque chose d'étonnant que cette subordination des fils de l'empereur, quelque avancés qu'ils soient en âge. Il est vrai qu'ils ont en cela l'exemple de l'empereur, leur père, qui, à l'âge de soixante-trois ans, bien loin de se dispenser, à l'égard de l'impératrice, sa mère, âgée de quatre-vingt-deux ans, d'aucune des cérémonies gênantes que l'usage prescrit aux enfans envers leurs pères et mères, croiroit manquer au premier devoir de la nature, dont un prince doit donner l'exemple à ses sujets, s'il ne s'a-

baissoit pas autant devant sa mère, que le dernier des sujets doit s'abaisser devant lui.

~~~~~~~~

Repas de l'empereur de la Chine.

(Fragment de la même lettre.)

L'EMPEREUR mange toujours seul, et personne n'assiste jamais à ses repas, que les eunuques qui le servent. L'heure de son dîner est réglée à huit heures du matin, et celle de son souper à deux heures après midi. Hors de ces deux repas, il ne prend jamais rien pendant la journée, sinon quelque boisson dont il fait usage, et vers le soir quelque rafraîchissement. Il n'avoit jamais usé de vin ni d'autre liqueur qui puisse enivrer; mais, depuis quelques années, par le conseil des médecins, il use d'une espèce de vin très-vieux, ou plutôt de bière, comme sont tous les vins chinois, dont il prend chaud un verre et demi, et un autre sur le soir. Sa boisson ordinaire pendant ses repas consiste en thé, ou simplement infu-
~~~~~~~~

sé avec de l'eau commune, ou bien mélangé avec du lait, ou composé de différentes espèces de thé, pilées ensemble, fermentées et préparées de différentes façons. Ces boissons de thé préparé sont la plupart très-agréables au goût, et plusieurs sont nourrissantes, sans charger l'estomac.

Malgré la quantité et la magnificence des mets qui lui sont servis, il n'emploie jamais plus d'un quart d'heure à chaque repas. Les mets qui doivent se manger chauds sont dans des vases d'or ou d'argent, tellement fabriqués, qu'ils servent en même temps de plats et de réchauds. Ces vases ont à peu près la forme de nos grandes écuelles d'argent, avec deux anneaux mobiles qui tiennent lieu de ce que nous appelons les oreilles de l'écuelle. Le fond de ces ecuelles est double; au fond supérieur, est soudé un tuyau d'environ deux pouces de diamètre et plus élevé d'un pouce que les bords du vase; c'est par ce tuyau qu'on introduit entre les deux fonds du charbon allumé, auquel ce tuyau sert de soupirail; le tout a

un couvercle proportionné par où passe le tuyau, et les mets s'y conservent chauds pendant un temps considérable; de sorte que, lorsque sa majesté se promène dans ses palais ou dans ses jardins, elle prend ses repas dans l'endroit où elle se trouve, quand l'heure du repas est venue : tous les mets qui lui doivent être servis sont portés par des eunuques dans des boîtes de vernis, dont quelques-unes ont plusieurs étages; par ce moyen, ils n'ont à craindre ni le vent, ni la pluie, ni les autres injures du temps.

Les grands du palais ne mettent aussi qu'un quart d'heure à chaque repas. Les mets, lorsqu'on les sert à table, sont déjà tout découpés en petits morceaux. On n'est pas ici dans l'usage de servir plusieurs services, ni du dessert. Les fruits, les pâtisseries, et autres mets de dessert se mangent le soir, avant le coucher, ou quelquefois pendant la journée, par manière de rafraîchissement. On n'use jamais de vin dans les repas que l'on fait au palais; ceux auxquels il

est nécessaire, en prennent le soir, lorsqu'ils sont rentrés dans leurs maisons et qu'il n'y a plus d'apparence qu'ils paroîtront encore ce jour-là en présence de l'empereur.

Collection de livres formée par l'empereur Kien-Long.

(Fragment d'une lettre d'un missionnaire. Péking, 1768.)

L'EMPEREUR est maintenant occupé à un grand projet. Il y a quelques années qu'il publia dans tout son empire qu'il vouloit faire une collection de tout ce que la Chine avoit de mieux en bons livres. Il ordonna que tous ceux qui avoient des manuscrits estimables, eussent à les envoyer à la cour, déclarant qu'après en avoir fait le choix, on les renverroit fidèlement.

L'empereur reçut des livres à l'infini. Il détermina que la collection seroit de six cent mille volumes. Il fit venir à Péking les plus grands lettrés de l'empire et les plus

habiles imprimeurs; il leur donna un nombre infini d'assesseurs, qu'il logea dans le grand palais. Il mit à la tête de l'entreprise, des princes de sa maison, et même son sixième fils : ils répondoient des moindres fautes; un seul point manqué dans les lettres les plus compliquées leur coûteroit une partie de leurs revenus. Il faut que les livres qui sortent de l'imprimerie soient sans fautes. Ce qui nous intéresse surtout dans cette magnifique collection, c'est que l'empereur y a fait entrer trois livres de religion, composés autrefois par des missionnaires jésuites. Le premier est du fameux P. Ricci, connu en Chine sous le nom de *Ly-Mat-Cou*. C'est un chef-d'œuvre. Il s'est trouvé des lettrés qui le lisoient sans cesse pour se former le style; il a pour titre : *Tien-tchou-che-y*, *Vraie notion de Dieu.* On ne conçoit pas comment un homme qui n'avoit fait sa théologie qu'en voyageant, ait pu mettre dans ce livre tant de force de raisonnement, tant de clarté et tant d'élégance.

Le second ouvrage qui entre dans la

grande collection, est le *Yang-mano;* il a pour titre ces deux mots, *Tri-ké.* Il est aussi supérieurement écrit et plein de choses; il traite de la victoire des sept passions dominantes dans l'homme.

Le troisième est du P. Verbiest, qui vivoit du temps de Kam-Hi; il a pour titre : *Kiao-yao-su-lun, Abrégé des vérités fondamentales de la religion.* Il n'est pas écrit pour les lettrés; il paroît que l'auteur a voulu se mettre à la portée de tout le monde. Kam-Hi, l'ayant lu, badina sur le style; mais il est d'une analyse et d'une méthode qui l'ont fait juger digne d'être placé au rang des meilleurs livres. Voilà l'inconséquence de l'homme : les Chinois mettent au nombre de leurs meilleurs livres ceux de notre sainte religion, et ils persécutent les chrétiens.

Sous le dernier empereur des Ming-Tchao, les missionnaires jésuites eurent le courage de faire peindre l'embrasement de Sodôme et de Gomorrhe, et de le présenter, avec une explication, à cet empereur,

qui étoit souverainement débauché. Leur intention étoit de le frapper. Il trouva la peinture belle dans son genre, il la fit graver dans un recueil des monumens de son temps; et voilà tout ce qu'il en fut.

Honneurs rendus par Kien-Long à un jésuite allemand, âgé de soixante et dix ans, en 1777.

VERS la fin du mois d'août 1777, il vint en pensée à l'empereur de faire aux missionnaires une grâce d'éclat; il donna ordre a M. Ignace Sikelpart, ex-jésuite allemand, de se rendre tel jour dans l'intérieur du palais de sa maison de plaisance. Ce n'étoit en apparence que pour retoucher un tableau. A peine étoit-il arrivé, qu'on annonça l'empereur, qui, en entrant, prit cet air d'affabilité qu'il prend mieux que personne, quand cela lui plaît. Il va au père Sikelpart, qui peignoit; il fait semblant de s'apercevoir pour la première fois que la main lui trembloit,

« Mais, lui dit-il, la main vous tremble.
» — Cela ne fait rien, prince, répondit le
» Père; je suis encore en état de peindre.
» Quel âge avez-vous donc? reprit l'empe-
» reur. Le Père Sikelpart répondit : J'ai
» soixante et dix ans. — Eh! pourquoi ne me
» l'avez-vous pas dit? Ne savez-vous pas ce
» que j'ai fait pour Castiglione à sa soixante-
» huitième année? Je veux faire la même
» chose pour vous. Quand tombe le jour
» de votre naissance? — Prince, c'est le
» 20 de la huitième lune (21 septembre
» 1777.) » L'empereur se retira.

Aussitôt l'ordre fut envoyé à un mandarin d'aller à la maison des ex-jesuites portugais, pour savoir comment les choses s'étoient passées du temps du frère Castiglione, mort depuis environ treize ans, et quels présens l'empereur lui avoit faits.

Dans le style du pays, la faveur accordée au P. Sikelpart regardoit tous les Européens; aussi le P. d'Espinha, chef de la maison des Portugais, invita-t-il toutes les églises le 18 septembre.

Le 21 au matin, le P. So, missionnaire et procureur des Portugais, se transporta à la maison de plaisance de l'empereur. Les présens et tout ce qui étoit nécessaire pour la cérémonie étoient préparés. Il reçut les présens, qui consistoient en six pièces de soie du premier ordre, une robe de mandarin, un grand collier d'agathe et différentes choses; mais ce qu'il y avoit de vraiment considérable, c'étoient quatre caractères écrits de la main même de l'empereur, qui contenoient l'éloge du P. Sikelpart. Le missionnaire portoit ces présens dans le palais, les tenant élevés par respect.

A la porte du palais, il y avoit un dais préparé; c'est une espèce de niche ouverte de tous côtés. On déposa avec respect les présens sur la table couverte de soie jaune. Il y avoit vingt-quatre musiciens et huit porteurs, tous habillés d'une houpelande de soie, parsemée de fleurs, tels qu'ils sont quand ils accompagnent ou qu'ils portent l'empereur.

On se mit en marche : les vingt-quatre musiciens précédoient; venoient ensuite

quatre mandarins à cheval, puis le dais soutenu par huit porteurs.

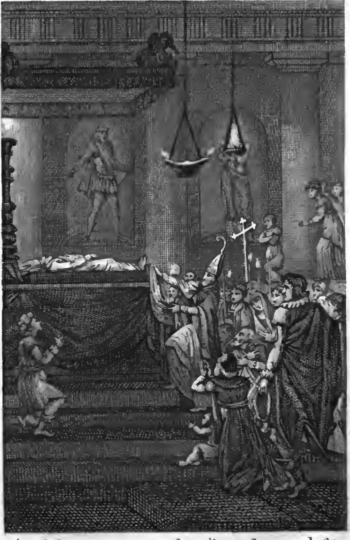
Dès que de la porte occidentale de Péking, par laquelle on entre en venant de la maison de plaisance de l'empereur, on put voir la livrée de ce prince, le corps-de-garde se mit sous les armes, et détacha des soldats pour ouvrir la marche et faire du bruit dans la ville; ce qui est en Chine une marque d'honneur.

Tandis que les présens de l'empereur traversoient la longue et large rue qui conduit au collége des missionnaires, situé près la porte du midi, nous nous rendîmes à la maison des Portugais : de toutes les églises, j'y arrivai le premier, et je vis avec plaisir les décorations que l'on avoit préparées. A tout instant il arrivoit des courriers pour nous annoncer à quelle distance étoit le convoi. Vers les neuf heures, on nous dit qu'il étoit temps de sortir. Nous étions en habits de palais, comme pour paroître devant l'empereur. Depuis la barrière de la rue jusqu'au collége, il n'y a que deux ou trois

cents pas. Nous nous plaçâmes sur le parvis, sur une seule ligne; nous attendîmes là quelque temps. Enfin nous entendîmes les grosses trompettes et les tambourins. Les soldats écartoient la foule qui étoit prodigieuse. La musique passa la barrière; quatre mandarins à cheval suivoient; après eux marchoient les musiciens envoyés par le collége; ensuite parut le dais, qu'accompagnoit un mandarin nommé par l'empereur pour présider à la cérémonie. Je vis avec attendrissement que ce dais étoit surmonté d'une croix. Lorsqu'il fut près de nous, nous nous levâmes pour le suivre. Il s'avança jusqu'à la porte de la dernière salle : alors le mandarin tira doucement les présens de dessous la table, et, les portant avec respect, il les déposa dans une niche préparée pour les recevoir. Quand le mandarin et nous, eûmes fait les cérémonies d'usage, qui consistent à frapper du front neuf fois la terre, nous le conduisîmes dans la salle à manger. Là, ce mandarin nous fit les politesses ordinaires, c'est-à-dire, nous demanda notre nom, no-

tre âge, nos emplois, notre pays; ensuite on prit du thé. Il nous dit, comme pour prendre congé de nous : Il faut que je retourne incessamment avertir l'empereur de la manière dont les choses se sont passées : il faut aussi que Sikelpart me suive, pour faire son remercîment, qu'il ne peut remettre au lendemain. La coutume est de l'écrire : le mandarin voulut le voir et le loua.

Nous nous retirâmes, pour lui donner le temps de prendre quelque chose. Il ne resta dans la salle que deux missionnaires pour l'entretenir. A la fin du repas, les Pères portugais lui firent présent de plusieurs curiosités d'Europe, dont il parut fort content. L'empereur a tout su. Dès le lendemain matin, il alla à l'endroit du palais où travaillent les missionnaires. Il étoit de bonne humeur : il demanda plusieurs fois au P. Sikelpart s'il se portoit bien.



Récit de la reconnoissance faite à Goa du corps de saint François-Xavier Apôtre des Indes.

Récit de la reconnoissance faite à Goa du corps de saint François-Xavier, apôtre des Indes.

(Fragment d'une lettre du père Ansaloui. Goa, 1782.)

Monsieur de Sainte-Catherine, évêque de Cochin, et en même temps administrateur de l'archevêché de Goa, où il réside, et le gouverneur-général de cette capitale des possessions des Portugais dans l'Inde, ont jugé qu'il étoit à propos de faire la reconnoissance du corps de saint François-Xavier, pour dissiper les bruits qui s'étoient répandus que ce saint et précieux dépôt avoit été enlevé. Le corps de ce grand missionnaire est dans un beau sépulcre de marbre, dans l'église de Jésus, à laquelle est unie une des trois maisons que les jésuites avoient ici. Dans cette même église, hors du sanctuaire, on avoit préparé une estrade couverte de damas cramoisi, et sur laquelle

on avoit placé une grande urne de cristal, avec des ornemens dorés; au-dessus s'élevoit un magnifique baldaquin de damas avec des franges d'or. Autour de l'estrade régnoit une balustrade de bois peint, sur laquelle étoient de grosses torches de cire. Les préparatifs étant faits, et le jour pris secrètement pour la cérémonie, le 9 février, vers la fin du jour, on posa des gardes dans l'église et dans la maison; peu à peu l'administrateur entra avec les personnes de sa suite, le gouverneur, l'officialité, quantité de nobles, les juges, les conseillers, tous en habits de cérémonie, un bon nombre de chanoines, de prêtres séculiers, de religieux et même de dames.

On distribua d'abord de gros flambeaux allumés à plus de cinquante personnes, et avec un dais, on se rendit au lieu du sépulcre, par la porte intérieure de la maison, celle de l'église étant fermée. On monta au haut du mausolée par un escalier pratiqué pour cela, et le sieur Cazalini, ingénieur de

ces contrées, et ci-devant frère jésuite, portant huit clefs, que conservent l'évêque, le gouverneur et les autres personnes préposées à la garde de ce dépôt, ouvrit le sépulcre du côté de la partie des pieds du saint, et en tira le cercueil en présence de tous les spectateurs. Ce cercueil est haut de deux pieds et long de huit; le couvercle est en dos d'âne, fermé de trois serrures et couvert de drap d'or. Cela fait, on porta processionnellement le cercueil sur l'estrade qu'on avoit élevée au milieu de l'église. L'évêque, le gouverneur, quatre de nos missionnaires et quatre autres ecclésiastiques voulurent le porter.

Quand le cercueil eut été posé dans le lieu destiné à le recevoir, on leva le couvercle, et ensuite un voile de soie qui couvroit tout le corps du saint. Ce voile vient d'être envoyé à la reine de Portugal. On vit alors le corps entier. Les pieds et les jambes sont en bon état et encore palpables; la tête est couverte de sa peau, mais sèche, et en quelques endroits on aperçoit le crâne; malgré cela, la physionomie n'est pas tout à fait ef-

facée, et l'on pourroit encore en tirer des portraits. Le bras et la main gauche sont assez bien conservés, et posés sur la poitrine. Il est vêtu des habits sacerdotaux, qui paroissent encore neufs. Il est à observer que le saint étoit de fort petite stature. Ses pieds sont demeurés un peu noirs, peut-être parce qu'il étoit dans l'usage de faire pieds nuds tous ses voyages. Au pied droit il manque deux doigts, qui ont été enlevés par un pieux larcin : on sait que le bras droit est à Rome. Quand le corps fut ainsi découvert, les assistans le baisèrent les uns après les autres, avec vénération et sans aucune confusion. Ils y firent aussi toucher, avec respect, des mouchoirs, des chapelets et des croix ; après quoi, on ferma le cercueil, et on le mit dans une urne de cristal destinée à le recevoir. On chanta ensuite le *Te Deum*, et le corps resta exposé à la vénération publique sur l'estrade placée au milieu de l'église.

Le dimanche suivant commença le concours du peuple, qui, les lendemain et sur-

lendemain, fut encore plus grand, et toujours en bon ordre.

Parmi la multitude des personnes accourues pour visiter le corps du saint apôtre, on vit plusieurs infidèles, et le frère d'un roi de l'Indostan, peu éloigné de Goa. Ce prince déclara, par son interprète, qu'il croyoit que notre religion étoit la seule véritable. On ne vit néanmoins aucune conversion.

Dans l'après-midi du mardi 13 février, la foule étant diminuée, on put aisément et sans violence fermer les portes de l'église. Il y resta quelques personnes pour la garde du saint dépôt; et dans la nuit, en présence de l'évêque et du gouverneur, et dans le même ordre qui avoit été observé au commencement de la cérémonie, on transporta le corps dans le mausolée de marbre. On le couvrit d'un nouveau voile brodé; on ferma ensuite le sépulcre avec les huit clefs, et on dressa un acte de tout ce qui s'étoit passé. Il est vraisemblable qu'une pareille reconnoissance ne se renouvellera pas sou-

vent, soit parce qu'on n'aura pas les mêmes motifs, soit parce que le saint corps s'altère et paroît souffrir de l'air, des lumières et de la chaleur que cause la foule attirée par cette pieuse cérémonie.

Discours adressé au roi de France par un sauvage du Canada, traduit par M. Piquet, missionnaire dans cette contrée.

(Extrait de la vie de M. Piquet, par M. de Lalande, insérée dans le vingt-sixième volume des Lettres édifiantes.)

Voici un discours qu'adressoit au roi, dans son enthousiasme, un guerrier sauvage du lac des Deux-Montagnes, et que les trois nations prièrent le gouverneur d'envoyer au roi, au commencement de la guerre de 1742, entre la France et l'Angleterre. Je le rapporterai, pour donner une idée de leur style et de leurs figures oratoires. Si ce n'est pas mot à mot le discours du sauvage, on est sûr au moins qu'il a été ré-

digé par celui qui connoissoit le mieux le style et les dispositions de ces peuples.

« Mon Père,

» Fais moins attention à ma façon de
» parler qu'aux sentimens de mon cœur. Ja-
» mais nation ne fut capable de me domp-
» ter, ni digne de me commander. Tu es
» le seul dans le monde qui puisse régner
» sur moi, et je préfère à tous les avantages
» que l'Anglais peut m'offrir pour me faire
» vivre avec lui la gloire de mourir à ton
» service. Tu es grand dans ton nom, je le
» sais; Onnontio (le général) qui me porte
» ta parole, et la robe noire (le mission-
» naire) qui m'annonce celle du grand es-
» prit, *kiche manitou*, m'ont dit que tu
» étois le chef, fils aîné de l'épouse de Jé-
» sus, qui est le grand maître de la vie;
» que tu commandes un monde de guer-
» riers; que ta nation est innombrable; que
» tu es plus maître et plus absolu que les au-
» tres chefs qui commandent des hommes

» et gouvernent le reste de la terre. Maintenant que le bruit de ta marche frappe » mes deux oreilles, que j'apprends de ton » ennemi même que tu n'as qu'à paroître » et les forts tombent en poussière et ton » ennemi à la renverse; que la paix de la » nuit et les plaisirs du jour cèdent à la » gloire qui t'emporte; que l'œil pourroit à » peine te suivre dans tes courses et au travers de tes victoires; je dis que tu es » grand dans ton nom, et plus grand par le » cœur qui t'anime; que ta vertu guerrière » surpasse même la mienne. Les nations me » connoissent; ma mère m'a conçu dans le » feu d'un combat, m'a mis au jour avec le » casse-tête à la main, et ne m'a nourri qu'avec du sang ennemi.

» Eh! mon père, quelle joie pour moi, » si je pouvois à ta suite soulager un peu » ton bras, et considérer moi-même le feu » que la guerre allume dans tes yeux!

» Mais il faut que mon sang répandu » pour ta gloire sous ce soleil te réponde de » ma fidélité, et la mort de l'Anglais de ma

» bravoure : j'ai la hache de guerre à la » main, et l'œil fixé sur Onnontio, qui me » gouverne ici en ton nom, j'attends sur un » pied seulement, et la main levée, le si- » gnal qu'il me doit donner pour frapper » ton ennemi et le mien. Tel est, mon » père, ton guerrier du lac des Deux-Mon- » tagnes. »

Les sauvages tinrent parole, et les premiers coups qui furent portés aux Anglais, partirent de leurs mains.

Détails sur l'état du christianisme dans la Chine, vers la fin du dernier siècle *.

(Fragment d'une lettre de M. Potier, évêque d'Agathopolis, vicaire apostolique en Chine, 1782.)

Je me trouve chargé de l'administration de trois provinces, dont la plus petite a au-

* Ce morceau et les suivans sont extraits des *Nouvelles Lettres des Missions orientales*, imprimées à Liége en 1797.

tant d'étendue que la France. Les différentes chrétientés se trouvent extrêmement séparées les unes des autres; souvent il faut faire plusieurs journées de chemin, quelquefois jusqu'à dix, pour parvenir à une. Les plus considérables ne passent guère trois ou quatre cents personnes; le plus ordinairement elles sont de soixante à quatre-vingts personnes : le nombre de ces dernières est très-grand. Il n'y a actuellement que treize missionnaires en exercice dans les trois provinces où nous avons ces chrétientés, dont sept européens, tirés des missions étrangères de Paris, et six autres chinois, dont quatre ont été ordonnés prêtres par moi-même. Il est absolument impossible, vu la dispersion des chrétiens et le petit nombre des missionnaires, de faire de fréquentes visites dans chaque endroit, d'instruire suffisamment par la prédication : c'est beaucoup quand un missionnaire peut visiter deux fois ses chrétiens dans un an; il y en a même un grand nombre qui à peine peuvent être visités une fois, et d'autres qui ne

peuvent être administrés que tous les deux ans.

Pour maintenir la foi parmi ces néophytes, comme aussi pour l'étendre parmi les infidèles, la mission des catéchistes est un excellent moyen. Ces catéchistes sont ordinairement des chefs de famille, zélés, instruits et d'un âge un peu avancé : c'est chez eux que se tient, les dimanches et les fêtes, ainsi qu'à l'époque de la visite des missionnaires, l'assemblée des chrétiens. Ces catéchistes sont chargés d'instruire, autant qu'ils peuvent le faire, et surtout de veiller à ce que le bon ordre et la discipline de l'église s'observent parmi les chrétiens.

C'est chez eux que se rendent les nouveaux chrétiens, pour s'instruire des vérités de la religion, des prières, du catéchisme, et des vertus de l'Évangile. Les plus éloignés demeurent quelquefois long-temps chez eux, vivent à leurs dépens, s'ils sont pauvres; ce qui leur cause des dépenses considérables, surtout quand le nombre des prosélytes est grand. Il faut que la mission les

aide ; autrement les nouveaux convertis, ne trouvant personne pour les instruire, retourneroient bientôt à leurs superstitions.

Il est une autre espèce de catéchistes, qu'on peut nommer *ambulans*, destinés principalement à la conversion des infidèles. Ce sont assez communément des chrétiens qui s'attachent à la mission. Chaque missionnaire en a un certain nombre. Quand il a quelque espérance de conversion dans un endroit, soit que les païens demandent à entendre parler de religion, soit que leurs parens ou amis déjà chrétiens servent d'introducteurs, on y envoie ces catéchistes ambulans, qui réfutent en détail les superstitions du pays, et leur prêchent la vérité de notre sainte religion. Il ne seroit pas toujours prudent aux missionnaires et surtout aux Européens, qui ont la couleur, la figure et l'accent si différens des Chinois, de paroître ainsi devant les païens et de leur prêcher la religion. Suivant les lois du pays, ils ont deux crimes capitaux contre eux, l'un d'être étrangers, et l'autre de prêcher le

christianisme. Il suffiroit de rencontrer un seul homme de mauvaise volonté, pour exposer la mission aux dernières extrémités, en trahissant le missionnaire, comme cela est déjà arrivé plusieurs fois. Ce sont donc nos catéchistes ambulans qui paroissent ordinairement devant eux et jettent dans leur esprit les premières semences de la foi. Quelquefois, à cette occasion, il s'excite beaucoup de troubles : les païens mécontens s'ameutent, font violence pour s'emparer du catéchiste, et l'assomment de coups. Le plus souvent les assemblées sont assez paisibles : mais comme les chrétiens, surtout les nouveaux, ne se cachent guère quand ils savent qu'un catéchiste est arrivé dans le canton, ils assemblent tous les païens de leur connoissance, et ceux-ci appellent tous leurs amis, qui, attirés par la nouveauté du spectacle, y viennent en très-grand nombre ; il s'en trouve souvent plus de deux cents dans une séance. Le catéchiste les prêche. Il y en a toujours une partie qui se rend ; les autres qui restent dans leur

aveuglement, ne peuvent pas se plaindre de ce qu'ils ont manqué de moyens pour connoître la véritable religion. Quand les infidèles se sont rendus, qu'ils ont adoré Dieu, détruit leurs idoles, et qu'on trouve dans leur conduite des preuves de sincérité, pour lors le missionnaire vient les visiter et les instruire plus particulièrement, en les disposant peu à peu au baptême. Pour fournir à tous les districts, qui sont en assez bon nombre, il faut multiplier les catéchistes. La mission se charge de leur entretien et de leur nourriture, ainsi que des dépenses qu'ils sont obligés de faire dans les longs voyages qu'ils entreprennent pour la cause de la religion. Puissions-nous en doubler et tripler le nombre! nous aurions bientôt des milliers de chrétiens de plus.

Embarras des missionnaires de la Chine pour transporter leurs chapelles.

(Fragment de la même lettre.)

Ce qui nous constitue quelquefois dans des dépenses considérables, c'est le besoin

où nous sommes de suppléer et de multiplier les chapelles des missionnaires. La Chine, au moins dans les provinces où nous sommes, est partout infestée de brigands qui marchent en troupes bien armées, et s'emparent de tout ce qu'ils rencontrent. Plus d'une chapelle de missionnaires a déjà passé entre leurs mains. Outre ce danger, il en est un autre plus fréquent, et dont les suites sont plus à craindre pour la religion, c'est celui des douanes. Il en est un grand nombre à poste fixe, qu'il est impossible d'éviter; il arrive aussi, au moment que l'on s'y attend le moins, que l'on en établit pour quinze jours seulement, en nombre plus ou moins grand, dans certains passages détournés, lorsque, par exemple, il a été commis quelque vol considérable aux environs, ou que les voleurs se multiplient : un missionnaire qui vient de loin n'est point instruit de ces précautions. Il seroit dangereux de s'en informer lorsqu'on est à proximité. On passe donc devant les douanes où, pour l'ordinaire, les paquets sont ouverts pour que l'on

puisse voir si les effets volés ne s'y trouvent point, ou s'ils ne contiennent pas des armes. Dans ces circonstances, une chapelle mise en évidence, donne à ces douaniers de terribles préventions ; ce sont des habits inconnus, des livres, un missel, un rituel écrits en caractères étrangers. Ils veulent en savoir l'usage. J'ai vu des missionnaires au milieu de ces dangers et sauvés comme par miracle. Nous tâchons donc de diminuer ces dangers, en multipliant les chapelles, et les plaçant à des distances convenables dans les différentes chrétientés, de manière que le missionnaire les porte avec lui le moins souvent qu'il est possible, si ce n'est dans les chrétientés qui ne sont pas éloignées les unes des autres, comme d'une demi-journée ou d'une journée de chemin. Pour lors, s'il y a quelque nouveauté en fait de douane ou autrement, on en est instruit à temps ; mais nous ne pouvons faire en ce genre que la moitié des choses. Il y a encore des missionnaires qui sont obligés de faire plus de cent lieues avec une seule chapelle. Au

reste, on fait des chapelles de cette espèce, nous nous bornons au simple nécessaire; un calice d'argent à pied de cuivre, ou un calice d'étain, une aube, un amict, une ceinture, une pierre sacrée, deux nappes d'autel, dont une se plie en deux, un devant d'autel de toile de quatre couleurs, et le reste de l'ornement de la même étoffe, doublé de noir, pour la messe des morts, avec la bourse et ce qu'elle doit contenir; enfin un petit rituel et un petit missel in-12. Le missionnaire porte sur lui une custode ou petit ciboire en cas de besoin, avec la boîte aux saintes huiles : ces deux objets ne sont point doublés.

État du christianisme dans le royaume de Corée, tributaire de l'empire de la Chine.

(Fragment d'une lettre de M. de Saint-Martin, vicaire apostolique de la province de Su-Tcheou, et administrateur de deux autres provinces, 1791.)

L'ÉVÊQUE de Péking m'écrit que la *Corée*, grand royaume limitrophe au *Leao-*

Tong, s'ouvre à l'Évangile. On y compte déjà quatre mille chrétiens convertis par le fils d'un ambassadeur de ce royaume à la cour de *Péking*, baptisé, il y a quelques années, par M. de Grammont. Cette chrétienté naissante a déjà été cruellement persécutée, et a donné des preuves du plus grand courage, aimant mieux souffrir les tourmens les plus terribles que d'apostasier. Au moment où l'on espéroit le moins, le roi s'est adouci, ses ministres lui ayant représenté que cette religion étoit très-célèbre à Péking, et lui en ayant fait l'éloge. Il a donc fait élargir les confesseurs de la foi, et s'est contenté de leur défendre de suivre cette religion, sans les intimider par aucune menace. Ils ont profité de leur liberté pour propager la foi et députer un néophyte, avec des lettres très-pressantes à l'évêque de *Péking*, pour le prier de les secourir. Ce néophyte s'est mis secrètement à la suite d'un ambassadeur que le roi envoyoit à la cour de Péking.

Détails sur la Cochinchine.

(Fragment d'une lettre de M. Boisserand, missionnaire apostolique dans ce royaume, à M. Mercier. Février 1792.)

Vous voulez donc absolument que je vous donne des détails sur la Cochinchine et sur tout ce qui me concerne ?

Nous sommes sous la zone torride, par les onze degrés de latitude nord ; ainsi le soleil passe au-dessus de nos têtes deux fois par an. Vous allez demander comment nous pouvons résister à un tel climat ; mais remarquez que le pays est rafraîchi par les rivières dont il est tout coupé et par la mer qui en est proche. Les nuits sont presque égales aux jours, et par conséquent le soleil échauffe moins long-temps l'horizon que chez nous en été. De plus, nous avons deux moussons ou saisons. Dans l'une, le soleil est presque perpendiculaire sur nos têtes ;

mais c'est le temps des pluies; dans l'autre, le ciel est pur et serein, mais le soleil darde plus obliquement ses rayons. Ainsi, comme vous voyez, nous sommes dans une température assez uniforme, et l'on pourroit presque dire pour nous :

L'été n'a point de feux, l'hiver n'a point de glaces.

La principale production de ce pays-ci est le riz. On n'y connoît de froment que celui que les Européens y apportent. J'en ai semé; mais il croît trop vite et ne fructifie presque pas. J'ai vu de la vigne serpenter fort loin et s'élever fort haut dans les forêts; les grappes en sont extrêmement grosses, mais on ne peut ni les manger ni en faire du vin. Le maïs ou blé de Turquie n'y est pas rare. L'orange est le seul fruit qui nous soit commun avec vous. Nous avons des cochons, des chèvres, des poules, des canards comme en France. Il y a des chevaux, quelques bœufs, et beaucoup de buffles que l'on emploie seuls au labourage. Le

poisson, les légumes y sont en abondance. Le pays peut fournir pour le commerce de la soie, du coton, du fil, des ananas, du cardamome, de la cannelle, de la gomme-laque, de la cire, de l'ivoire, des cornes de rhinocéros, du poivre, du sucre, un peu d'indigo, du bois de teinture, de l'arèque, de l'huile de bois, mais surtout les plus beaux bois de construction navale. Les Chinois, les Portugais et quelques Français y viennent faire le commerce.

L'habit de cérémonie des mandarins est fort beau; c'est un habit de soie long et ample, ordinairement noir, semé de fleurs, orné d'oiseaux ou de dragons brodés en or. Leur chaussure consiste dans des bottines de soie, et leur coiffure est une couronne assez élégante. L'habit militaire est simple; il est formé d'un pantalon, d'une veste, d'une ceinture et d'un turban. L'habit ordinaire est léger, ample et long, avec un pantalon et un turban : le tout est de soie, selon l'usage du pays. Les femmes ont à peu près le même habit que les hommes. Main-

tenant, représentez-vous un Européen maigre et fluet en grand pantalon, en robe de soie, les pieds nus, portant une longue barbe et la tête coiffée d'un turban, une longue pipe à la main : voilà mon portrait.

Le riz cuit à l'eau est le fondement de la nourriture des Cochinchinois; les pauvres y ajoutent du poisson sec ou des herbes salées. La table des gens aisés est garnie de toutes sortes de petits plats, d'œufs, poissons, volaille, cochon, mais sans luxe. On boit au commencement du repas un peu de vin de riz, et à la fin, de l'eau et du thé. On ne mange point à la cuiller comme les Européens, ni à la main comme les Malabares, mais avec deux petits bâtons qui servent de cuiller et de fourchette.

Ce peuple est assez bon et même simple; il est curieux à l'excès, et jaloux de ses petites connoissances. Il n'est point inventeur, mais il imite bien, et se vante beaucoup. N'allez pas vous humilier devant eux, et dire que vous ignorez, parce qu'ils vous

croiroient, et que vous perdriez leur confiance.

Leurs usages sont bien différens des nôtres. Un inférieur ne passe jamais devant son supérieur sans s'incliner profondément; il ne l'aborde point en face, mais par le côté; il ne s'assied point sur la même natte, mais sur une autre assez éloignée. Le supérieur mange seul et le premier, et les égaux ensemble à la même table. On ne doit jamais avoir la tête nue; mais il seroit très-impoli d'entrer dans un appartement autrement que nu-pieds. On ne peut recevoir personne avec politesse sans lui présenter la pipe, le tabac, le thé, l'arèque et le bétel. L'arèque est un fruit âpre, qu'on mange coupé par morceaux; le bétel est une feuille aromatique, enduite d'un peu de chaux : cela fait cracher rouge comme du sang, et rend les dents noires; voilà le grand ton. Pour sortir décemment, on doit avoir au moins à sa suite deux jeunes gens qui portent une pipe, une bourse à bétel, un éventail et un parasol.

La langue de la Cochinchine n'est presque composée que de monosyllabes : elle n'a ni déclinaisons ni conjugaisons ; la construction en est simple, mais les tons la rendent extrêmement difficile. Le même mot, prononcé sur six tons différens, présente autant de sens souvent opposés. Leurs lettres leur paroissent un chef-d'œuvre ; mais ce n'est qu'un chef-d'œuvre de difficultés et un amas confus de quatre-vingt-mille caractères, qui en feront toujours un peuple ignorant, parce qu'ils apprendront à lire toute leur vie avant de pouvoir étudier les sciences. Quand on leur dit qu'avec nos vingt-quatre lettres nous écrivons tous les mots de toutes les langues, ils les admirent sans les adopter.

Leur manière de se battre n'est pas fameuse. Leur arme principale est une longue lance, dont ils se servent pourtant assez bien ; quelques sabres, lances à feu, fusils, canons, et quelquefois des éléphans ; voilà tout leur attirail guerrier. Ils ont beaucoup d'étendards pour faire un grand étalage ; ils

écartent les rangs, afin, disent-ils, de laisser passer les balles et les boulets; ils chargent l'ennemi avec de grands cris, et quand ils ont fait leur décharge, ils se couchent. Si l'un des deux partis soutient le choc, l'autre s'enfuit en désordre, et celui-là le poursuit avec audace. Leurs forts sont un entourage de planches avec quelques pieds de terre, et la ruse fait toute leur valeur. Le roi, qui a plus d'esprit que tous ses sujets, saisit assez bien les idées européennes. M. Olivier, officier du génie, lui a fait ôter cette foule d'étendards, a formé un corps de fusiliers, a fait serrer les rangs, et les a exercés à notre manière. Le même M. Olivier, et M. Lebrun, autre officier français, qui vient de retourner à l'Isle-de-France, ont construit au roi un bon fort, avec bastions, fossés, ponts-levis, chemins couverts, glacis, demi-lunes, le tout à l'européenne. Ce fort donne de la confiance aux troupes, mais peut-être un peu trop.

Si vous désirez connoître l'état actuel où en est la guerre de la Cochinchine, repré-

sentez-vous un royaume long et étroit, placé au bord de la mer, et divisé en trois parties. La partie inférieure est occupée par le roi, qui cherche à s'y maintenir; le chef cadet des rebelles, homme hardi et entreprenant, occupe la partie du nord, et cherche à s'étendre vers le Tonquin; et son aîné se trouve au milieu, entre deux feux. Représentez-vous un roi, tantôt triomphant, tantôt fugitif depuis dix-huit ans, tantôt vainqueur avec une poignée de monde, tantôt vaincu avec une armée florissante; vif, courageux, sans cesse en action, n'étant bien qu'où il n'est pas, allant de sa ville à ses chemins, de ses chemins à ses forts, de ses forts à ses chantiers, à ses arsenaux; construisant sans cesse des galères, et les laissant à sec; faisant à grands frais de petites expéditions, et manquant souvent les occasions les plus belles. Représentez-vous l'ennemi sans cesse à nos portes et n'entrant jamais, les trois partis voulant se détruire, et se craignant réciproquement. Voilà l'état de la guerre. Depuis quatre ans, je n'ai rien vu faire qui

pût être décisif; cependant, à la longue, les rebelles se font détester. Leur autorité, nous écrit-on, touche à son déclin; peut-être, en effet, est-ce là l'ordre de la Providence; mais peut-être aussi les rebelles viendront-ils un beau jour à l'improviste, et le roi sera pris: s'ils attaquent les premiers, ils seront vainqueurs.

Bon accueil fait aux missionnaires par le roi de la Cochinchine.

(Fragment de la même lettre.)

Je dois dire un mot de la manière honorable dont nous fûmes reçus à notre arrivée. Il n'y a rien d'étonnant : nous ramenions le fils du roi, et nous rendions la confiance à un peuple consterné; c'étoit pour nous une espèce de triomphe. Depuis cette époque, nous n'avons cessé de nous louer de la conduite de ce peuple à notre égard. Ici ce n'est point comme en Chine, où les Européens

sont obligés de se cacher; ce n'est point non plus comme à Siam, où les Européens sont bien reçus, parce qu'on y a un très-grand respect pour les bonzes, et qu'on regarde les missionnaires comme des bonzes d'Europe : mais les Cochinchinois ont une grande idée des lumières et des talens des Européens. Ils savent tout ce que nous avons fait ou voulu faire pour eux; ils voient notre desintéressement, nous estiment, et nous reçoivent bien. J'ai vu des gouverneurs de province nous traiter avec la plus grande politesse, beaucoup de mandarins venir nous rendre visite et se trouver honorés des nôtres. Un missionnaire est regardé comme un homme juste, et quand il parle on est sûr qu'il ne ment point; le roi lui-même, peut-être, surpasse ses sujets en vénération pour nous. Jamais je ne l'ai rencontré qu'il ne m'ait fait une inclination de tête et un sourire d'amitié; jamais je n'ai été au palais qu'il ne m'ait fait asseoir et ne m'ait fait servir du thé et des rafraîchissemens. Je l'ai même vu rentrer dans l'intérieur de son

palais, me laisser son fils pour me servir d'interprète auprès de ses mandarins. Il est vrai qu'alors je travaillois pour lui; mais à l'égard de tout autre missionnaire ce seroit la même chose, et pour quelques-uns peut-être davantage. Quand il s'agit de monseigneur l'évêque d'Adran, il va jusqu'à la déférence, l'attachement et le respect.

Sentimens des chrétiens cochinchinois à l'égard des missionnaires, et par rapport à la religion.

(Fragment de la même lettre.)

Ce n'est point ici comme en Europe, où le grand nombre de prêtres affoiblit le respect des peuples pour leur personne. Ici, nous sommes peu : ils ne nous voient que rarement, et quelquefois seulement dans l'espace de plusieurs années; nous ne paroissons au milieu d'eux, que pour remplir les fonctions de notre ministère, les conso-

ler dans leurs peines, résoudre leurs doutes, leur administrer les sacremens. En conséquence, ils nous regardent presque comme des anges qui leur sont envoyés du ciel. Nous parlons avec autorité, et l'on nous écoute avec soumission. Vous seriez enchanté de leur désir d'avoir un missionnaire, de leur empressement à le recevoir, de leur attention à le bien traiter. La plus grande peine que nous puissions leur faire, quand nous avons de grands sujets de mécontentement, c'est de refuser les petits présens qu'ils nous offrent. Partout où nous allons, fût-ce à vingt et trente lieues, ce sont eux qui nous conduisent et nous fournissent les bateaux, les hommes et les vivres, etc.; le contraire seroit un manque de respect au premier chef. Quand il meurt un missionnaire, ils accourent de toutes les provinces; leurs regrets, leurs pleurs et leurs cris ont de quoi fendre le cœur le plus dur.

Vous voyez d'avance ce que doivent être de tels chrétiens; en deux mots, ils ont

une foi simple et forte, surtout quand ils sont éloignés des villes et des marchés, et une persécution ne manqueroit peut-être pas de faire beaucoup de martyrs parmi eux.

Nouveaux progrès de la religion chrétienne dans la Chine.

(Fragment de la même lettre, écrite de la Chine, au supérieur des missions étrangères, à Paris, en 1803.)

Nos missions ne peuvent se passer de secours. Le nombre de nos chrétiens augmente chaque jour, et le nombre des ouvriers diminue, loin d'augmenter. Nous sommes fort tranquilles de tous les côtés. On n'entend plus parler de persécutions, quoique les chrétiens se multiplient beaucoup, même dans les villes, et exercent assez ouvertement leur religion. Cette tranquillité procure de nombreuses conversions. Dans plusieurs endroits, les habitans viennent d'eux-mêmes demander à se faire chrétiens. Il se trouve maintenant un grand nombre de villes où il

y a beaucoup de chrétiens, et dans lesquelles il n'y en avoit pas anciennement. Le nouvel évêque de Carada, M. Tranchant, m'a écrit que les différens prêtres qui administrent la province *Tchuen-Tong*, ont baptisé entre eux cinq cents adultes, et fait environ sept cents catéchumènes. Pour comble de bonheur, les *Pé-Lien-Kiao*, qui, les années précédentes, ont fait tant de ravages dans ces contrées, se sont dispersés de côté et d'autre et ne paroissent plus : ce qui donne aux prêtres toute liberté d'administrer leurs chrétiens. Dans des circonstances si favorables, plusieurs nouveaux missionnaires ne seroient pas de trop dans notre province de *Su-Tchuen*. On y a donné cette année le baptême à quatre mille neuf cent dix-neuf enfans d'infidèles, en danger de mort. Dans les différentes parties de la province, quatre mille quatre-vingts infidèles ont embrassé la religion chrétienne.

Par les lettres du Tong-King on apprend que le roi de la Cochinchine, après avoir soumis les rebelles dans son royaume, règne

aujourd'hui au Tong-King ; qu'il fait un très-bon accueil aux évêques et aux autres missionnaires; et qu'il faut tout espérer, quoiqu'il n'ait pas encore donné un édit formel en faveur de la religion.

Signé, HAMEL.

Détails sur l'évêque d'Adran, mort premier ministre de la Cochinchine.

(Fragment d'une lettre écrite par un missionnaire en 1800.)

L'ÉVÊQUE d'Adran vient de mourir. La Cochinchine perd un grand ministre, et la religion un de ses plus respectables prélats. Les regrets qu'il laisse, et les honneurs funèbres qui lui ont été rendus par un peuple encore à demi idolâtre, feront une époque remarquable dans l'histoire de ce pays.

L'évêque d'Adran partit de France à l'âge de vingt-quatre ans, comme simple missionnaire; il fut bientôt fait évêque et vicaire

apostolique. Il se signala dans cette carrière par les plus grands succès. Il savoit presque toutes les langues de l'Europe; il possédoit presque toutes les sciences; il étoit plus instruit que les lettrés chinois dans leur propre langue. Il fut recherché des rois, et celui de la Cochinchine le nomma son premier ministre d'état. Ce prince étoit alors engagé dans une guerre civile contre un usurpateur qui s'étoit rendu maître d'une grande partie du royaume. Les Anglais crurent pouvoir profiter de cette circonstance, pour obtenir le commerce exclusif de ce riche pays, et offrirent des secours au roi; mais l'évêque d'Adran, qui sentoit toute l'importance de ce commerce, les fit refuser. Il ménageoit cet avantage à la France, et, dans ce dessein, il s'embarqua en 1786, emmenant avec lui le fils du roi, l'unique héritier du trône. Vous avez vu avec quelle distinction il fut reçu à la cour de France. Louis XVI avoit ordonné de porter des secours efficaces; mais les premiers troubles, avant-coureurs de la révolution, en atténuèrent l'effet, et une intrigue

du commandant de Pondichéry acheva de tout perdre ; de sorte que l'évêque d'Adran ne put ramener avec lui que deux bâtimens chargés d'un bon nombre d'officiers du génie et d'artillerie, qui le suivirent volontairement. Ce fut avec ce foible secours qu'il rendit au roi la plus grande partie de ses états. Le reste de sa vie fut partagé entre les fonctions du ministère et l'épiscopat.

« Me voilà donc, disoit-il peu d'instans
» avant d'expirer, rendu au terme de cette
» carrière tumultueuse que, malgré mes ré-
» pugnances, je parcours depuis si long-
» temps ; voilà que mes peines vont finir, et
» mon bonheur commencer ! Je quitte vo-
» lontiers ce monde où l'on me croyoit
» heureux ; j'y ai été admiré des peuples,
» estimé des rois, respecté des grands ; je
» ne regrette point ces honneurs, ce n'est
» que vanité et affliction : la mort va me
» procurer le repos et la paix ».

Après avoir remercié le médecin du roi, et l'avoir consolé de l'inutilité de ses remèdes, il lui dit : « Racontez aussi ce que

» vous avez vu ; dites au roi, que je n'ai nulle
» inquiétude, nulle frayeur, afin qu'il sache
» que les Européens savent également vivre
» et mourir ».

Le récit de ces paroles étonna la cour. Aussitôt après sa mort, nous en portâmes la triste nouvelle au roi. Il envoya sur-le-champ un superbe cercueil, avec des pièces de soie et de damas pour l'ensevelir. Le 10 octobre nous le mîmes à bord d'un grand bateau bien orné, et le transportâmes à *Dongnai*, où nous arrivâmes le 16 au soir. Le cercueil fut porté à la lueur des flambeaux avec beaucoup d'appareil, et exposé à la dévotion des fidèles dans la grande salle du palais épiscopal, en attendant le retour du roi. On y célébroit tous les jours l'office des morts, auquel les officiers français et les mandarins chinois assistoient en habit de cérémonie ; après quoi le fils du roi les invitoit tous à un grand repas, à la mode du pays.

L'enterrement se fit le 16 décembre. Le roi avoit chargé le prince son fils de diriger le convoi funèbre. On se mit en marche vers

deux heures après minuit; le cercueil enveloppé d'un damas superbe, et enchâssé dans un cadre à deux degrés, garni de vingt-cinq cierges allumés, et couvert d'un baldaquin en or, étoit placé sur un beau brancard d'environ vingt pieds de haut, et porté par quatre-vingts hommes choisis. A la suite, paroissoit un étendard, où étoient brodés en caractères d'or les titres qu'avoient donnés à l'évêque le roi de France et celui de la Cochinchine. Une nombreuse jeunesse chrétienne, portant des couronnes sur la tête et des cierges à la main, entouroit le brancard; toute la garde du roi, composée de plus de douze mille hommes, sans compter celle du prince son fils, étoit sous les armes, et rangée sur deux lignes, les canons de campagne en tête. Cent vingt éléphans, avec leurs escortes et leurs cornettes, marchoient des deux côtés. Tambours, trompettes, musique cochinchinoise et camboyenne, fusées, feu d'artifice, etc., tout relevoit cette pompe funèbre; plus de deux cents fanaux éclairoient la marche; environ quarante mille

hommes chrétiens et païens suivoient le convoi. On ne peut calculer le nombre des spectateurs qu'il attira; tous les chemins, et jusqu'aux toits en étoient couverts. Le roi marchoit lui-même à la suite du corps, avec tous les mandarins des différens ordres; et, chose étrange, sa mère, sa sœur, la reine son épouse, ses concubines, ses enfans, toutes les dames de la cour, crurent que, pour un homme si extraordinaire, il falloit passer par-dessus les lois ordinaires; elles y vinrent toutes, et allèrent jusqu'au tombeau.

Le prélat avoit choisi pour sa sépulture un jardin fort agréable, à cinq quarts de lieue de la ville. Après que le clergé eut rempli toutes les cérémonies de l'église catholique, le roi fit un sacrifice, selon l'usage du pays. On lut d'abord une oraison funèbre; ensuite il s'avança d'un pas grave et majestueux, la douleur peinte sur le visage, et fit au défunt ses derniers adieux : ses larmes couloient en abondance, et de toutes parts on n'entendoit que des sanglots.

Actuellement, ce prince fait ériger un

tombeau superbe, monument digne d'un grand monarque et du vertueux prélat. Il est placé sur une plate-forme de neuf toises carrées, sur trois pieds de haut, surmontée d'une belle maison en forme de tente, et environnée d'une muraille à hauteur d'appui, avec diverses décorations. M. Barthélemy, qui a suivi l'évêque d'Adran à son retour ici, est chargé de l'exécution de ce monument.

Coup d'œil sur les missions et sur les travaux des missionnaires.

LES missionnaires ont porté leur zèle et la connaissance de l'Évangile dans les quatre parties du monde. Animés de l'esprit de Dieu, ils ne se sont laissés intimider par aucun danger, par aucun obstacle.

En Europe, les îles, les provinces et la capitale de l'empire ottoman ont été le théâtre de leurs prédications et de leurs courses apostoliques.

En Asie, on les a vus former des sociétés

chrétiennes dans le sein des villes mahométanes, à Smirne, à Alep, en Syrie, en Judée, en Perse, dans les Indes, au Tong-King, à Siam, à la Chine, etc.

En Afrique, l'Égypte a entendu leur voix; et les monastères grecs et coptes, situés sur les limites du désert, et près des bords de la Mer-Rouge, leur ont donné asile, et les religieux qu'ils renferment ont été édifiés, consolés, affermis par des jésuites européens.

En Amérique, il n'est aucune contrée de ce vaste continent, depuis les parties les plus reculées du Canada, jusqu'aux extrémités de l'Amérique méridionale, que leurs pieds n'aient parcourue, aucune peuplade qui n'ait reçu leur visite, et n'ait été appelée par eux au christianisme et à la civilisation. Ce qu'aucun voyageur, tout intrépide qu'il fût, n'avoit osé tenter, ils l'ont exécuté avec un succès inoui, et qui tient du miracle; et par leur conduite pleine de charité, ils ont expié les cruautés des premiers conquérans du nouveau monde, et réconcilié les Amé-

ricains avec les Européens qu'ils regardoient comme leurs bourreaux.

Un nouveau continent, la Nouvelle-Hollande, les Iles-des-Amis, découvertes par le capitaine Cook, offrent une vaste carrière au zèle des nouveaux missionnaires. Voilà des peuples ensevelis dans les ténèbres de l'idolâtrie; qui entreprendra de leur porter le flambeau de la vraie religion? quels hommes assez courageux, assez détachés du monde et d'eux-mêmes, iront en faire des hommes et des chrétiens? Supposons, ce qui nous paroît aujourd'hui impossible, supposons que quelque voyageur nous apprenne que cinq ou six religieux européens, après s'être enfoncés dans l'intérieur de la Nouvelle-Hollande, en ont rassemblé les tribus éparses, qu'ils leur ont enseigné les sublimes vérités de la religion chrétienne, et tous les principes de l'ordre social; ajouteroit-on foi au récit de ce voyageur, ou plutôt ne le taxeroit-on pas d'imposture dans l'idée que l'on auroit de l'impossibilité d'un tel événement? Eh bien! voilà ce qu'a opé-

ré la prédication des missionnaires dans le Paraguay, dans le Canada, dans l'Inde, etc.

Quant aux missions établies depuis cent cinquante ans dans le vaste empire de la Chine, missions qui, à la vérité, sont aujourd'hui même moins florissantes qu'elles ne l'étoient autrefois, par la disette des ouvriers, on y découvre encore plus clairement le doigt de Dieu, que dans la conversion des sauvages de l'Amérique. En effet, quels obstacles les premiers missionnaires n'ont-ils pas eu à surmonter, d'abord pour y pénétrer, ensuite pour y prêcher l'Évangile, et enfin pour s'y maintenir? Ce n'étoiènt pas des tribus d'hommes errans et plongés dans l'ignorance qu'il s'agissoit de convertir, mais des peuples civilisés, instruits, soumis à des usages dès long-temps consacrés, et une religion soutenue de toute la puissance impériale, et de celle d'un grand nombre de gouverneurs de villes et de provinces : c'étoient des préjugés établis depuis des milliers d'années qu'il falloit détruire; c'étoit un orgueil profondément en-

raciné qu'il falloit attaquer, un orgueil qui formoit et forme encore l'esprit général, le caractère du peuple chinois. Il falloit se rendre favorables des mandarins ombrageux et tout-puissans et s'en faire tolérer, braver la fureur des bonzes, triompher de leur influence sur l'esprit de la multitude; mais, ce qui paroissoit impossible, il falloit parvenir jusqu'à la capitale de l'empire; et, après y être parvenus, les missionnaires avoient à combattre les préventions excitées contre eux, et à répondre à des accusations graves, et souvent bien fondées, relativement aux lois de l'empire, devant les tribunaux les plus rigoureux de l'univers. Tout cela fait, il restoit l'essentiel à faire : c'étoit de pénétrer dans le palais impérial, quoique reconnus publiquement pour étrangers, d'approcher du souverain le plus respecté, le plus inaccessible du monde; de lui inspirer de la confiance, sans autres titres que ceux des talens et des vertus; d'obtenir de lui des audiences souvent refusées aux ambassadeurs européens; enfin, d'être admis de sa part à

une sorte de familiarité, faveur que les princes de son sang n'osoient pas toujours espérer. Toutes ces difficultés ont été vaincues par les missionnaires, contre toute espèce de raisons et même de probabilités. Ils ont fait ce qui est inconcevable, en engageant un empereur à rendre un édit solennel en faveur de la religion chrétienne, et à faire bâtir à ses frais une église dans l'enceinte de son palais.

Que l'on ne dise pas que les missionnaires ont été redevables de ces prodigieux succès à leurs talens et à leurs profondes connoissances en mathématiques, et dans plusieurs arts utiles : il est vrai que ces connoissances leur ont été souvent d'une grande utilité; mais quiconque a lu leurs lettres et tout ce qui a été écrit à leur sujet, excepté les inculpations calomnieuses de leurs ennemis, conviendra que, s'ils n'avoient été doués d'un courage invincible, d'une patience à toute épreuve, s'ils n'avoient excité l'admiration des infidèles par la sainteté de leur vie, et surtout, si le bras de Dieu ne

les avoit soutenus, tous leurs talens n'auroient jamais pu les garantir de la persécution.

Ce n'est pas seulement sous le point de vue de l'apostolat que nous devons considérer les missionnaires; si la religion catholique leur a les plus grandes obligations, il n'ont pas rendu de moindres services à l'humanité et à l'état. En effet, si leur but principal est de convertir les infidèles à l'Évangile et d'en faire de bons chrétiens, il est certain qu'ils n'y peuvent parvenir qu'en leur faisant connoître les premiers principes de la morale naturelle, pour les amener peu à peu à la pratique de la morale évangélique : or quel service ne rendent-ils point à des peuples sauvages et barbares, en leur inculquant cette belle science qui lie les hommes les uns aux autres par les chaînes de l'amour, de la condescendance, de la pitié, de la reconnoissance? Quel rôle sublime que celui de ces missionnaires du Paraguay, lorsqu'ils rassembloient les peuplades féroces des Mosquites, et les lioient les unes aux autres

par des vertus dignes de l'admiration des anges et des hommes! Où sont les philosophes qui puissent se vanter d'une si belle œuvre? Est-ce Socrate, est-ce Platon, est-ce parmi nous ces sophistes, vains prédicateurs d'une morale métaphysique et sèche, qui peuvent se comparer à M. Piquet, ce missionnaire infatigable, lorsqu'au milieu des forêts, et sur les bords de l'Ontario, il disoit à ses sauvages : « Mes amis, aimez-» vous les uns les autres; les hommes des » peuplades différentes des vôtres sont vos » frères; vous devez les aimer, parce qu'ils » sont comme vous les enfans du grand es-» prit? »

Si les missionnaires ont bien mérité de l'humanité en général, quels services, sous le point de vue politique, n'ont-ils pas rendus à l'état, et ne peuvent-ils pas rendre encore au gouvernement qui se déclarera leur protecteur?

Sans doute, on n'a pas encore totalement perdu la mémoire de la haute idée que les missionnaires de Péking donnèrent du roi

de France à l'empereur de la Chine, et en général de tous les gouvernemens européens; mais tout le monde ne sait pas que les missionnaires de l'Inde engagèrent le gouvernement de France à établir une compagnie française de commerce dans cette vaste contrée; et que, si le nom français y a été si long-temps aimé et respecté des naturels et des principales puissances qui y ont dominé, ce fut encore plus aux vertus et à la prédication des missionnaires que nous en eûmes l'obligation qu'à la force de nos armes.

On a vu dans la notice sur l'évêque d'Adran, que ce vertueux missionnaire détourna le roi de la Cochinchine du dessein où il étoit d'accepter des secours des Anglais. Si les événemens qui eurent lieu en France à cette époque, n'avoient pas contrarié ses vues, il n'est pas douteux que les Français ne se fussent établis à la Cochinchine, et que ce pays ne nous eût dédommagés de nos pertes dans l'Inde.

Si l'on parcourt la vie de M. Piquet écrite par M. Lalande, on sera étonné de l'activité

infatigable que ce missionnaire déploya dans la guerre contre les Anglais, en 1742 et années suivantes, et l'on ne pourra s'empêcher de convenir qu'il ne tint pas à lui et à ses sauvages que le Canada ne restât à la France.

Les missionnaires rendront toujours les mêmes services à leur patrie. Quand la paix aura étendu ses bienfaits sur les mers, comme sur le continent, vingt missionnaires, après dix ans, auront rendu à l'état plus de services que ne l'auroit fait un grand nombre d'envoyés diplomatiques, accueillis pour leurs présens, mais toujours suspects, et souvent contrariés par la publicité même de leur mission.

État actuel des missions orientales, d'après les renseignemens fournis à l'éditeur par un ancien missionnaire à la Chine.

La prophétie de Jésus-Christ, au sujet de la prédication de l'Évangile, continue de s'accomplir, et les peuples de l'Asie com-

mencent à marcher à cette lumière divine qui éclaire les peuples de l'Europe depuis dix-huit siècles. L'empereur de la Chine, fils aîné et successeur de Kien-Long, se montre plus favorable aux chrétiens que ses deux prédécesseurs. Plusieurs missionnaires européens, français et portugais, remplissent à Péking les fonctions d'astronomes et d'artistes, et profitent de la considération que leurs talens leur attirent pour y maintenir et étendre le règne du christianisme. L'empereur ne l'ignore pas, et néanmoins les laisse tranquilles. Il y a cinq églises dans la ville de Péking. Un évêque portugais y fait sa résidence : quoique les lois contre les missionnaires subsistent toujours, la religion chrétienne ne laisse pas de se répandre rapidement dans les provinces, par le moyen des prêtres chinois qui y sont en grand nombre, et dont le zèle mérite les plus grands éloges. Si, ce qu'on espère, des Chinois sont un jour élevés à l'épiscopat pour gouverner la nombreuse chrétienté qui s'est formée dans leur empire, aucun préjugé de nation n'empê-

chera plus les empereurs de tolérer une religion qu'ils ne repoussent qu'à cause de leur méfiance envers les étrangers qui la prêchent. Il y a quelques années que les mandarins faisoient droit aux dénonciations quelconques dirigées contre des chrétiens par des idolâtres : aujourd'hui, plus tolérans, ils demandent aux délateurs, si ceux qu'ils accusent ont commis quelque crime contre les lois; si, par exemple, ils ont à leur reprocher l'assassinat, le vol, l'adultère, etc. : s'ils répondent négativement, les mandarins les chassent de leur présence, en leur reprochant l'indignité de leur accusation.

Depuis quelques années, le roi de la Cochinchine, qui avoit été détrôné par un usurpateur, et pour le rétablissement duquel l'évêque d'Adran étoit venu demander des secours à Louis XVI, a soumis à ses états le royaume de Tong-King, dont le souverain avoit soutenu son concurrent. Le jeune prince, fils de ce roi, qui vint en France en 1788, est mort, mais sans avoir reçu le baptême, qu'il désiroit vivement de recevoir

Son père, qui s'y opposa, ne laisse pas néanmoins de protéger les missionnaires, et de permettre dans ses vastes états le libre exercice de la religion chrétienne. M. Boisserand, qui y remplissoit les fonctions de vicaire apostolique, a terminé sa courageuse carrière, ainsi que M. Tranchant, vicaire apostolique à la Chine. Ces deux missionnaires étoient partis de France, encore jeunes, avec l'évêque d'Adran, lorsque celui-ci retourna en Cochinchine.

A Siam, à la côte de Malabar, l'Évangile est prêché librement; et, dans tous ces pays les missionnaires ont établi des séminaires et bâti des églises. Un jour viendra, peut-être ce jour n'est pas éloigné, où, depuis le cap Comorin, jusqu'aux rivages les plus lointains des mers de la Chine, le vrai Dieu sera adoré, et la foi triomphera de l'idolâtrie dans laquelle tant de peuples sont encore ensevelis. La lumière est venue de l'orient dans l'occident; sans doute elle retournera de l'occident dans l'orient. Au reste, quand même les peuples des vastes contrées dont

nous venons de parler ne se convertiroient pas au christianisme, on n'en pourroit rien conclure contre la prophétie de Jésus-Christ; car il n'a pas dit que l'Evangile seroit reçu dans tout l'univers, mais qu'il y seroit prêché; or, sous ce rapport, cette prophétie est déjà accomplie pour la plus grande partie de l'univers connu.

Le reste de l'entretien que j'eus avec le vénérable missionnaire, est trop intéressant, pour que je ne le rapporte pas mot à mot, autant que ma mémoire peut me le rappeler.

LE MISSIONNAIRE.

Si c'est une chose consolante pour un chrétien, que les progrès de notre sainte religion dans l'Orient, à une époque où la foi s'affoiblit de jour en jour en Europe, c'est une chose bien remarquable, que le temps où le christianisme s'établissoit à la Chine, par la protection que lui accordoit l'empereur Cang-Hi, soit précisément celui où la France commençoit à être infectée du poison de l'incrédulité.

L'ÉDITEUR.

Cet événement est bien conforme à la prédiction du Fils de Dieu, renfermée dans ces paroles : « Le royaume de Dieu sera » transféré du milieu de vous, chez une » nation qui saura en profiter. »

LE MISSIONNAIRE.

Cet oracle doit nous faire trembler. Tout ce que je vois, tout ce que j'entends m'annonce que la foi s'éteint parmi nous, pour éclairer des nations lointaines. Le Seigneur n'a plus qu'un petit troupeau dans ces Gaules, autrefois si renommées pour la piété des peuples qui y habitoient.

L'ÉDITEUR.

Ce n'est pas tout à fait ce que j'ai voulu dire, et je me garderai bien de faire aucune application. Il me semble que nous ne devons pas ainsi désespérer de la bonté de Dieu à notre égard. L'église de France, cette église si illustre par les lumières et les vertus de ses pasteurs, est encore debout, et nous n'avons plus à craindre pour elle les

persécutions qu'elle a essuyées, il y a quelques années. Les temples sont ouverts; le saint sacrifice ne cesse point d'y être offert sur les autels; les sublimes vérités de l'Évangile y sont toujours annoncées; et notre clergé est encore un modèle que peuvent suivre les autres clergés de l'Europe.

LE MISSIONNAIRE.

Ce n'est point le pasteur qui manque au troupeau; mais c'est le troupeau qui manque souvent au pasteur. Je ne vois plus dans nos églises cette affluence de fidèles que j'y voyois, il y a vingt-cinq ans. Quelle différence entre les chrétiens de la Chine et du Tong-King, et ceux de la capitale! Plusieurs fois j'ai versé des larmes d'attendrissement et de joie, en voyant arriver de quarante et cinquante lieues des troupes de fidèles, pour assister à nos instructions et participer à nos sacremens.

L'ÉDITEUR.

Nos pasteurs ont toujours un troupeau, il est vrai, peu nombreux; et vous n'ignorez pas que jamais la foule n'est entrée dans

la voie qui conduit au ciel. Les temps orageux où nous avons vécu, ont servi à démêler la paille d'avec le bon grain. L'église catholique, qui sait bien que, parmi ceux qui assistent à ses solennités et participent à ses sacremens, il n'est qu'un petit nombre d'adorateurs en esprit et en vérité, ne croit point pour cela que la foi va s'éteindre dans l'esprit de tous ses enfans. Sans doute vous ne voudriez pas assurer que les chrétiens chinois et cochinchinois que vous avez convertis, étoient tous des élus?

LE MISSIONNAIRE.

Je sais fort bien que le clergé de France est animé d'un esprit vraiment apostolique; que la France renferme encore un bon nombre de vrais chrétiens; que l'affluence des peuples qui fréquentent les temples, n'est pas une preuve certaine de leur foi; mais ne serait-il pas à désirer que le peuple français montrât plus de zèle pour ce qui concerne le culte divin?

L'ÉDITEUR.

Ne jugeons pas du peuple des départemens par celui de la capitale, où la dissipation a nui dans tous les temps à l'esprit de religion. Si votre âge avancé vous permettait encore de voyager, vous trouveriez une grande différence entr'eux. Au reste, reposons-nous en, pour le maintien de notre sainte religion, sur le bon esprit qui anime le gouvernement, qui sait bien que les principes religieux sont le meilleur garant de la fidélité d'une nation.

LE MISSIONNAIRE.

Ce que vous dites me tranquillise, en me faisant espérer que le christianisme sera long-temps encore la religion des Français. Il est vrai que ne voyageant plus, et ne sortant presque jamais de ma paroisse, je ne puis juger qu'imparfaitement de ce qui se passe ailleurs; mais je m'en rapporte à ce que vous m'avez dit, et je me sens porté à croire que le royaume de Dieu ne nous sera pas enlevé sitôt que je le pensais.

L'ÉDITEUR.

Je pourrais vous donner bien des preuves de l'esprit de religion qui anime encore aujourd'hui un grand nombre de fidèles. En voici une qui sans doute vous paraîtra solide; c'est *le Moniteur*, journal officiel de l'empire, qui me la fournit.

LE MISSIONNAIRE.

Vous me consolez et me rassurez par ce discours.

L'ÉDITEUR.

Qu'est-ce qui prouve mieux l'esprit de religion que l'esprit de charité? Eh bien! si vous lisiez *le Moniteur*, vous y verriez de temps en temps une liste bien édifiante de dons et de legs laissés aux pauvres, aux hospices, aux églises, par un grand nombre de mourans, ou d'autres personnes jouissans d'une bonne santé. Croiriez-vous que depuis environ dix ans, ces dons charitables se montent à la somme de plusieurs millions?

LE MISSIONNAIRE.

Ainsi il y a plus de sept justes dans notre vieille France.

L'ÉDITEUR.

A en juger par les actes de charité dont je viens de vous parler, il y en a encore un bon nombre, sans compter les personnes dont les noms et les bienfaits restent inconnus.

LE MISSIONNAIRE.

Ce seroit pour la France un grand bonheur, si la charité remplaçoit parmi ses habitans cette bienfaisance fastueuse, cette froide philantropie dont on faisoit autrefois une si vaine parade.

L'ÉDITEUR.

Je vous remercie des renseignemens que vous avez eu la bonté de me donner, sur l'état actuel des missions; mais c'est avec douleur que j'ai appris la fin prématurée de M. Tranchant, mon camarade d'études. La piété dont il faisoit profession depuis sa plus tendre jeunesse, et qui animoit ses travaux apostoliques, lui aura sans doute mérité la couronne d'immortalité.

FIN DU SECOND ET DERNIER VOLUME.

TABLE DES MATIÈRES

DU SECOND VOLUME.

Pages.

MÉMOIRES DE LA CHINE.

Pages.

FIN DE LA TABLE DU SECOND ET DERNIER VOLUME.

